

mensuel charlie

Nov. 80 - n° 142 - 12 F
Portugal : 175 escudos
Suisse : 6 F.S.
Canada : \$ 1,95

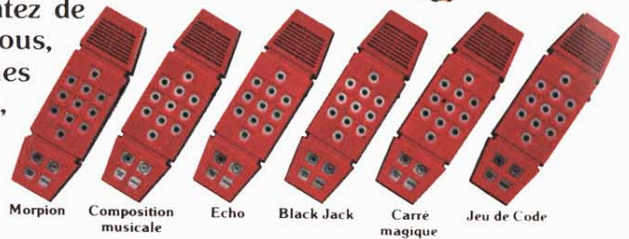


M 1319 - 142 - 12 F

**SOYEZ PLUS
MALIN QUE
MERLIN.**



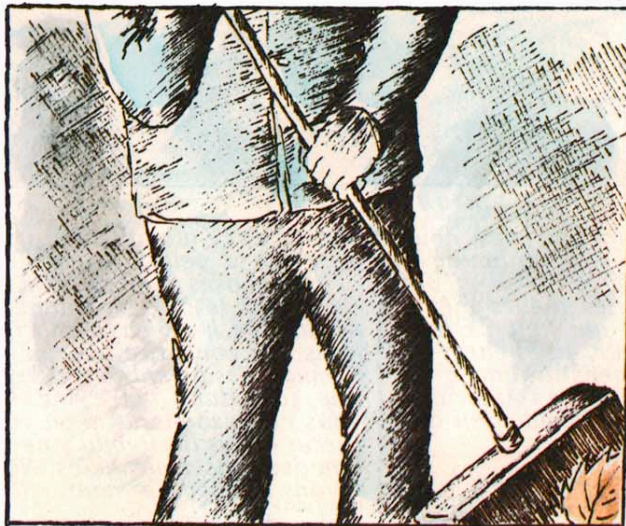
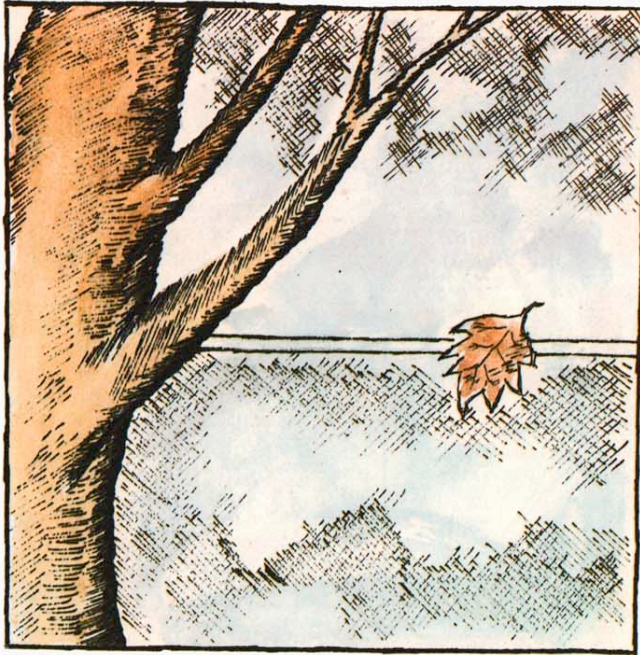
Merlin, c'est un cerveau électronique capable de jouer à six jeux différents. Et d'y jouer bien. Merlin peut jouer de tas de façons différentes et il peut même varier, si vous vous sentez de taille, la difficulté de certains jeux. Merlin joue avec vous, et aussi contre vous. Pour jouer, il suffit d'appuyer sur les touches qui déclenchent des lumières et des sons. Quand Merlin perd, il vous applaudit. Quand il gagne, il se moque de vous. Alors faites attention. Et soyez plus malin que Merlin.

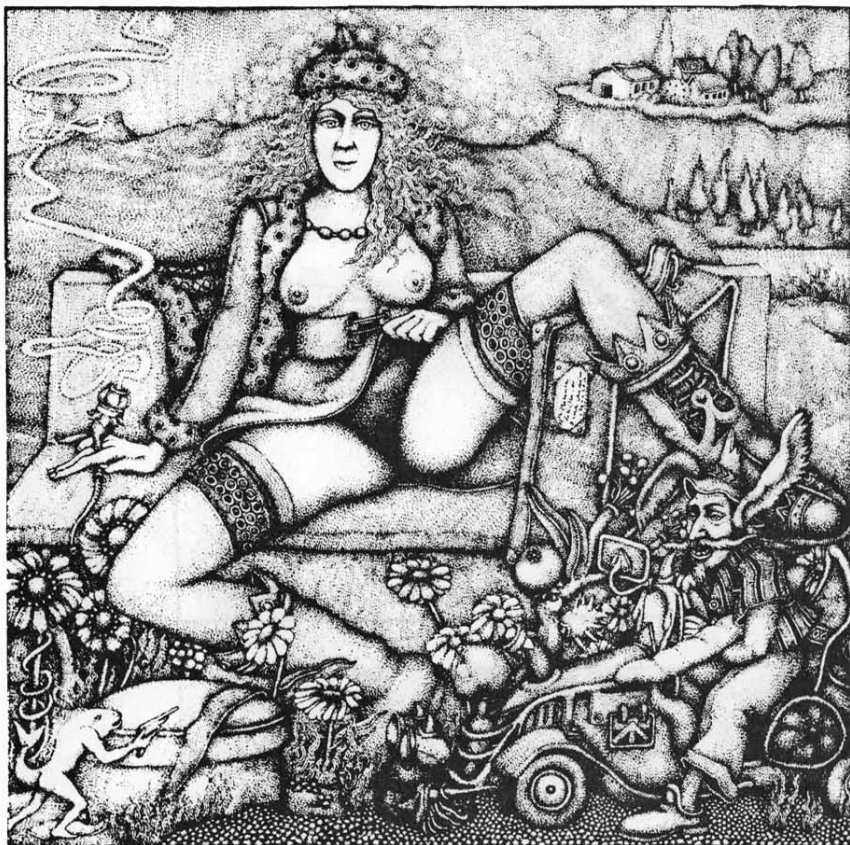


Morpion Composition musicale Echo Black Jack Carré magique Jeu de Code

MERLIN

électronique. Six jeux en un.





Pierre Guitton

Il y a trente ans, j'étais un ga-
lopin et Luis Mariano me fai-
sait ricaner. Je préférais écou-
ter Louis Armstrong en me ta-
pant sur les cuisses et en gueu-
lant « Ba-be-di-bou-da ». Luis
Mariano enchantait les bonni-
ches aux jambes rouges. Lui et
ses pareils encombraient la
T.S.F. comme de nos jours les
minets, mèche sur l'œil.
Jeanne Folly plonge dans l'uni-
vers redoutable des « fans » de
Luis. Son œil ressemble à celui
de Cabu. Elle remarque tout,
elle note tout, parce qu'elle a
peur. Les cons sont des mons-
tres prêts à tout. Les monstres
nous fascinent. Sans eux, nous
n'aurions rien à dire.

Suite de « Warschau » par Va-
renne. L'aventure à l'état pur,
avec un héros, des personnages
louches, des ennemis cyniques,
de faux amis, des intrigantes
nuës sous le pinceau du dessi-
nateur qui les habille à regret,
et des rebondissements compli-
qués pour le plaisir.
J'adôôôre !

« Un homme normal ». L'hor-
reur ! J'avais déjà un malaise,
il y a deux ans, je crois, lorsque
nous avons publié les premiers
épisodes des exploits sangui-
naires de « l'homme normal ».
Là aussi, nous, les pacifiques,
les tendres, les gentils, les bê-

lants, les antimilitaristes, nous
cédons à cette fascination de la
violence, du meurtre froid
commis par des tueurs même
pas sadiques qui font ça huit
heures par jour, aux heures de
bureau. Ces gens-là font la loi
dans presque toute l'Amérique
latine, avec la bénédiction des
bien-pensants.

Huit pages de Kamagurka, la
découverte la plus intéressante
de ces dernières années. Ka-
magurka a une qualité rare : il
fait rire.

Huit pages du fou Guitton, en-
chaîné à sa plume magique ;
jour et nuit, elle crisse sur le
papier. Dehors, les chiens hur-
lent, la chouette ulule, la cara-
vane passe, le train siffle, la
gosse pleure, la cousine jouit,
la même geint, le sommier cra-
que... Guitton dessine des pi-
nes, des ruines, des gouines,
des fouines, des seins, des
reins, des mains, détails, des
tailles, dégueule, des gueules,
des poêles, des poils... Guitton
croit que s'il s'arrête de dessi-
ner, il va mourir.

« Charlie-Hebdo » est très bon,
en ce moment. C'est un journal
qui continue à vieillir moins
que ceux qui le font. Vous n'ap-
prendrez rien, en le lisant, sur
les turpitudes scandaleuses des

grands de ce monde, mais vous
apprendrez peut-être quelques
petites choses sur vous-même.
Ce qui est le plus choquant au
monde, ce n'est pas l'anormal
mais, au contraire, ce qui est
normal. Essayez d'être normal
une fois dans votre vie. On
vous emprisonnera ou on vous
tuera. « Charlie-Hebdo » ne dit
que des choses normales. Nous
vivons dangereusement.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
Ange tutélaire : Cavanna.
Rédacteur en chef : Wolinski.
Rédactrice en chef adjointe : Blandine Jeanroy.
Correctrice : Michelle Colibert.
Éditions du Square,
S.a.r.l. capital de 250 000 F.
Siège social : 10, rue des Trois-Portes,
75005 Paris - Téléphone : 329.74.50.
Abonnement 12 numéros : 96 F.
Étranger : 114 F.
Changement d'adresse : joindre 2,50 F
en timbres.
Abonnements : 375.96.60
C.C.P. 16 458 77 C Paris.
Dépôt légal : 4^e trimestre 1980.
Imprimerie : I.G.E.
Photocomposition : Presses Maubert.
Distribution : N.M.P.P.
Printed in Italy.
Commission paritaire n° 61 425.
Publicité : Régie Publiart.
Sylviane Souccar, 27 rue Garnier.
92200 Neuilly-sur-Seine.
Tél. 747.11.65.
Gestion : Thierry Souccar.



LE VÉRITABLE DICO DE LA B.D.

ABC DES CAROTTES ET DES NAVETS. Inscription mystérieuse figurant sur une boîte à chaussures découverte par Zig, l'extra-terrestre, en prenant pied sur une planète inconnue dans l'album « L'île aux boîtes à chaussures » !

Zig réalise que les boîtes sont vivantes et que l'inscription est le moyen de communication de ces êtres étranges : sa rencontre avec d'autres boîtes aux inscriptions cohérentes en étant la preuve. Zig quittera la planète en emportant la première boîte mongolienne dont l'inscription est devenue : 8, 9, 10, à dada sur mon bidet. « Elle est juste à la taille de mes souliers » dit Zig en arrachant le couvercle dont le texte apparaît pour une fois compréhensible : aïeouille !



ANTON-ATTON (1622-1638). Anton-Atton avait l'habitude d'illustrer ses lettres aux parents et amis de dessins au trait qu'il signait Anton-Atton, son véritable nom étant Antoine Ripaton. On relève que le second prénom d'Antoine était également Antoine, mais si cela donne une origine satisfaisante à Anton, les raisons du choix d'Atton demeurent obscures.

Anton-Atton mourut très jeune, dévoré par une attonide, redoutable carnassier aujourd'hui disparu, fait qui ne saurait fournir une explication à la deuxième partie du pseudonyme du jeune Antoine, puisqu'il ne pouvait prévoir sa fin tragique. Ou alors ce serait

admettre qu'Anton-Atton était doué de dons de prémonition, auquel cas il aurait été étonnamment désinvolte en élevant un troupeau d'attonides dans son armoire.



AZUR (Jules). Grand découvreur de talents des années quarante. Créa plusieurs revues dont : *A bas les Juifs*, *les cocos à Moscou*, *négres au poteau*, qui lui valurent les foudres de la censure en 1945 et divers autres ennuis.

AZZULI-LE-LAPIN. Héros de nombreuses aventures dessinées par Guy Gos-souper, le Walt Disney français.

En vrac, Azzuli-le-lapin contre François-le-chasseur, Azzuli-le-lapin contre Maciste, Azzuli-le-lapin, le roi des camelots, Azzuli-le-lapin chez les Grecs, Azzuli-le-lapin contre Julie en zeppelin et surtout Azzuli-le-lapin se marie, déclenchant



une tempête de protestations des lecteurs qui conduisit Guy Gossouper à sortir ensuite un

Divorce d'Azzuli-le-lapin qui lui valut l'excommunication et l'interdiction à l'affichage dans les pays chrétiens.

Azzuli-le-lapin est un petit animal espiègle et farceur qui vient à bout de tous les obstacles dressés comme à plaisir sur sa route par le crayon habile de son créateur. De bonnes parties de rire à la lecture de ses aventures, qui ne parviennent malheureusement pas à nous faire oublier son impar-donnable divorce.

BARBOUILLASSE (La). Animal imaginaire créé par Charles Himingusse dans le 4^e album des aventures de Jock Steel, le pilote de chasse unijambiste.

Au cours de cet épisode, Jock Steel, qui essaye un nouvel avion à décollage en tire-bouchon, se prend la jambe de bois dans les engrenages d'atterrissage et, au lieu de décoller, l'avion pénètre en vrille dans le sol. Jock Steel sort de l'appareil par le cockpit et, pour dégager le prototype, a recours à une barbouillasse, mystérieux animal des forêts

LA BARBOUILLASSE, QUE LE SUC DE JOCK RENDAIT FORMIDABLEMENT PUIS-SANTE, POMPAIT, TELLE L'ÉLÉPHANT VAMPIRE, POUR DÉVORER LE ZINC ENFOUI.



indochinoises qui acquiert une force colossale en pompant le suc barbouillet (du nom de celui qui l'a découvert) contenu dans les testicules de l'homme. Tout l'intérêt réside dans la manière qu'emploie Jock Steel pour apprivoiser le fauve.

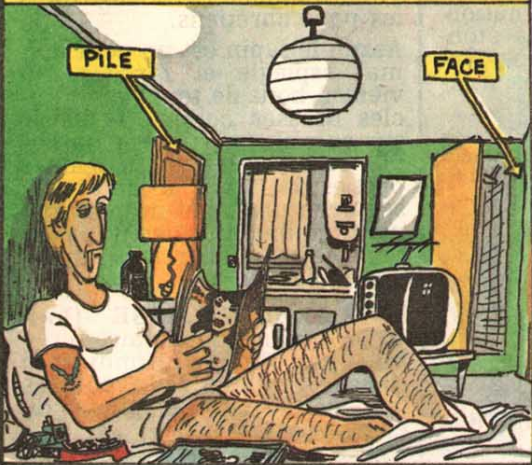
Par la suite, devenus inséparables, Jock Steel et la Barbouillasse auront de multiples occasions de mettre leurs forces en commun pour notre plus grand plaisir.

Hugot

LES PETITS MÉTIERS DE PARIS :

1) ROBERT ...

QUAND LULU EST TOMBÉ, J'AVAIS PRIS MES DISPOSITIONS, — APPART'À DEUX ISSUES — RIEN NE POUVAIL M'ARRIVER...



J'AVAIS SEULEMENT
OUBLIÉ...



...QUE LES LOUPS ATTAQUENT À L'AUBE !!!



ALLEZ, PETIT, ÉCLAIRE!
T'AS PLUS RIEN À
ESPÉRER! **FREDO!**
NOUS A DÉJÀ TOUT DIT.



SI C'EST COMME ÇA,
J'PEUX BIEN VOUS L'DIRE!
C'EST TOUT SA FAUTE, À
FREDO!!!



LE JOUR QU'ILS ONT SERRÉ **Lulu**, JE N'AI PLUS
DORMI QUE D'UN OEIL.



SEUL, LE DOIGT SUR LA GÂCHETTE
VINGT-QUATRE HEURES SUR VINGT-QUATRE !





MAIS ON A FINI PAR COMPRENDRE :



LES LOUPS, LES MOUTONS, MÊME COMBAT !!!



MADIE FÉE DU LOGIS

L'ANNÉE 1958 marque le triomphe de de Gaulle et l'apogée de la jarretelle. Qu'elle soit accrochée à une juvénile gaine-culotte, à une gaine-amphore plus mûre, à un combiné correcteur ou, enfin, au délicieux porte-jarretelles, la jarretelle triomphe sur toutes les cuisses. Les socquettes de l'enfance sont délaissées vers 13-14 ans et les jeunes filles tombent toutes sous l'emprise de la jarretelle et des bas.

La situation des fabricants de jarretelles et de leurs accessoires semblait bien assise et l'avenir leur souriait.

L'euphorie des premières années de la V^e République conduit les stylistes en bonneterie à la fantaisie la plus débridée. On assiste à une véritable débâche de recherches. Les coupes savantes se multiplient ; on maîtrise parfaitement les matières synthétiques et les lastex. Le coton semble pratiquement absent : il est réservé à la lingerie rustique des fonds de rayon des merceries de province. On raffole du nylon et de ses dérivés aux noms variés : « Ban-Lon », « Rilsan », etc. Les plus grandes fantaisies sont à la mode et on a le choix entre des coloris unis très violents : bleu marine, marron foncé, bleu tropical, bordeaux, etc. Les pièces de lingerie comme les jupons, les combinaisons (ou « fond de robe »), les chemi-

ses de nuit suivent la même tendance. Les habitudes des clients se modèlent à coups de publicité. Les dames déshabillées (ou si peu habillées de petites culottes affriolantes) apparaissent sur les affiches et dans les pages publicitaires des magazines. La lingerie féminine n'est plus tabou. On en parle à haute voix, on la montre ; c'est le premier pas vers une évolution qui mène aux pubs pour les tampons absorbants (avec démonstration subséquente) que la télévision nous inflige maintenant.

Que de chemin parcouru depuis la baronne de Tramar et ses conseils de beauté aux jeunes filles en fleur du beau Marcel !

Pour entamer la décennie 60, un événement capital se produit : le yé-yé. Les fabricants et marchands de lingerie féminine découvrent avec stupeur qu'ils avaient totalement négligé jusque-là une clientèle potentielle énorme : les jeunes. Le mouvement vient - bien sûr - des U.S.A., où les teen-agers pulvérisent tous les records de consommation. L'Europe, traditionnellement, est plus lente. Les chanteurs « nouvelle vague » (faut-il citer des noms ?) investissent les radios du vieux monde et gagnent sur tous les fronts. La mode des adolescents, créée pour eux - pas encore par eux -, vendue dans les

boutiques spécialisées, a un succès foudroyant. Tout le pays est touché. Cette évolution est facile à comprendre : on propose enfin aux jeunes des vêtements gais, faciles à porter, peu chers et bien adaptés aux activités des juniors.

Après des siècles de carcan, les enfants ont enfin le droit eux aussi à des vêtements confortables.

Jusque-là, les vêtements proposés aux adolescents des deux sexes (encore très différenciés sur le plan de la vêtue) étaient soit des succédanés engoncés de costumes d'adultes, soit la continuité des culottes courtes des petits garçons. Qui ne se souvient des malheureux premiers communiant déguisés en bourgeois ventripotents, avec costume croisé, chemise empe-sée et cravate étrangleuse ? Cela côté masculin. Côté filles, le choix semblait, de prime abord, plus large. En fait, c'était la jupe plissée (écossaise ou bleu marine), plus ou moins longue selon l'âge de la donzelle, la robe-chemisier à manches ballon... et c'est à peu près tout. Peu ou pas de pantalon, bien sûr, en dehors des activités sportives. En tout cas, jamais dans les écoles ou les lycées. Strictement interdit, même par grand froid... George Sand pas morte !

Quel vent frais que la mode des jupes en vichy, gonflées comme

Autre invasion : le pantalon. Les grands couturiers en proposent dans leurs collections. C'est le début du tailleur-pantalon, repris ensuite par le prêt-à-porter. Les jeunes filles passent sans complexe du jupon gonflant au pantalon moulant, mais cela pose parfois des problèmes. Pas seulement esthétiques (au niveau des cuisses et des « culottes de cheval »), mais aussi d'acceptation « sociale » du pantalon. Pas question d'en porter sur les

Les jambes des panties s'allongent bientôt ; certains atteignent les genoux (avec volant de dentelle amovible). Pour les observateurs cultivés et les amateurs d'histoire, on notera ici le retour des fameux caleçons de Catherine de Médicis. Ces caleçons, ressuscités après plus de trois siècles d'oubli, trouvaient dans le tissage élastique un allié de choix. Ils amincissaient considérable-

Le pantalon se généralise, avec ou sans panty. Le mystère féminin se retranche derrière une nouvelle barrière. Ce ne sera pas la dernière : le collant arrive à grands pas.







merde, des filles...
ils vont droit sur
nous...

cela est-il possible?
notre désir est donc
si grave ?...

ils semblent
bâilloter sans
nous... je retiens
mon souffle...

super soldes
15%

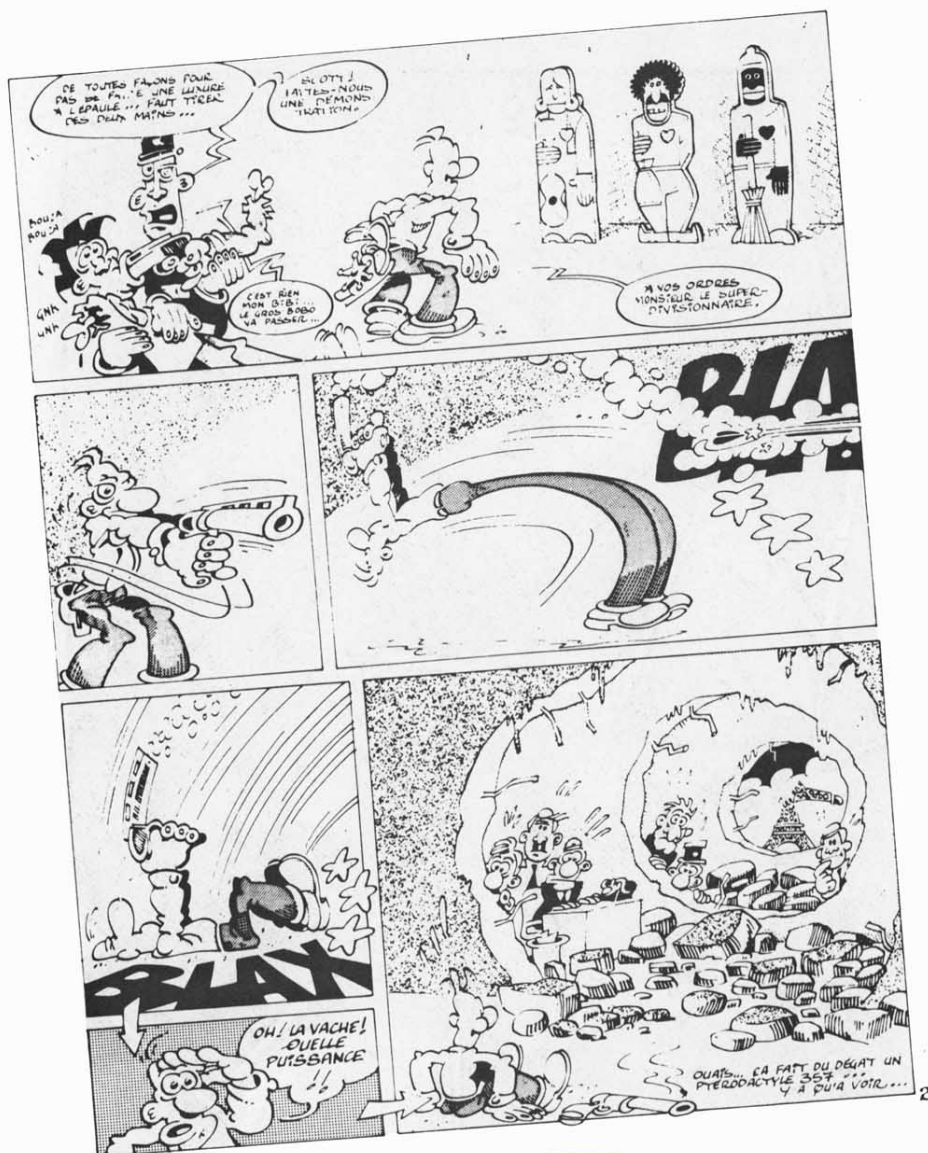
CINEMA

nous sommes passés
dans une nuit
à honorer formée
de deux gendarmes...
J'ai eu un moment
d'extase...

et moi de peur
embrassons-
nous

oh non, pas
ici, on nous
voit... dans
un coin sombre

promenade bien
parisienne Pin R. Merida



LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES O'REILLES

COMME son prédécesseur dans cette rubrique, Marcel Couchaux est né en 1951 et il sait manier le noir dans les mêmes proportions (50-50). Sauf que lui, c'est pas le genre réaliste, c'est de l'humoriste. Mais pas de l'humoriste gentillet. Il fait dans le gros pavé dans la vitrine, le gros sabot dans le plat propre. Il va à fond, ne recule devant rien et casse tout sur son passage avec son humour ravauteur.

Il a fait ses débuts à *Anti-rouille*, gentil journal des gentils lycéens, qui se permettait quand même quelques insolences bien venues encore que trop rares, décédé l'an dernier. C'est là qu'il rencontre Pailler avec qui il démarre une série à *Pilote*, objet d'un album : « Déconan le Barbaresque », dont il n'a fait que le scénario. Puis, on le retrouve à *Fluide Glacial*, où il pond tous les mois les histoires les plus dégueulasses de

toute la BD, avec un aplomb déconcertant. Roi du mauvais goût, il ressemble à ses BD corrosives : musclé, gueule de bagarreux, menton en avant et grandes paluches qu'il vaut mieux avoir sur sa table que sur la gueule.

Son premier album vraiment personnel, « l'Homme au costard gludure », recueil de ses BD de *Fluide*, est sorti aux éditions Audie.

Et il signe simplement :

COUCHO

M.C. : Je me suis pointé à *Anti-rouille* avec une bande appelée « Si les femmes avaient des poignées ». Je me suis fait jeter (rire). J'y suis retourné avec une histoire de pute et de maquereau, je me suis refait jeter. Puis avec une histoire de CRS, et là ils l'ont prise (rire). Je suis resté un an chez eux, j'ai appris à dessiner. Mais je faisais autre chose pour crouter. J'ai été photographe pendant trois ans, puis du dessin pour des audiovisuels chez Chrysler, jusqu'à vingt-deux ans, puis j'ai eu des problèmes avec le gardiennage (milices d'anciens truands armés utilisés par les entreprises pour mater le personnel, note de l'interviewer), on vous obligeait à prendre la carte du syndicat-maison, j'ai refusé un jour et on a causé. On a causé très fort, je me suis retrouvé en correctionnelle pour coups et blessures ! Puis j'ai été représentant : caravanes, machines à écrire, photocopieurs, pistes en tartan, stades. J'en ai eu marre et je me suis mis à dessiner. J'ai débuté à vingt-huit ans, en fait ! Aujourd'hui, je fais surtout *Fluide*, puis des bricoles parce que les piges n'y sont pas lourdes, des trucs inattendus, que si mon public savait quoi il me mépriserait... Non non, je dirai pas quoi !

– *T'as lu Pipo, Pepito ou Tartine Mariol quand t'étais même ?*

M. C. : Chaque fois on m'en parle, c'est marrant. Moi, je lisais plutôt *Spirou*. Mais j'aimais bien *Tartine*, et *Pepito* surtout, les dessins m'ont toujours emballés. Y a eu deux périodes, une où les dessins étaient très ronds, et une où ils étaient très anguleux.

– *Comment bosses-tu avec Pailler ?*

M.C. : On a la même définition du comique. On veut faire marrer par tous les moyens, même les moins nobles. Mais il habite loin, je lui fais des scénarios

écrits, il y rajoute des gags ; quand je fais un scénario pour moi, je fais un truc très succinct et je délire autour en dessinant, je l'élabore. Parfois, dans « Déconan », ça pose des problèmes, ça manque un peu d'ambiance. Mais maintenant j'ai beaucoup épuré, c'est bien plus lisible. On s'est rencontrés à *Antirouille*, il avait beaucoup impressionné tout le monde, moi je n'arrivais pas à fourger mes dessins à *Pilote*, j'ai décidé qu'il fallait que je mette la main sur ce mec, j'ai été machiavélique, quand il va apprendre ça il va être horrifié (rire). J'avais un vieux scénario qui avait été accepté cinq ans plus tôt, que j'avais jamais fait. C'était « Super Madman », et ça a marché. A *Antirouille*, on faisait de la provoque, on arrivait avec nos histoires de cul complètement insupportables, y avait là-bas pas mal de féministes et le climat devenait tendu... Mais en réalité c'était sympa, on faisait ça pour se marrer. Si on devait suivre toutes les modes idéologiques, on ne ferait plus rien ; on ne peut pas se moquer des femmes (on peut dessiner un mec à gros nez mais pas une femme à gros seins), faut pas se moquer des pédés, des ouvriers, des patrons... Les seuls pour lesquels j'ai du mal à me moquer, c'est les handicapés physiques (malgré mon « Poumo-Thorax »), pourtant ce serait une façon de les reconnaître comme des individus à part entière. Je suis un peu lâche avec eux, mais tous les autres ils y ont droit ! En France, faut être bon chic bon genre, mais pour faire rire faut reculer devant rien, en fait. Y a une bande qui a failli me faire dégueuler quand je l'ai dessinée ! (rire)

– *J'entends dire parfois : « Coucho, y va trop loin, il en rajoute, il pense qu'à faire des trucs scatos ». Le scato choque encore les gens...*

M.C. : Y sont marrants, y chient tous les jours ! Y en a qui vont plus loin que moi : quand Binet montre les Tampax à la mère Bidochon, ça me fait dégueuler, carrément ! Moi, j'ai pas l'impression de faire du vulgaire.

– *Pourquoi cet acharnement contre toi – mensuel – de Filippini ? Est-ce que ça te gêne ?*

M.C. : Qui c'est, Filippini ? Il est à la BD ce que le boudin est au canard à l'orange : on se demande ce qu'il vient foutre dedans. Il apporte rien à la BD. Je ne veux pas dire de mal de lui, ça ferait vengeance, mais

Aux éditions : LE DERNIER
TERRAIN VAGUE

CATHY MILLET

SHOW



Illustrations de Phil et Caro

dans le dernier *Circus*, il dit vaguement du bien de moi, ça me rend plus furieux encore, ça veut dire peut-être que j'ai changé. Surtout qu'il dit ça d'un Poumo-Thorax, je ne comprends pas, c'était mauvais avant, et maintenant c'est bon ? Un temps, ce qu'il disait m'avait touché parce que je ne savais pas ce qu'il représentait dans la BD. Maintenant, il peut dire ce qu'il veut, je sais ce qu'il représente (rire). J'ai fait

du rugby, faudrait lui dire, et du 400 m haies, je fais encore de l'haltérophilie, je suis une bête, hein ? (rire). Je voudrais dire que pour moi, le rire, c'est une réaction physiologique, comme faire caca (on y retourne), et si tu ris pas c'est de la constipation. Y a quelques auteurs qui font dans le bon chic bon genre et on rit jamais. Y paraît que ça fait sourire, mais moi, ce que je veux, c'est éclater de rire, c'est pas du tout pareil. C'est l'humour et le burlesque : moi je bascule dans le burlesque, par tous les moyens, l'humour me fait chier, je veux le grand truc qui va bien faire marrer, provoquer le rire même si cinq minutes après on a tout oublié. Si je peux rajouter un coup de griffe au passage pour donner un peu de moi-même, pourquoi pas, mais...

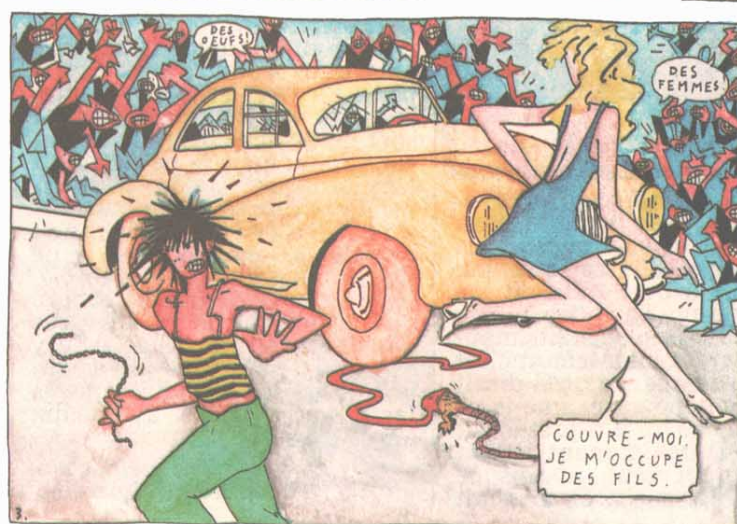
– *T'arrives pas à te mettre dans tes BD ?*

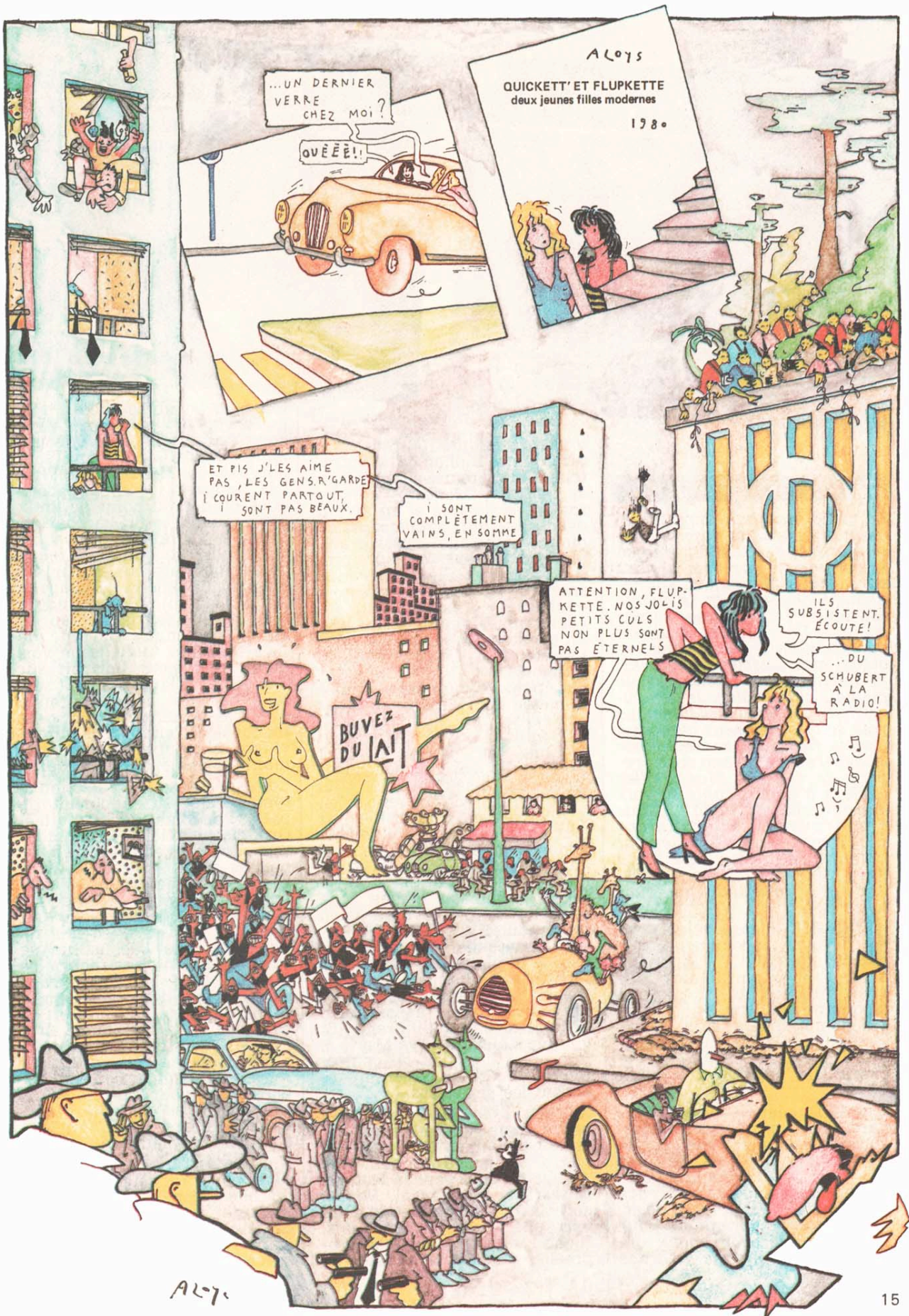
M.C. : Non, je ne mets rien, sinon ma folie parce que j'ai une vie dingue, j'ai des moments délirants. Le reste, on ne le retrouve pas dans mes dessins. C'est physique, je peux pas dessiner mes autres trips, mes trips sentimentaux, j'arrive à l'écrire mais pas à le dessiner ; surtout si j'ai un verre dans le nez, j'écris des choses très belles, très poétiques... mais ça reste en plan. Il me faudrait peut-être une caméra...

– *Tu lis d'autres BD que les tiennes ?*

M.C. : Presque pas. Je lis *Fluide*. J'ai beaucoup lu autrefois, mais ça m'empêche de lire autre chose, je me consacre aux bouquins ; si tu ne te tiens pas au courant, tu plafonnes vite question culturel. Malgré tout, ceux qui me branchent, ce sont les tordus surtout, Pétillon, Margerin, Gotlib, Binet, Lucques... dans *Pilote*, euh, y a rien de drôle, dans *Circus* non plus, dans *A suivre* c'est désespéré. En fait, les dessinateurs, je les aime tous, parce que ce sont des grands professionnels, sauf deux, mais je ne dirai pas lesquels (rire). Je ne pourrais pas faire une série pendant dix ans, j'aurais tellement changé... Dans dix ans, je ne ferai sans doute plus de la BD, si jamais je dessinais encore des grands pieds et des gros nez, ce serait un échec... Ça y est, maintenant que je l'ai dit, je suis baisé, va falloir que je fasse autre chose avant dix ans... (rire).

Propos recueillis par
Théophraste Epistolier





L'AVIF MODF D'EMPIFTTE



SÉRÉNADE A MARIANO

La radio marchait. Simultanément, mes yeux se posèrent sur un portrait de Luis Mariano en même temps que mes oreilles perçurent « Mayoumba », divinement chantée par le même Mariano. Tout tourna autour de moi. De violentes douleurs m'assaillirent, mon sang se glaça, mes muscles se figèrent, je devins toute moite, je ne pouvais plus avaler. Je demeurai hébétée et émerveillée. La voix se tut. Mes yeux avaient à jamais fixé dans ma mémoire le sourire de Mariano et son regard de velours. Mes oreilles avaient à jamais capté sa voix extraordinaire. Voilà, j'étais amoureuse ! Eperdument amoureuse ! Irrémédiablement amoureuse ! Pour ma vie ! Pour toujours ! Pour l'éternité !... Et je n'avais pas quatorze ans.

CEST le passage-clé d'un livre inconnu puisque non publié : « Sérénade à Mariano », par Claudy Duguet. Aujourd'hui, à presque cinquante ans, son indéfectible amour n'a jamais faibli. Même lorsque l'idole à la glotte de velours s'en fut rejoindre le chœur des anges, le 14 juillet 1970.

Claud y Duguet est mariée. Bernard, Bichon dans l'intimité, éprouve également une grande admiration pour Luis. Pendant seize ans, je lui ai imposé l'ombre de Mariano, sa présence inébranlable entre nous deux, mon amour inébranlable pour lui, sans que mon époux qui m'adore n'en prenne ombrage

un seul instant. Heureuse nature que ce Bichon qui a entretenu Claud y dans sa passion en accueillant Mariano comme son frère siamois et en vivant avec lui le plus simplement du monde. Mariano, aussi grand mort que vivant. Toujours présent. Lorsque Claud y, grande émotive, en des circonstances « sublimes » se laisse aller à déverser un Niagara de larmes, Bichon la morigène gentiment : « Mariano a horreur que tu sanglotes. »

Les époux Duguet assistaient à la messe anniversaire célébrée en l'église Saint-Roch (à Paris). Ils s'activaient près du magnétophone, enregistrant pour la postérité la voix un peu nasillarde de José Villamor, qui était bien bon d'être venu (y'en a d'autres qui ont brillé par leur absence), mais qui ne parvenait point à faire oublier l'organe de la chère idole... Une messe qui débutait par « Maria Luisa », chanson dédiée à la sœur du maître. Hymne païen inattendu en ces lieux où s'élèvent habituellement les cantiques à la gloire des béatifiés... La lénifiante homélie eut pour thème l'indéfectible sentiment qui unissait Luis à ses amis. Les yeux s'humidifièrent. Et lorsque s'éleva l'« Ave Maria », interprété un peu à contretemps, les Duguet se tamponnèrent les paupières...

Elle affecte le genre espagnol à cause d'une gouttelette de sang andalou coulant dans les veines de la grand-maman. Elle affiche du goût pour la lecture, et les arts en général. Mince, coiffée à la Cléopâtre, et l'œil vert, elle a quarante-huit ans. Bichon, blondinet au look propre, a paraît-il les cuisses de

Mariano (et autre chose...). Et ils voyagent beaucoup. Chez eux : fer forgé, lierre dégoulinant, plantes vertes (qui sont l'orgueil de Bichon), livres reliés, tapisserie à motifs ibériques brodés au point de croix par maman, et un lit Charles-Quint à colonnades sur lequel ils se posent, jouant de façon un peu obscène leur amour. On entend Cavalleria Rusticana (de Mascagni) : Claud y adore l'opéra. Elle sait qu'elle aurait été la partenaire parfaite de Luis Mariano. Dont je ne vois qu'un tout petit portrait sur une table... Claud y ne veut surtout pas qu'on la confonde avec ces hystériques marianistes folles de leurs corps qui rêvaient surtout de mettre la main au panier de leur idole.

Certes, elle avait collectionné tout ce qui se rapportait de près ou de loin à son bien-aimé. Groupie silencieuse et énamourée. Qui n'avait pas trop de bonnes notes à l'école. Aussi, sa mère, jugeant que sa passion délétère était cause de ses insuccès, détruisit un jour tout le trésor amassé avec tant de patience. Elle reconstitua le stock de photos, se procura les disques. Qui subirent la rage destructrice d'un mari mal-aimé, épousé seulement à cause de sa ressemblance avec l'Aimé. Puis une troisième tornade ravagea la collection. Aussi, de peur qu'on ne détruise une nouvelle fois sa richesse, elle se contente désormais d'adorer Luis en son cœur, en sa mémoire.

Un jour de fièvre (39°), cependant, elle a racheté les disques du cher disparu : onze cents francs en une journée. Elle n'a hélas pu réunir que 325 titres sur les 534 enregistrés. Ils ont creusé le mur de la cuisine



Photos Pierre Job

pour qu'elle puisse écouter son Mariano sans discontinuer. Et la pochette du disque qu'elle aime particulièrement ne quitte jamais son chevet.

Le Bichon, le plus compréhensif des maris, a attendu jusqu'à ce moment (79) pour réentendre la voix du grand Luis. Il peut maintenant écouter son « ami » tous les jours, le contempler autant qu'il le désire. Mon imagination vagabonde. Jusqu'où cela serait-il allé si...

Intarissable, Claudy raconte avec complaisance son histoire. De sa voix posée et pérorante, Bernard complète les phrases. Ils se donnent du « mon amour » et du « mon chéri » sans affectation, mais jusqu'à l'écœurement (pour le spectateur)... Elle dit :

– J'ai la carte du Club des marianistes, le numéro 1083 (il y en a 533 000), mais je ne m'en suis jamais servie. Je ne l'ai jamais vu. J'aurais pu. Mais je ne voulais pas le voir dans ces endroits où il y avait des gens tellement vulgaires. S'il était passé à l'Opéra, là, j'y serais allée. C'était ça qu'il méritait : l'Opéra. Je préférerais l'écouter chez moi...

Bichon l'interrompt :

– J'ai l'intention d'acheter un terrain à Arcangues (village où est inhumé le cher Luis) parce que c'est un endroit qui nous plaît beaucoup...

– Moi, je voudrais bien rester là-bas parce que c'est plus près de l'Espagne, le coupé Claudy. Je voudrais y être enterrée. Je ne veux pas être enterrée à Albert (dans la Somme, là où elle est née), c'est un bled où il pleut tout le temps... On veut faire construire là-bas...

Ils n'ont pas d'enfant. Elle s'est

remariée à trente et un ans, ça fait tard pour être mère.

– Il y a une grosse différence entre Bernard et Mariano. Mariano, c'était un père. Très paternel, autant que moi je suis maternelle...

Il interrompt de nouveau, le Bichon :

– J'ai vu une amie qui est médium. Elle m'a dit que j'avais tout de Mariano, les jambes, les yeux, les machins, les ch'sais pas quoi...

Claudylousse :

– C'est vrai, il est fait comme Mariano (je crains un instant qu'il se déshabille pour me le prouver)...

Il enchaîne :

– Je lui ressemble, ça, je le sais. (Cela ne m'avait pas frappé : il a le cheveu blond mou, et les yeux gris-bleu, et certes pas la prestance ni les fesses cambrées du bellâtre de ces dames...) Pas d'enfant... Nous allons tout donner (on a un appartement, et un studio qu'on loue) pour faire un endroit pour accueillir les enfants à Arcangues...

Elle continue. Elle a écrit un roman. Qui n'est pas publiable.

– On le donnera au maire d'Arcangues. Il le fera publier quand on sera morts. Il y a fort longtemps, j'avais pensé que lorsque Mariano aurait quatre-vingts ans, je lui raconterais tout dans une lettre. Je me disais : à soixante-huit ans, si je suis encore de ce monde, ni la décence, ni le ridicule, ni le besoin de séduire seront en cause. J'étais sûre de lui devoir cette confession, afin qu'il sache qu'au moins une femme l'avait aimé pour lui-même, dans une ombre et une discrétion complètes et jusqu'aux portes de la mort... Et puis le destin en a décidé autrement...

Je me suis dit alors que j'attendrai le dixième anniversaire de sa mort (par respect et par courtoisie devant le chagrin de ceux qui l'aiment) et que j'écrirai à un de ses fidèles amis... Et Bichon m'a poussée. Je l'ai fait au début de cette année. J'ai donné mes mémoires à Char-dans (l'attaché de presse pendant une vingtaine d'années de Luis)...

La façon qu'ils ont de se renvoyer la balle, d'étaler leurs sentiments me gêne. Je les trouve impudiques... D'autant que Bichon, cette fois, renchérit en expliquant que sa chère Claudy a des tas de points communs avec l'idole. Ils ont tous deux sans cesse caché leur timidité et leur angoisse sous des exubérances, des espiègleries... Mariano et Claudy ont été des rêveurs romantiques sachant toutefois reprendre contact avec la réalité...

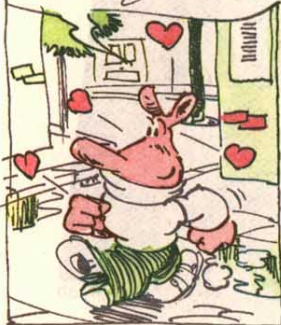
Claudylousse va plus loin ; elle écrit : *Nous avons toujours aimé les chiens en général, vouant une tendresse excessive aux caniches (...)* L'Espagne aura été une des grandes passions de notre vie (...) Les enfants que nous n'avons eu, ni Mariano ni moi, suscitent en nos cœurs une irrésistible attirance.

Et, plus loin, ceci, qui m'a laissée perplexe : *Un matin, mon époux, prêt à partir, tourne le bouton du magnéto et doucement Mariano susurre « Toi seul mon amour ».* Alors Bichon se précipite sur le lit et dit en m'embrassant : « Je me sauve, je ne voudrais pas vous déranger. A ce soir, mes petits, surtout soyez sages et ne faites pas d'enfants sans moi. »

Bichon et Claudy s'adorent, sous l'œil protecteur de Mariano (qu'elle appelle Marianino). Et puis Bichon a dit : « Si tu n'étais plus amoureuse de Mariano, je t'engueulerais... »

Jeanne Folly

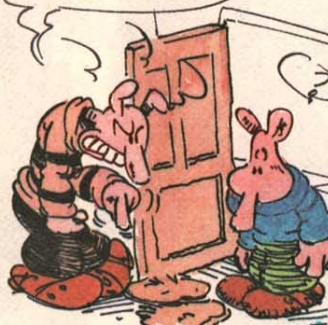
Je vais aller rendre
visite à mon ami
Desiré Gogueneau!



GR! Encore un casse-pieds
qui vient me voir! Je viens
de nettoyer ma maison! Il
va tout me dégueulasser!



Tampoon Destardinn! Tu vas
mettre les patins, si
tu veux entrer!



Et à partir de maintenant,
ce sera toujours comme
ça!



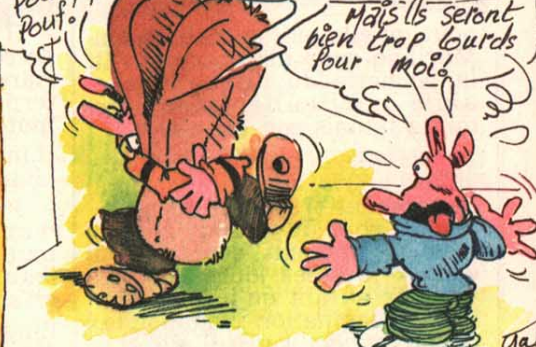
GR! Mon pauvre ami! Je vois que tu es toujours
aussi con!



Je vais aller chercher d'autres
patins. Ne bouge surtout pas!



Voilà! Tu vas essayer ceux-ci! Ils sont
plus gros!



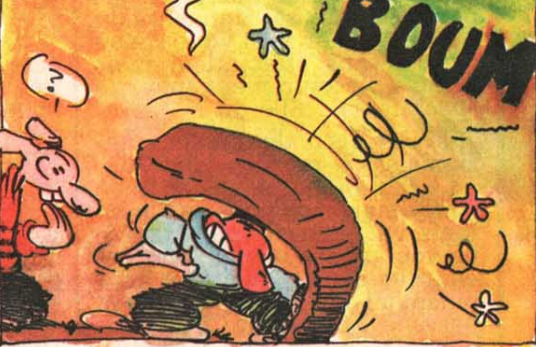
Je vais mettre de la colle afin
que tu ne puisses plus
les perdre!



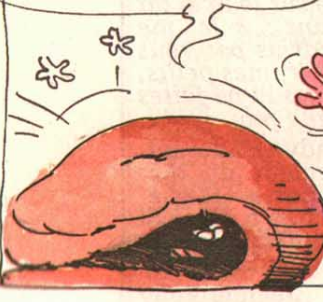
Alors, qu'en penses-tu?
Pas mal, hein?



ouille! Il est bien trop lourd, le...



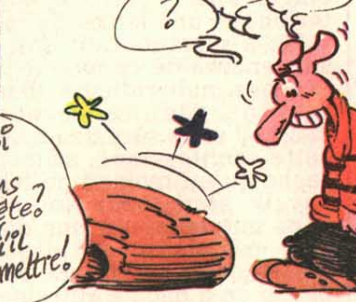
AU SECOURS! Je suis
enseveli par une
tonne de patin!



Mon dieu, il est perdu, le
pauvre, il n'y a plus
rien à faire!



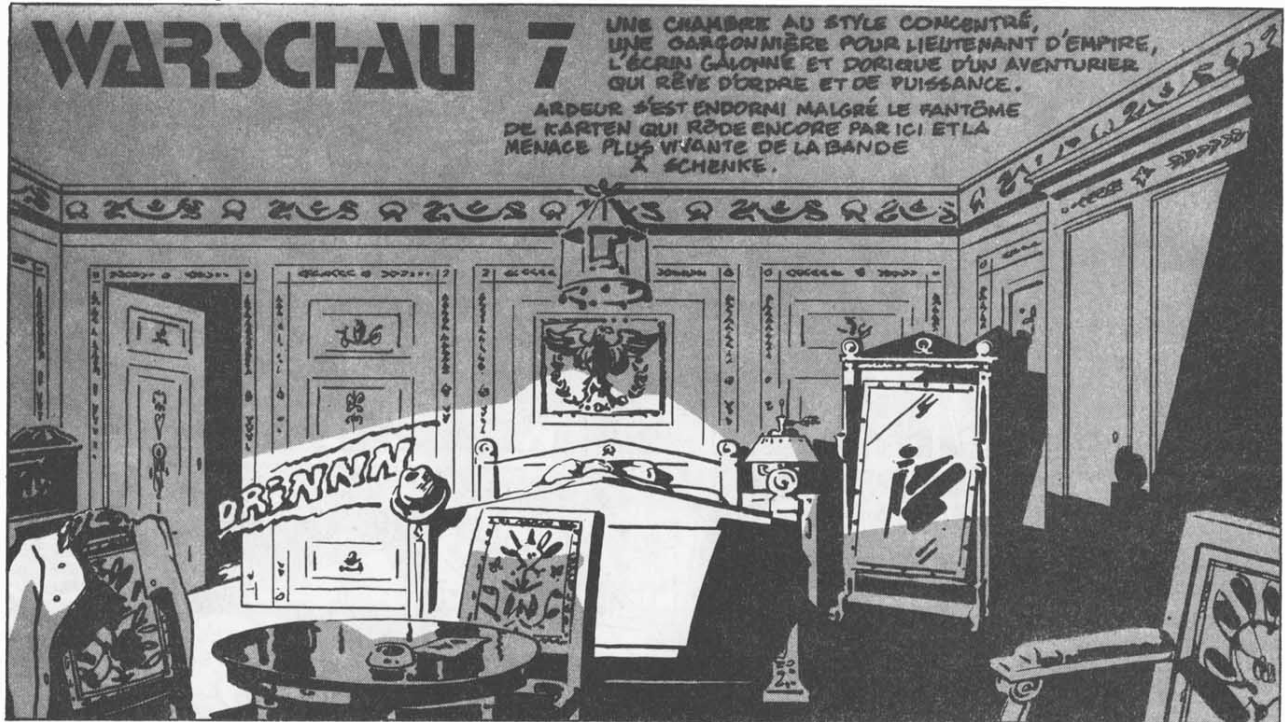
GR! Maintenant, il faut
que s'entretienne ce
conard, chez moi pour ne
pas qu'il crève de faim!

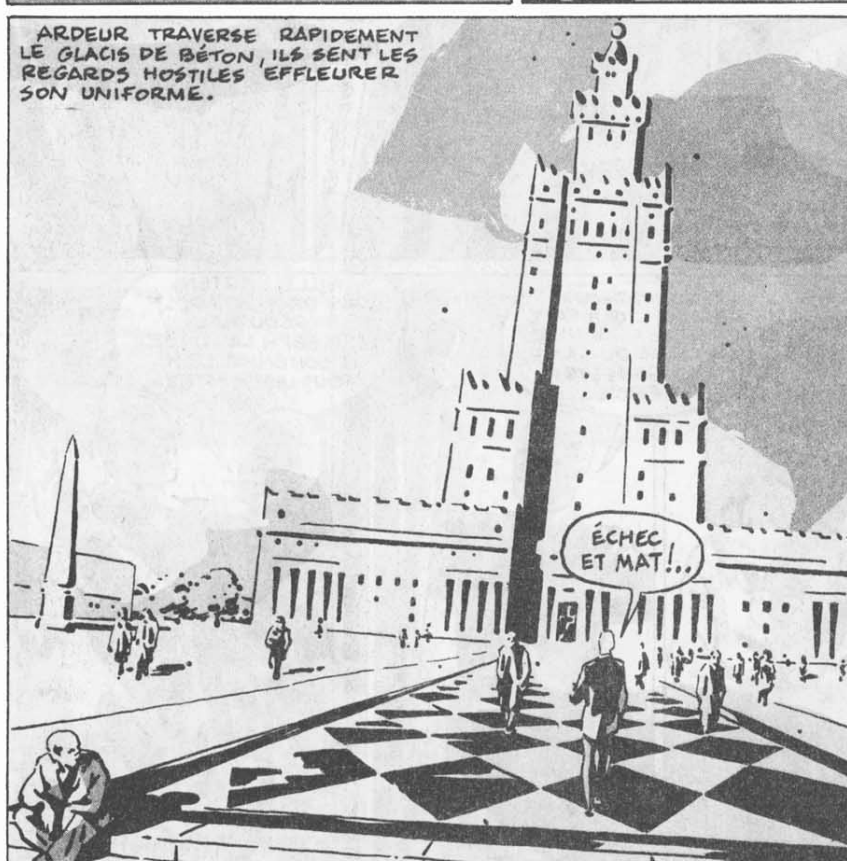


GR! Maintenant, il faut
que s'entretienne ce
conard, chez moi pour ne
pas qu'il crève de faim!

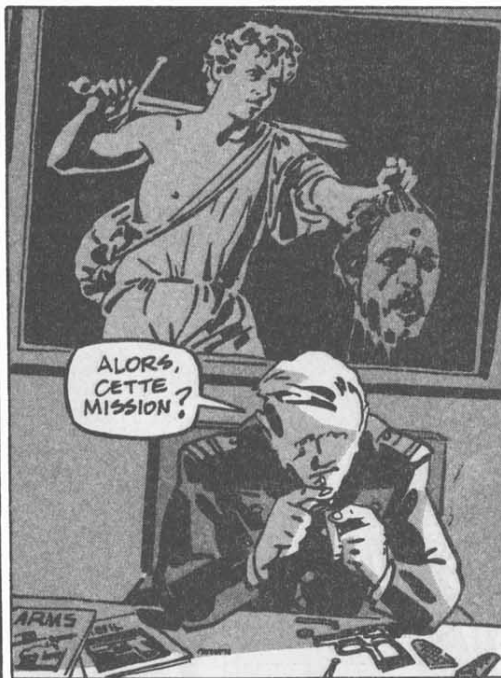


(suite du numéro précédent)



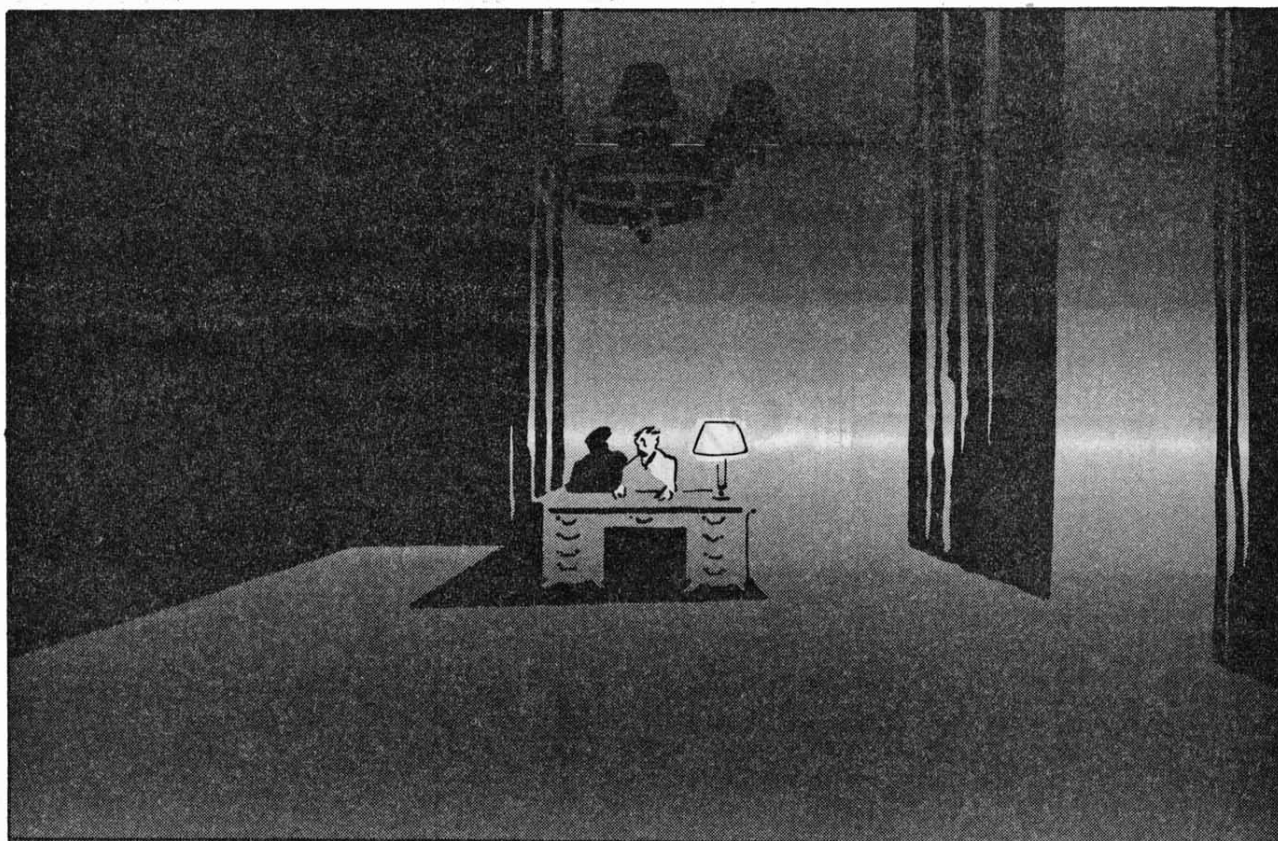




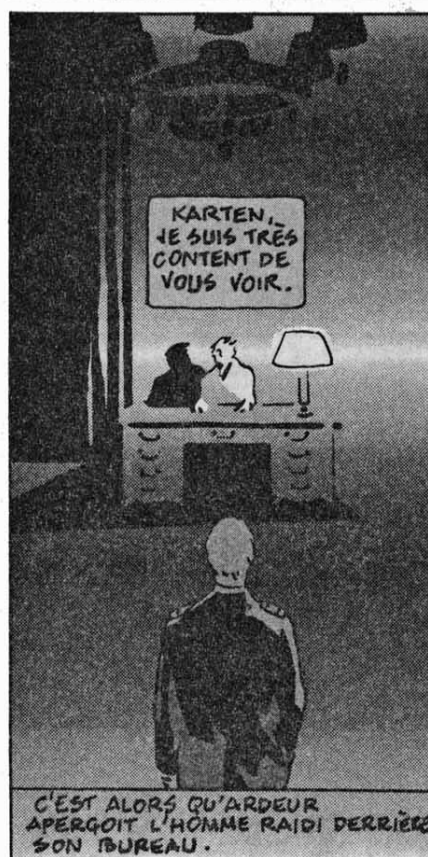




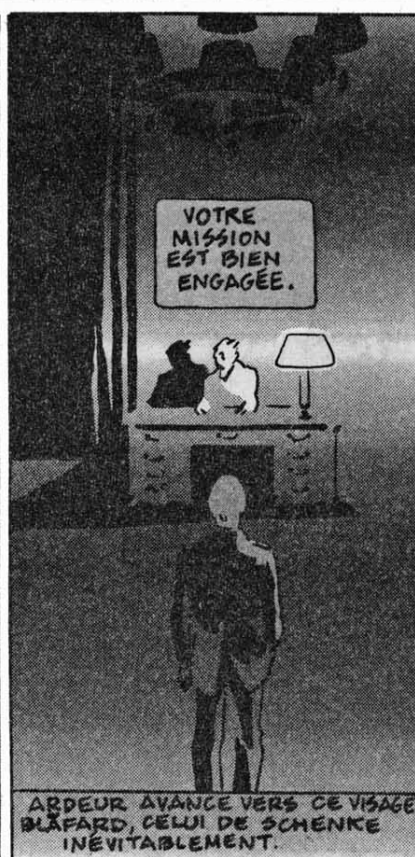




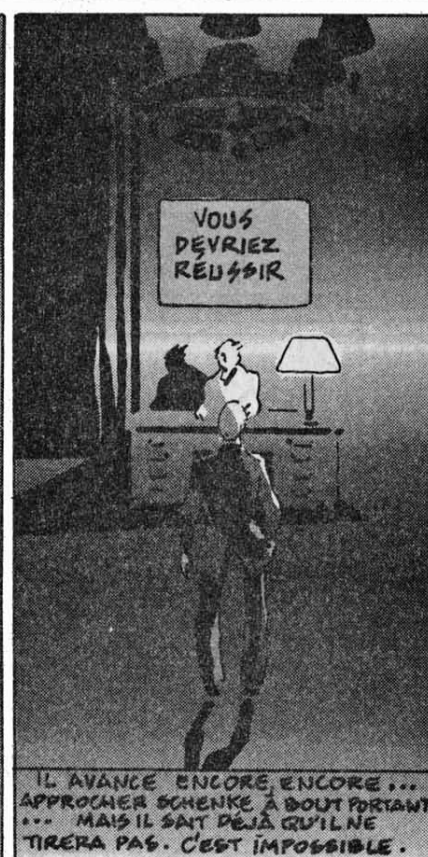
L'HUISSIER L'A-T-IL POUSSÉ DANS CETTE GRANDE SALLE PLONGÉE DANS LA PÉNOMBRE ? CELA N'A PLUS D'IMPORTANCE. DE LOURDES TENTURES SONT TIRÉES DEVANT LES FENÊTRES POUR CACHER LE JOUR... POUR ÉTOUFFER LE BRUIT D'UNE DÉTONATION, POUR ÉPONGER LE CRIME QUI VA AVOIR LIEU.



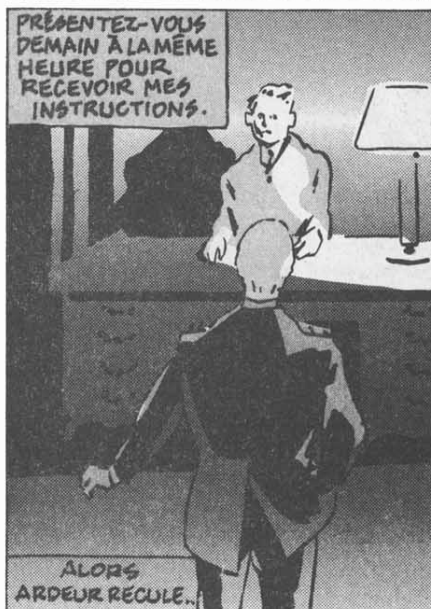
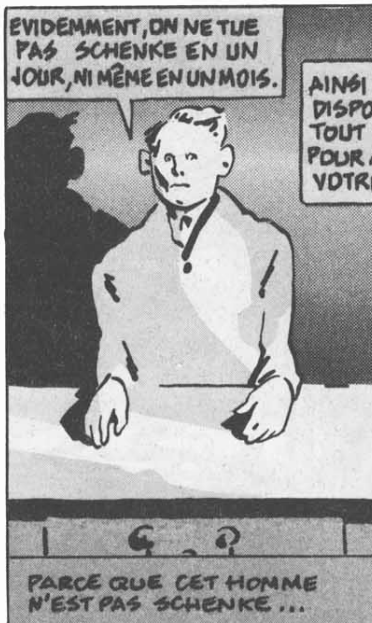
C'EST ALORS QU'ARDEUR APERÇOIT L'HOMME RAIDI DERRIÈRE SON BUREAU.



ARDEUR AVANCE VERS CE VISAGE BLAFARD, CELUI DE SCHENKE INÉVITABLEMENT.



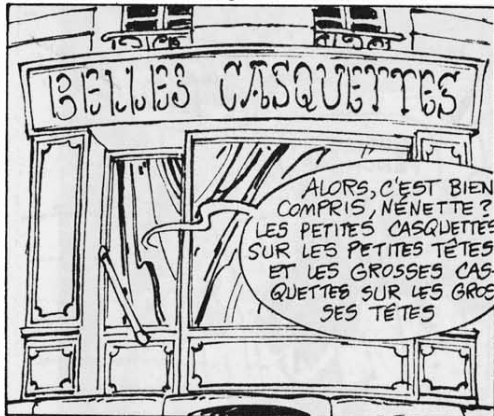
IL AVANCE ENCORE, ENCORE... APPROCHER SCHENKE À BOUT PORTANT... MAIS IL SAIT DÉJÀ QU'IL NE TIRERA PAS. C'EST IMPOSSIBLE.





(à suivre)

NÉNETTE L'ESSAYEUSE DE CASQUETTES





THE KATZENJAMMER KIDS

by Kneer, KIDS

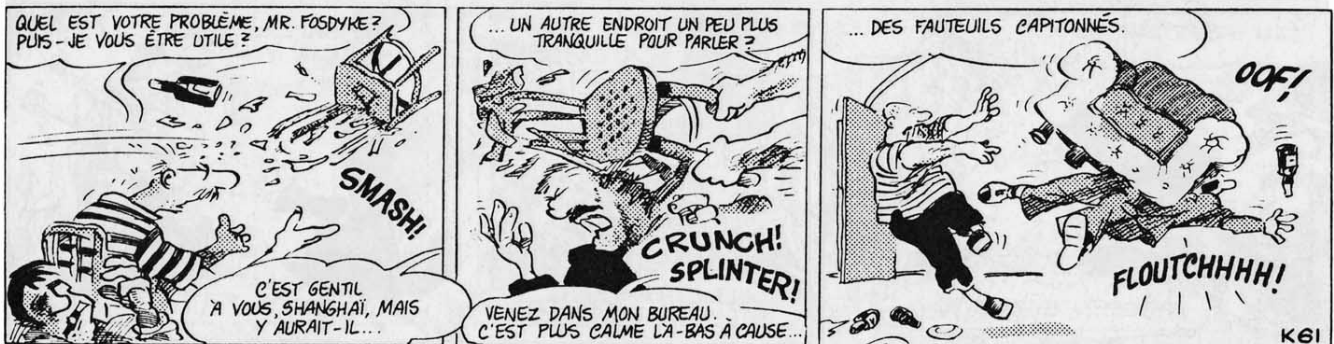
Registered U. S. Patent Office.



FOSDYKE

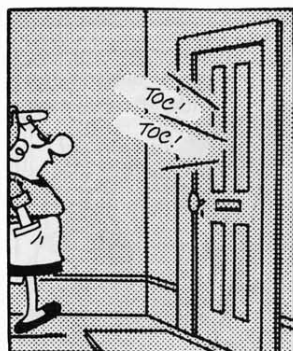
SAGA

bill tidy







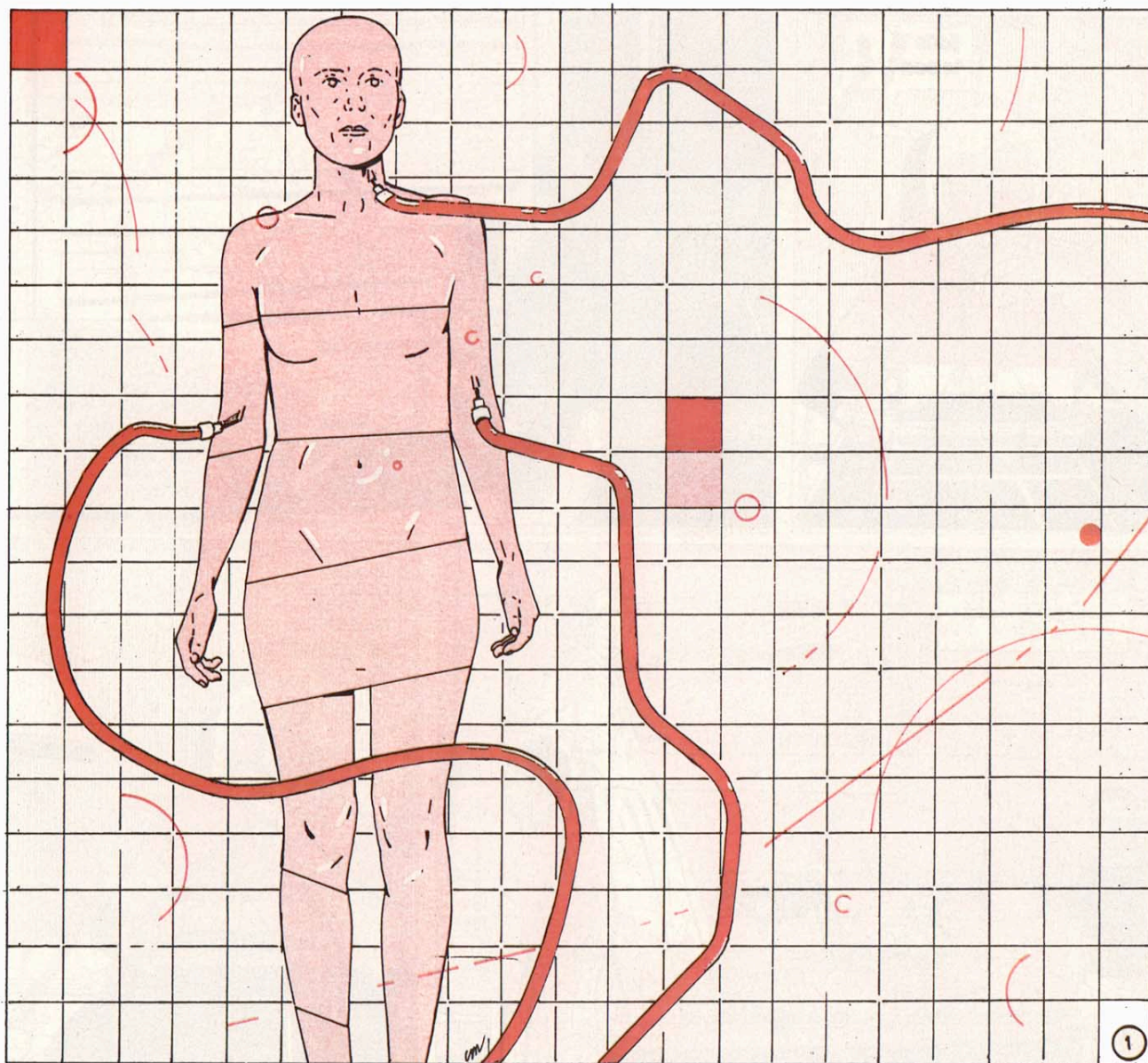


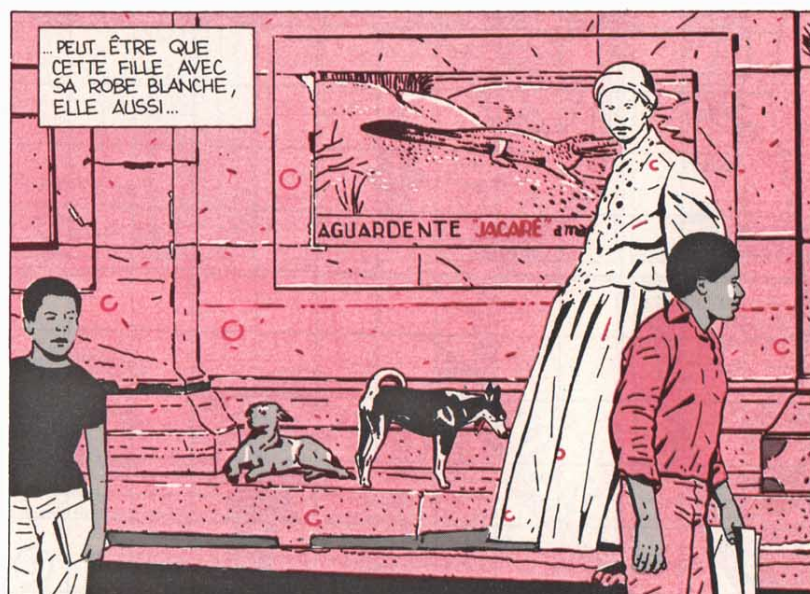
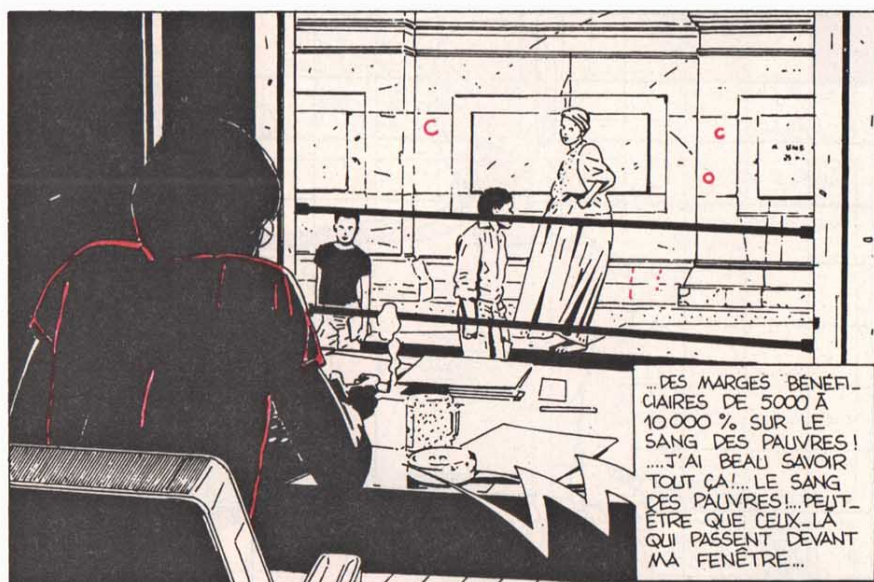
LE

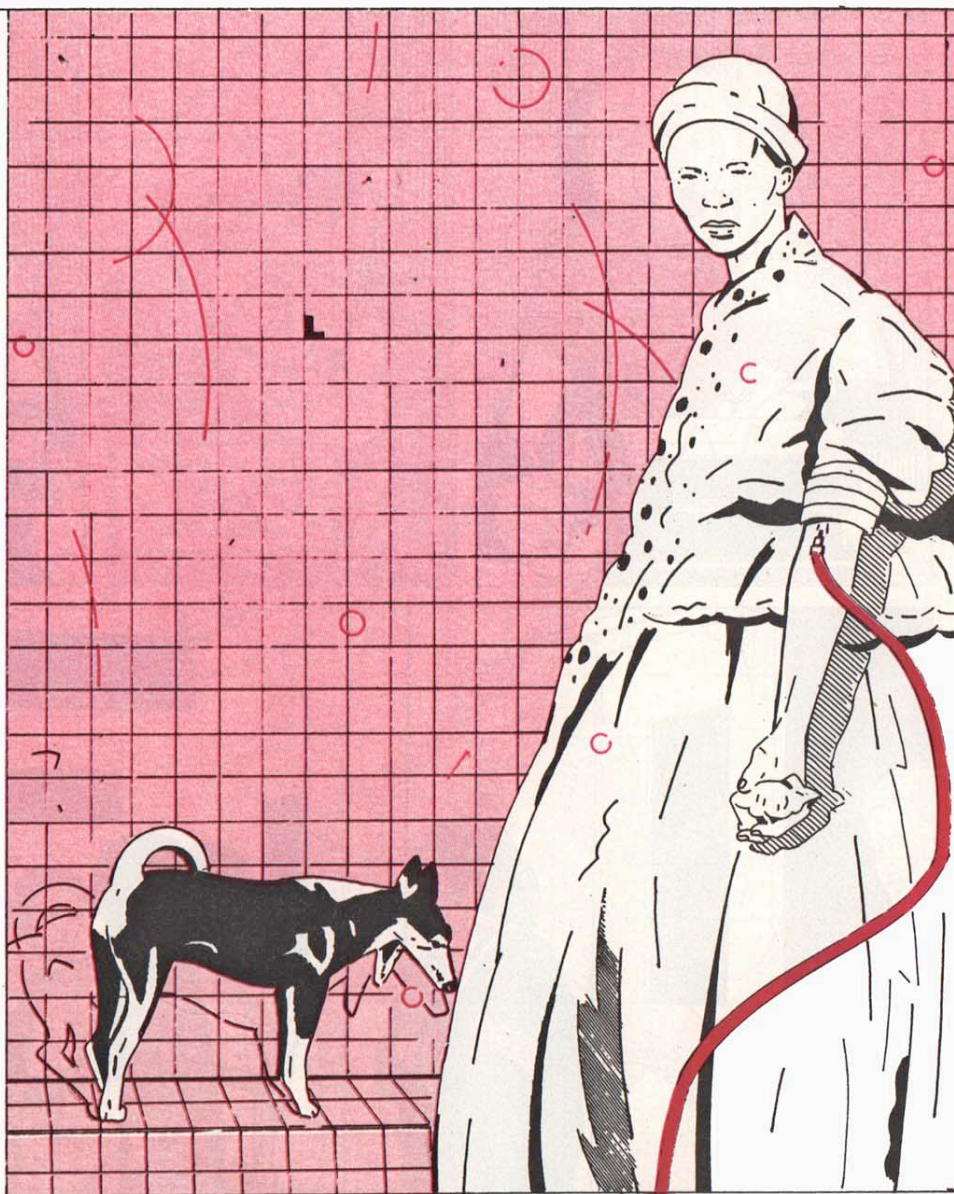
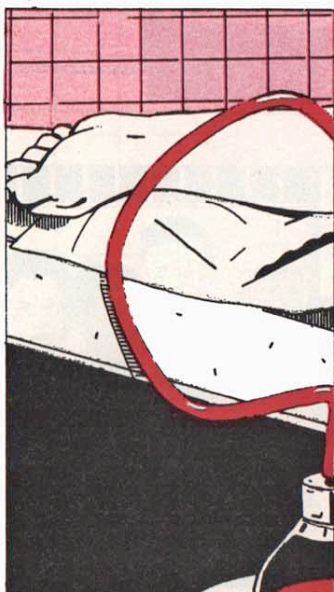
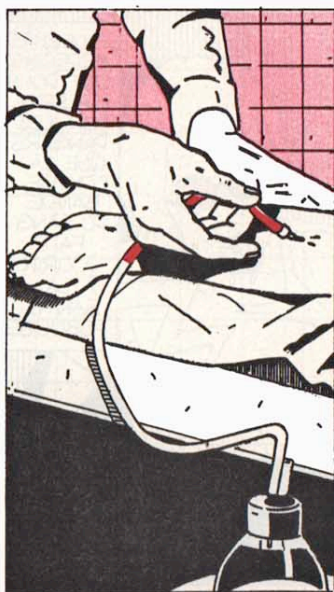
SANG

DE

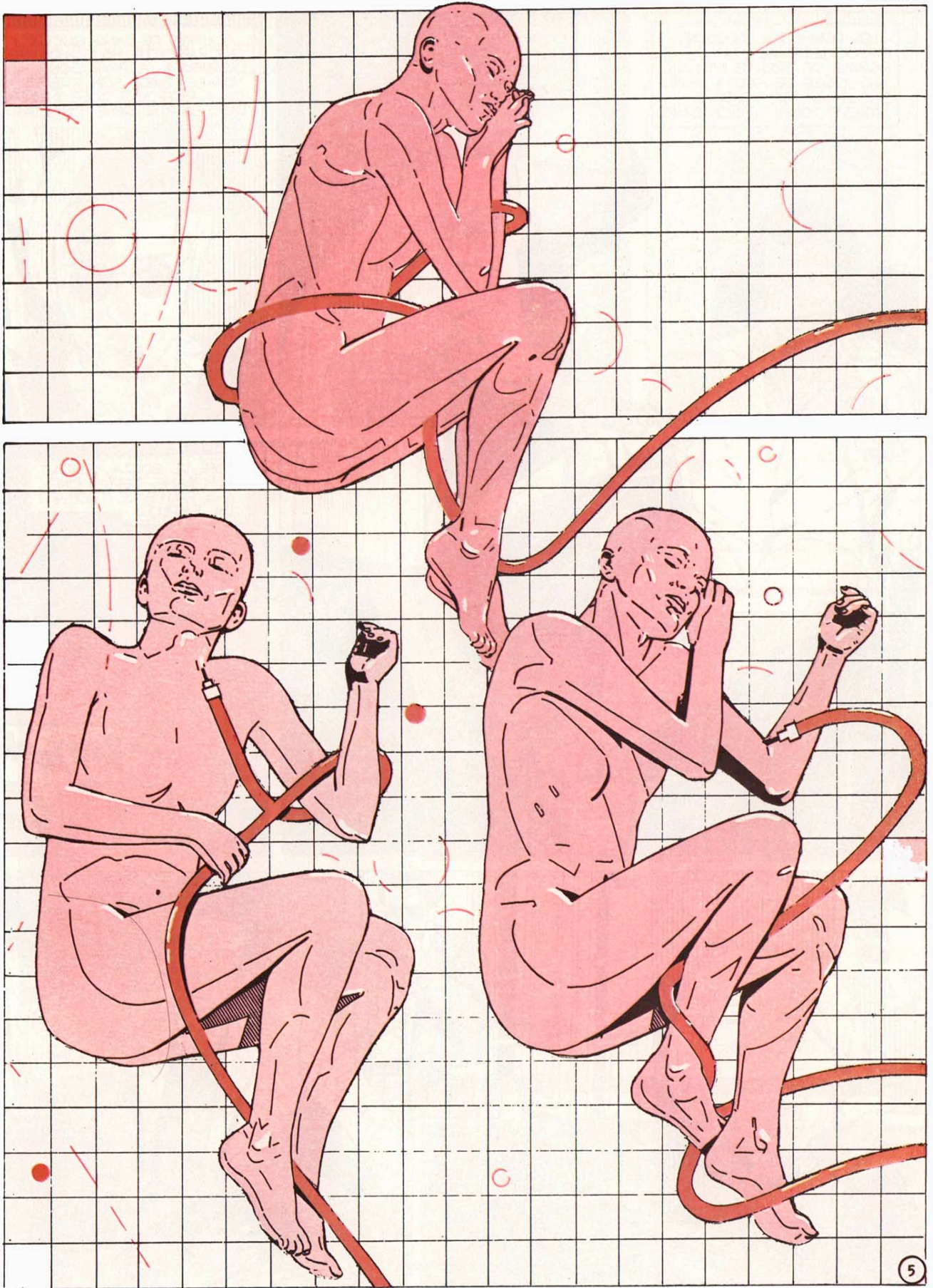
LA BANQUE









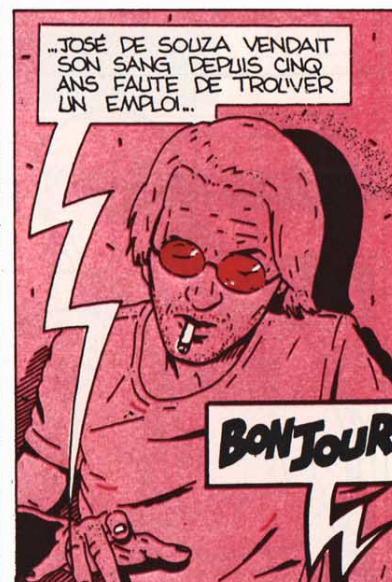




...LES DONNEURS RISQUENT PARFOIS LEUR VIE : UN HOMME DE TRENTE ET UN ANS, JOSÉ DE SOUZA, AVAIT EN 24 HEURES VENDU 2 LITRES ET DEMI DE SON SANG



...2 LITRES DE SANG QUI LUI ONT RAPPORTÉ 43 FRANCS AVEC LESQUELS IL A PAYÉ SON VOYAGE CHEZ SON FRÈRE. ON A RETROUVÉ JOSÉ INANIMÉ DANS LA RUE, DANS UN ÉTAT COMATEUX...



...JOSÉ DE SOUZA VENDAIT SON SANG DEPUIS CINQ ANS FAUTE DE TROUVER UN EMPLOI...

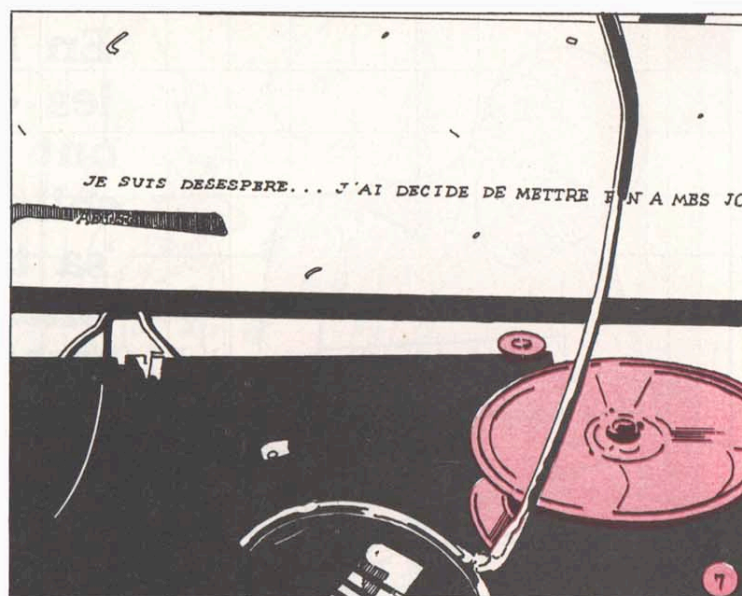
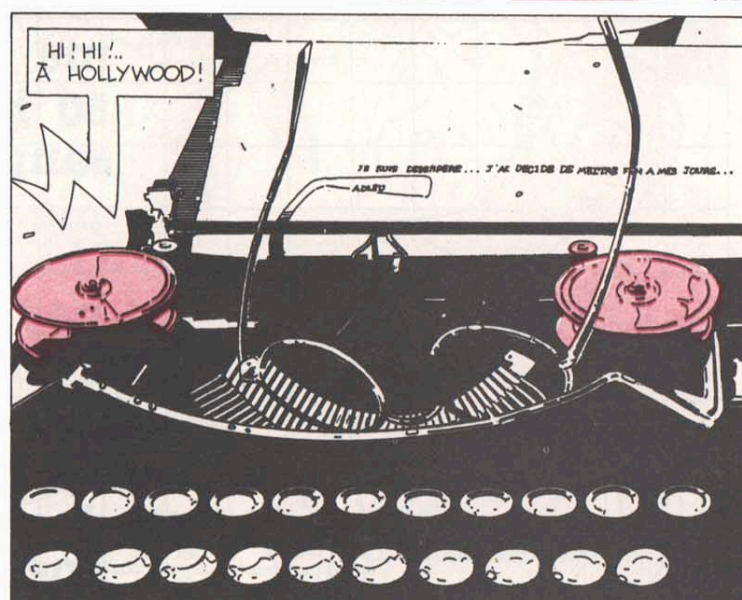
BONJOUR

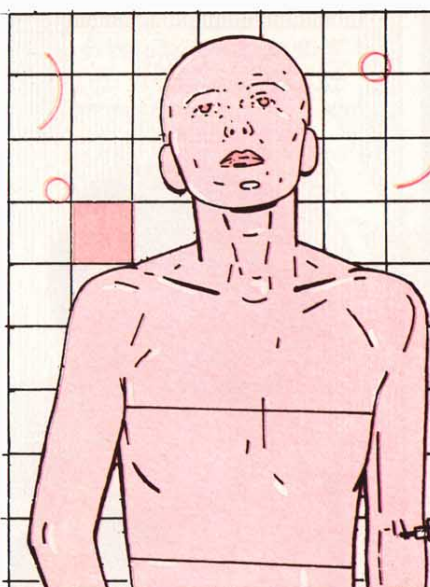


QU... QUI ÊTES-VOUS QU'EST-CE QUE VOUS FAITES CHEZ MOI ?

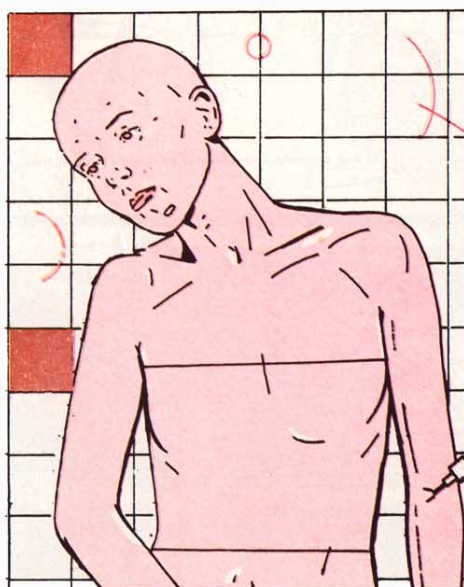


TU VEUX VRAIMENT QUE JE T'EXPLIQUE... L'EMMERDEUR !... ON T'EN A POURTANT DÉJÀ DONNÉ, DES EXPLICATIONS ET DES CONSEILS ! COMME PAR EXEMPLE DE LAISSER TOMBER TON ENQUÊTE...

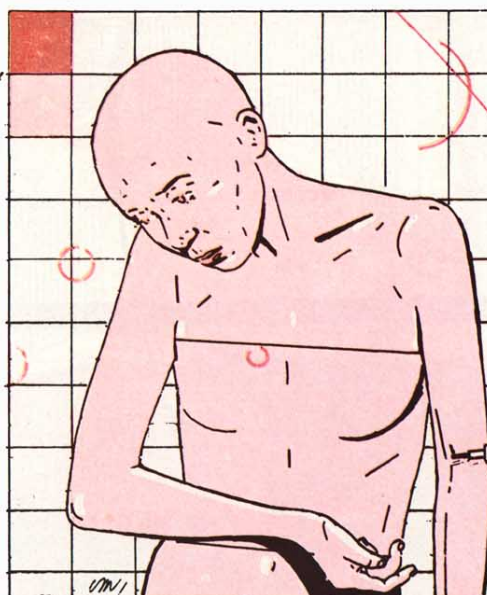




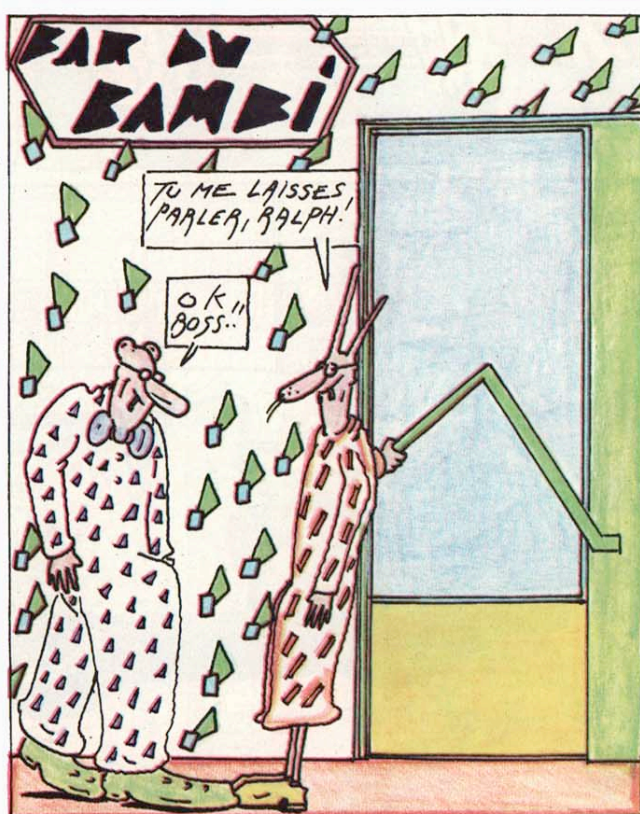
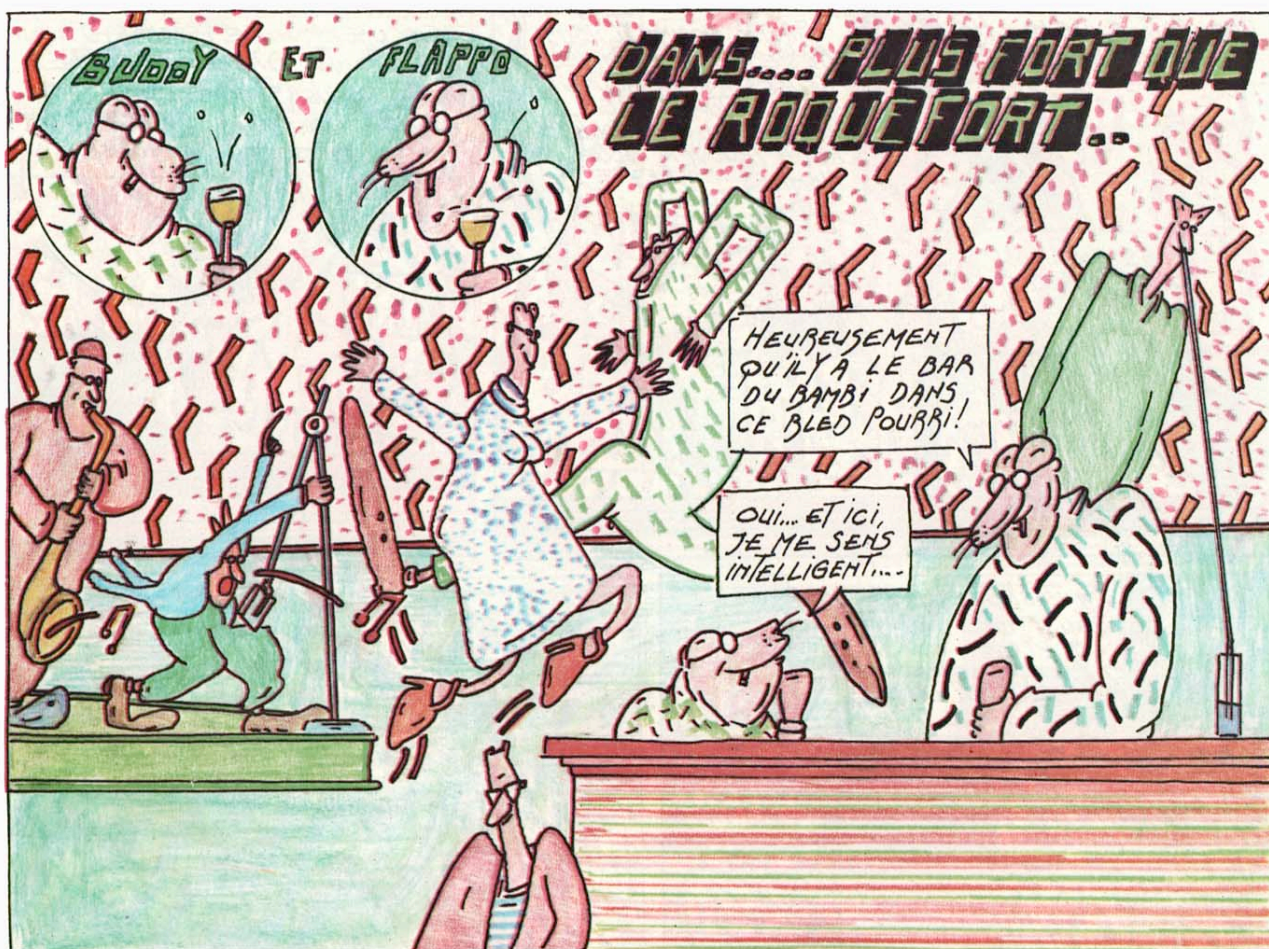
De véritables réseaux de trafic de sang existent dans le monde. Les pays du tiers monde en sont le plus souvent victimes. Des firmes américaines et européennes collectent dans ces pays contre une petite somme

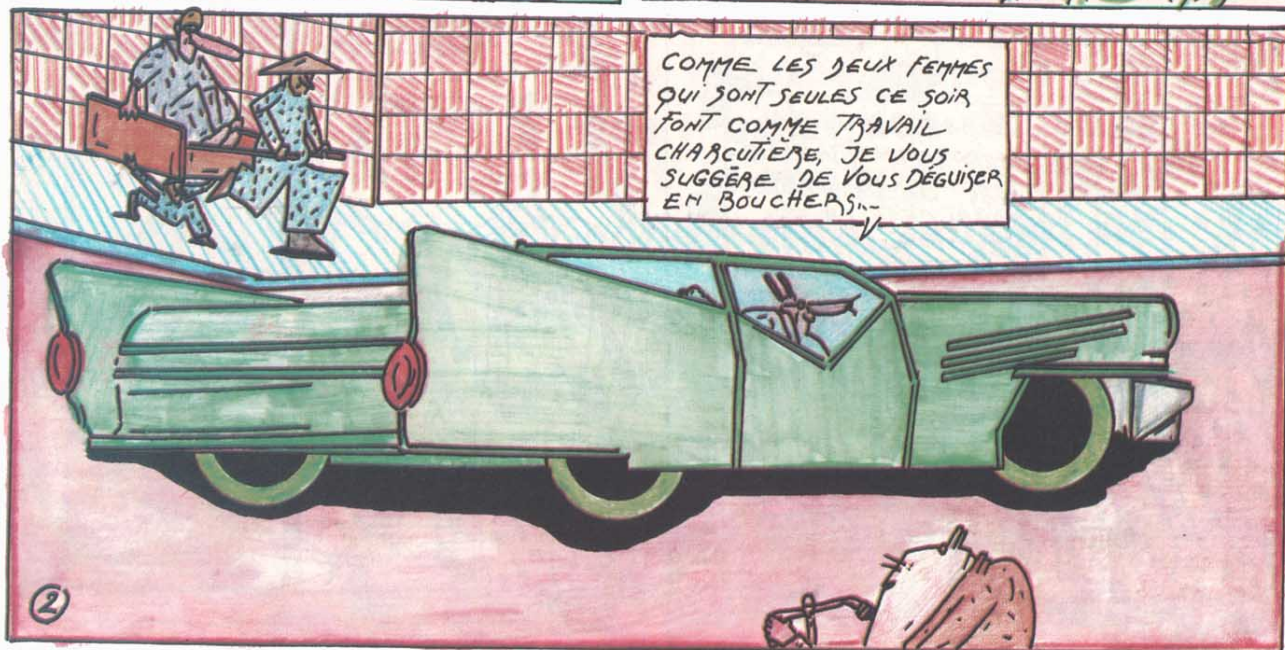
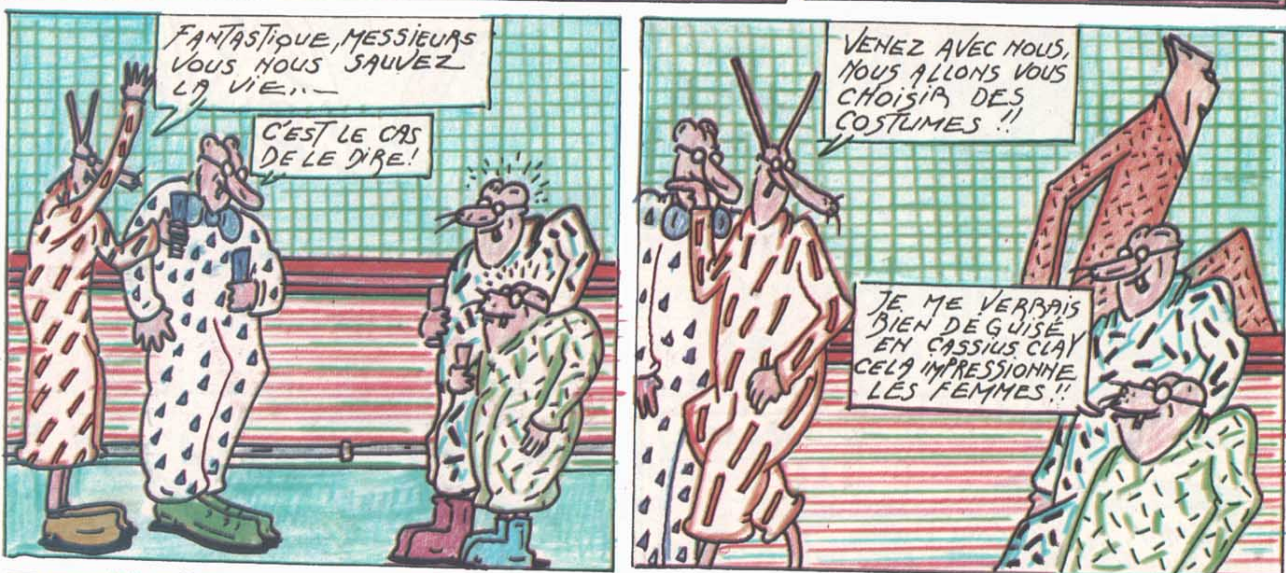
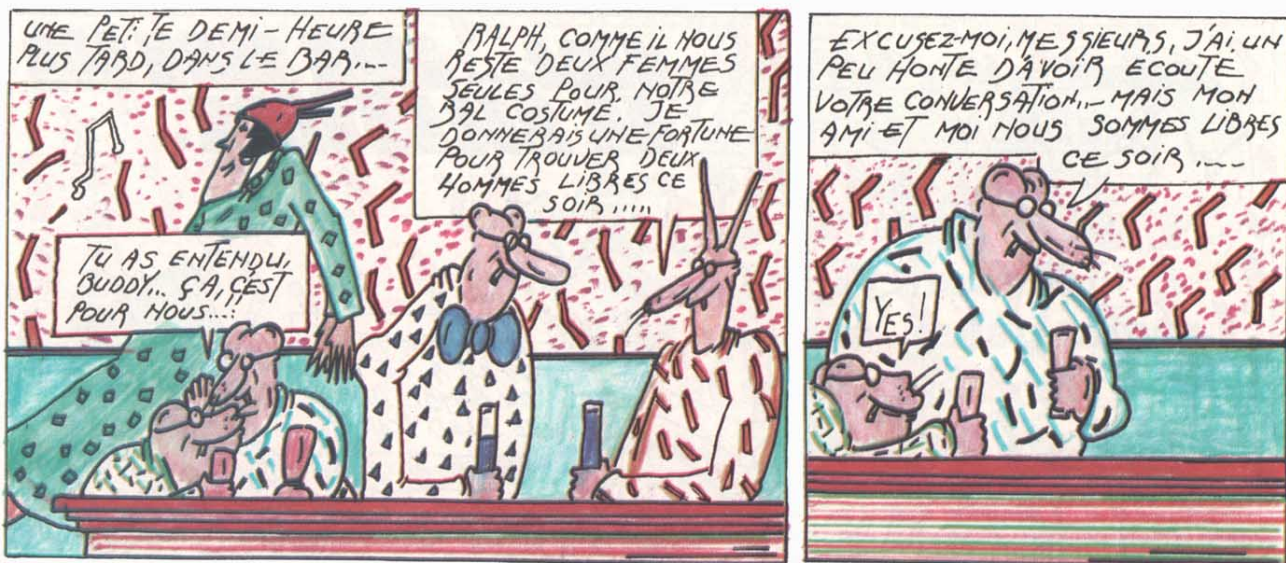


me d'argent jusqu'à 50 litres de plasma sanguin chez une même personne par an. Un litre de plasma payé au donneur 2 dollars (environ 8,40 francs), est revendu aux utilisateurs pour des sommes qui atteignent 2 000 à 3 000 fr.

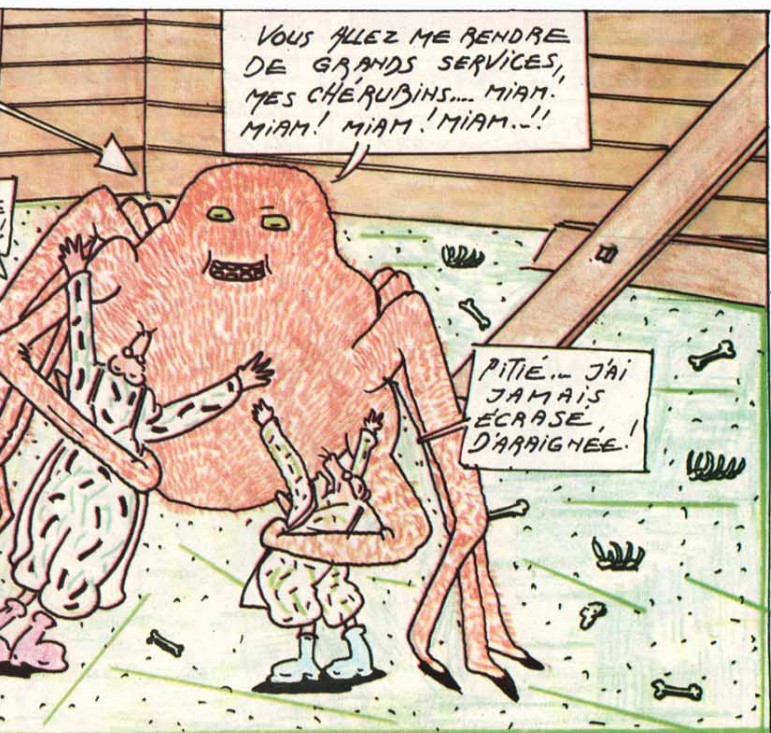
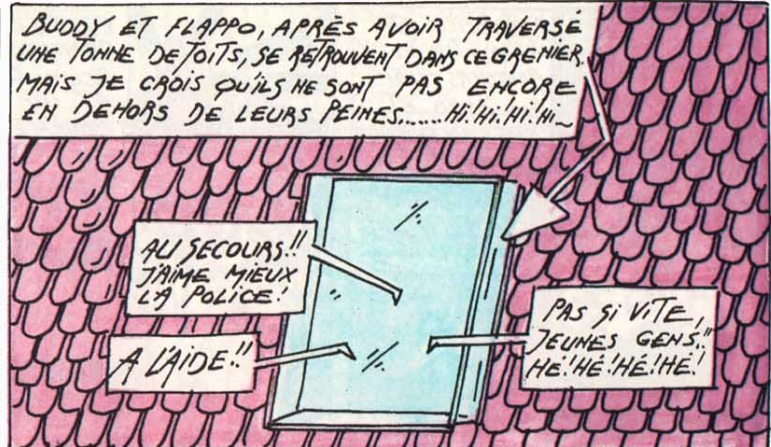
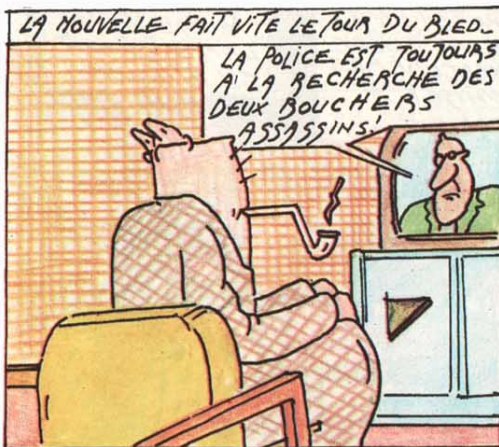
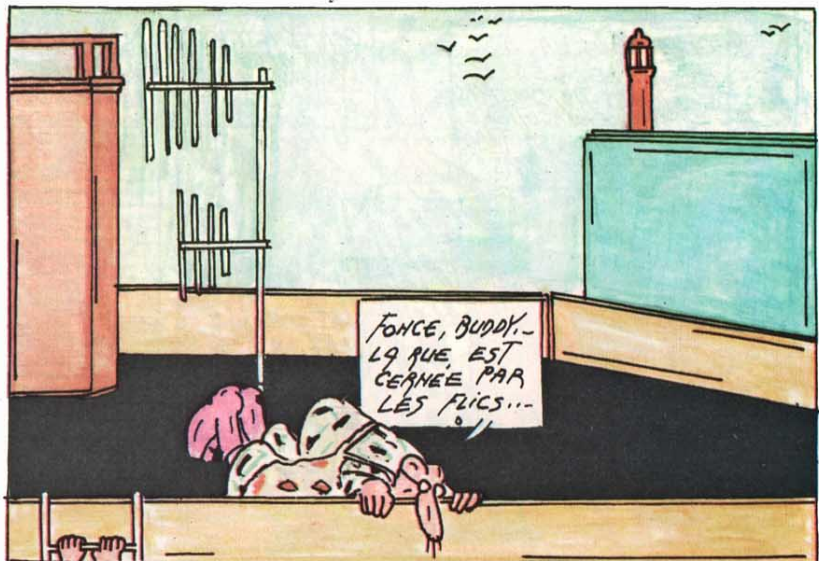


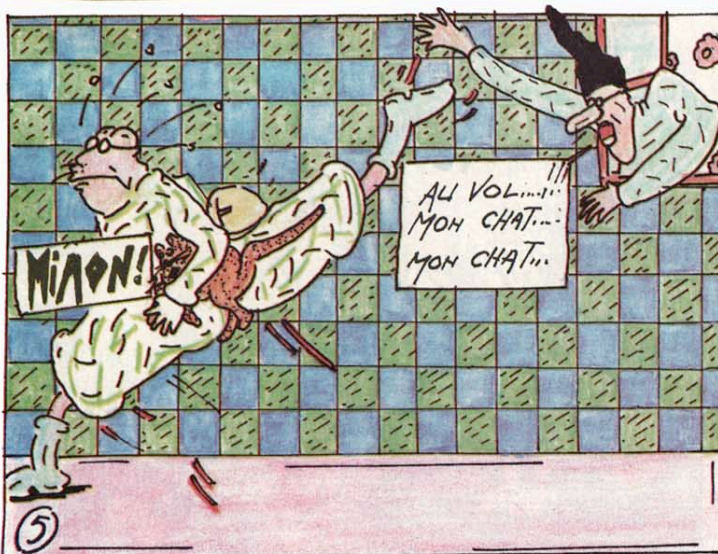
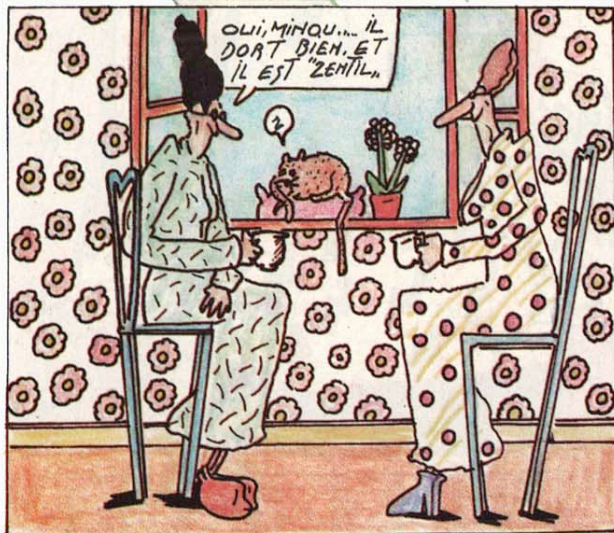
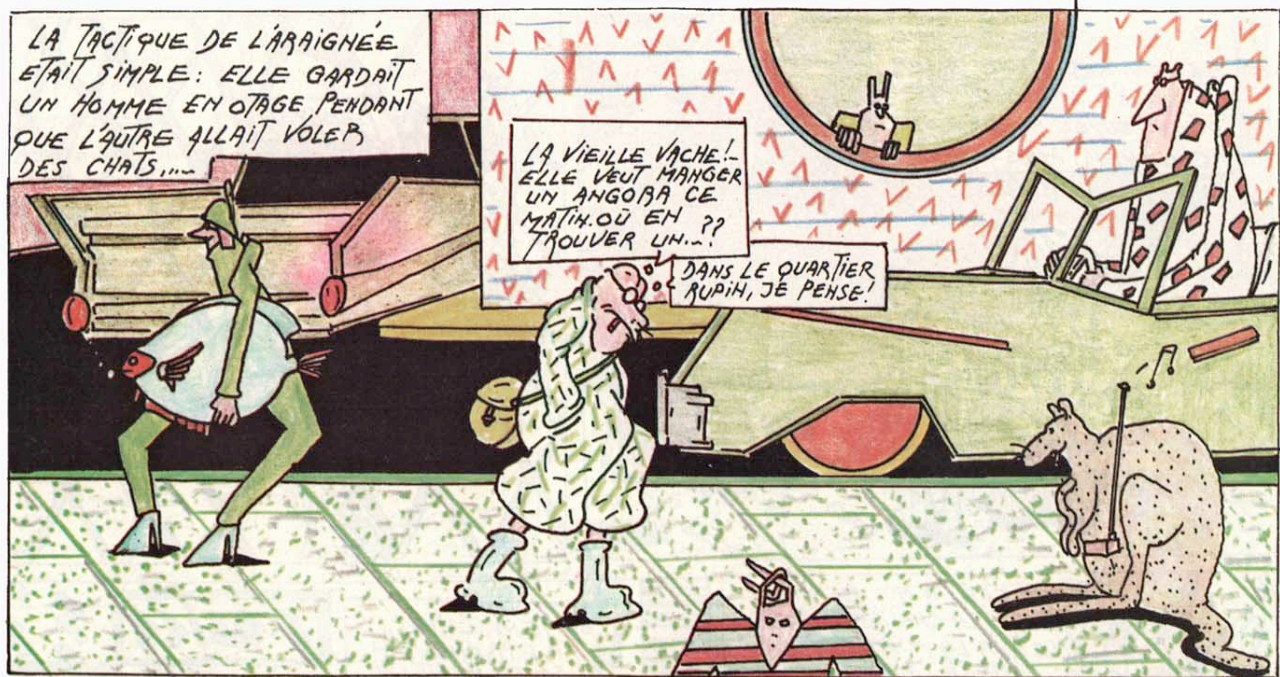
En France, depuis 1952, les « banques du sang » ont le monopole de la collecte du sang et de sa transformation. Mais certaines firmes essaient néanmoins de s'installer sur le marché, en particulier dans le domaine de l'hémophilie.

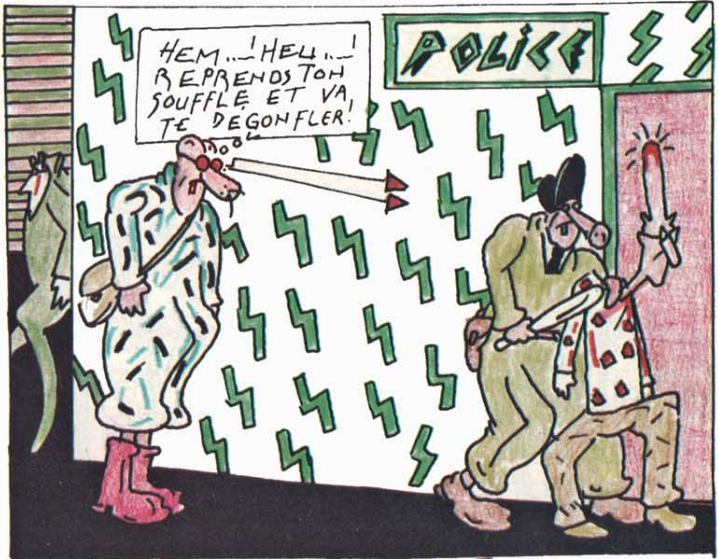
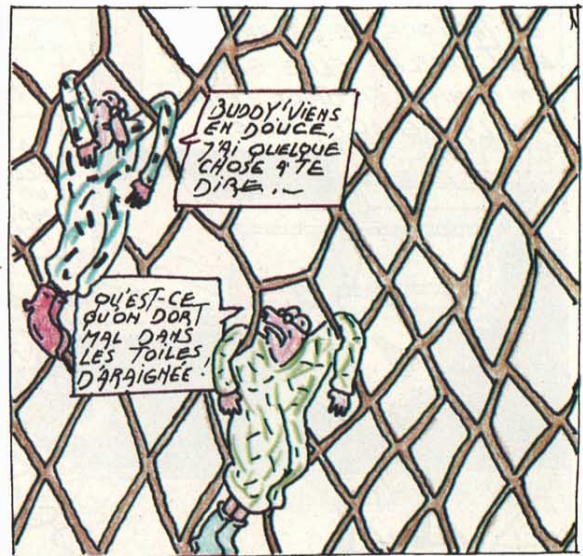












LES FLICS, APRÈS AVOIR ÉCRASÉ L'ARAIGNÉE, EMMEÈRENT BUDDY ET FLAPPO. ET NOUS LES RETROUVONS EN TAULE LE LENDEMAIN DE LEUR PROCÈS...



POURQUOI TU TE MARRES COMME CELA, BUDDY...??

A' CAUSE DU RÊVE QUE J'AI FAIT!



TE VAIS TE LE RACONTER!



IL COMMENCE COMME CELA : C'EST UN MEC QUI EST COMPLÈTEMENT ALCOOLIQUE, ET QUI COMMANDE SON VINGT-SEPTIÈME CANON DE ROUGE...



GARÇON! ENCORE UN VERRE!

IL Y A PLUS RIEN À BOIRE ICI... ET FOUT LE CAMP, OH EN A, MARRE DE TOI ICI!



SALAUD DE GARÇON!

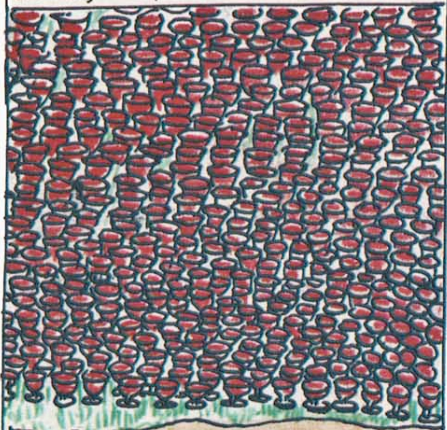


ALORS QU'IL RENTRAIT À LA MAISON, UNE FÉE ARRIVA PRÈS DE LUI ET LUI DIT...



CE GARÇON DE CAFÉ À MAISON, TU BOIS TROP... JE VAIS TE MONTRER CE QUE TU AS BU DURANT TA VIE...

ET LA FÉE, D'UN GRAND COUP DE BAGUETTE MAGIQUE, REMPLIT LE CHAMP DE VERRES DE ROUGE ET REPARTIT...



HOMME DE DIEU! J'AI BU TOUT ÇA!!!

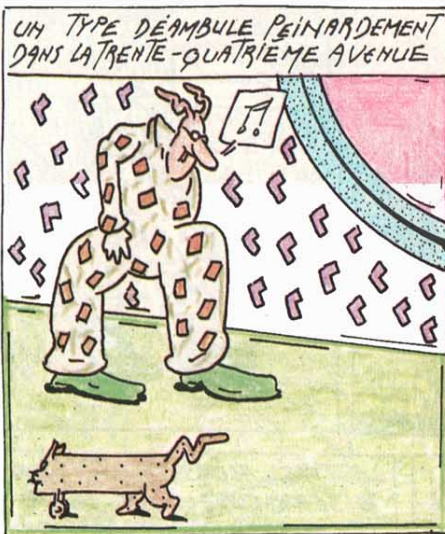


LE TYPE ALORS SE DIT... TIENS! JE SÉRAIS CURIEUX DE SAVOIR LE NOMBRE DE VERRES QUE J'AI BU JUSQU'À PRÉSENT. ET IL COMMENCE...



UN BALLON... DEUX BALLONS... TROIS, QUATRE, CINQ, ETC...

(7)



L'HOMME NORMAL



"QUAND TU SORS,
CHANGE DE SLIP : S'IL
T'ARRIVE UN ACCIDENT,
AU MOINS TU N'AURAS
PAS HONTE."

ENTENDU DANS LA RUE.

L'ENSEMBLE VIDE



"NOTRE HISTOIRE NOUS PROUVE QUE LORSQUE NOTRE IDENTITÉ NATIONALE ET SES NOBLES RÊVES DE GRANDEUR SONT EN DANGER, ENTRENT EN SCÈNE DES HOMMES CONSCIENTS DE LEUR DEVOIR ET DE LEUR RESPONSABILITÉ AU SERVICE DE TELS IDÉAUX..."

ESPÈCE D'IMBÉCILE! TU PEUX PAS RÉGLER CET APPAREIL DE MERDE...

"L'ARMÉE, CONSCIENTE DE SON DESTIN HISTORIQUE, PREND L'ENGAGEMENT FORMEL DE RÉTABLIR L'ORDRE SUR TOUT LE TERRITOIRE NATIONAL..."

DE L'AUTRE CÔTÉ, IDIOT, LE VERTICAL, LE VERTICAL!!

TAIS-TOI, TU NOUS EMMERDES!



"NOUS ÉLIMINERONS LE TERRORISME ET LA VIOLENCE DES GROUPES SANS PATRIE, SANS DISTINCTIONS DE PARTI POLITIQUE..."

NON! CORRIGE L'HORIZONTAL MAINTENANT, TRONCHE D'ABRUTI!

POURQUOI TU LE FAIS PAS TOI-MÊME AU LIEU DE TOUJOURS DONNER DES ORDRES, CONNARD?

"NOUS SOMMES CONSCIENTS DE L'IMPORTANCE DE NOTRE TÂCHE, VOILÀ POURQUOI NOUS SOLLICITONS LA PLUS LARGE COLLABORATION DE L'ENSEMBLE DES FORCES PRODUCTIVES DE LA NATION..."

TOUT MARCHE MAL DANS CETTE BARAQUE! UN DE CES QUATRE J'VAIS METTRE UN COUP D'POMPE DANS CETTE TÉLÉ, COMME ÇA ON N'EN PARLERA PLUS!

Richard Serra © 1979

C'EST PARFAIT COMME ÇA, ILS DEVIENNAIENT COMMENCER PAR METTRE TOUS LES HOMMES POLITIQUES EN PRISON; QUANT À CEUX QUI OCCUPENT DES FONCTIONS PUBLIQUES ET NE FICHENT JAMAIS RIEN, Y AURAIT QU'À LES ENVOYER CASSER DES CAILLOUX. UNE MAIN FORTE, VOILÀ CE QU'IL NOUS FAUT...

JE ME VOUE CORPS ET ÂME À LA CAUSE.

EH OUI! ILS NE SONT PROBABLEMENT PAS TRÈS DÉMOCRATES, MAIS EN TOUT CAS, ILS SONT EFFICACES!

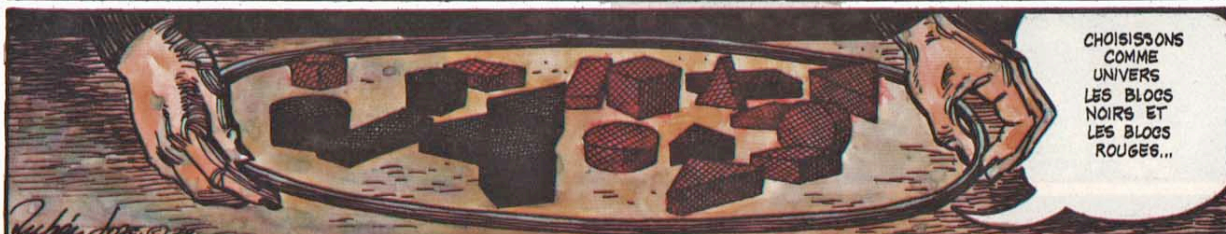
JE ME RENDAIS À MON TRAVAIL, JE NE SAIS RIEN.





QU'EST-CE QU'IL RACONTE ?

C'EST UN JEU,
UNE ABSTRACTION
POLITIQUE.



CHOISSISSONS
COMME
UNIVERS
LES BLOCS
NOIRS ET
LES BLOCS
ROUGES...



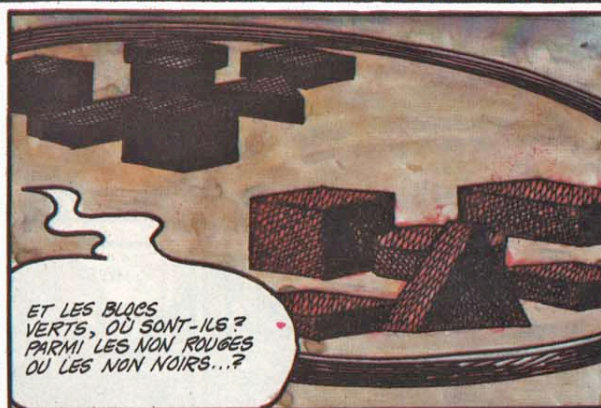
ICI, NOUS
AVONS L'ENSEM-
BLE DES BLOCS
NOIRS. IL EST
FORMÉ PAR
TOUS LES
BLOCS
NON ROUGES...



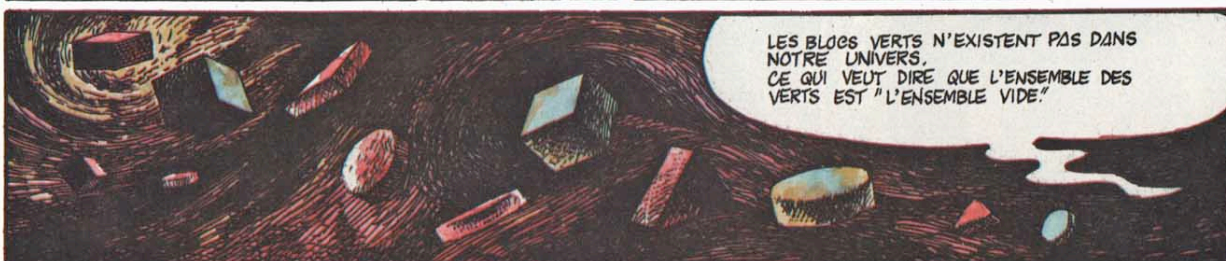
ICI, NOUS
AVONS L'ENSEMBLE
DES BLOCS ROUGES.
ET IL EST FORMÉ
PAR TOUS LES
BLOCS
NON NOIRS...



CHACUN DE CES BLOCS CONSTITUE UN
ENSEMBLE SELON UN ATTRIBUT (PAR
EXEMPLE : LES BLOCS ROUGES), EN MÊME
TEMPS QU'EST FORMÉ L'ENSEMBLE
COMPLÉMENTAIRE (LES BLOCS
NON ROUGES).



ET LES BLOCS
VERTS, OÙ SONT-ILS ?
PARMI LES NON ROUGES
OU LES NON NOIRS... ?



LES BLOCS VERTS N'EXISTENT PAS DANS
NOTRE UNIVERS.
CE QUI VEUT DIRE QUE L'ENSEMBLE DES
VERTS EST "L'ENSEMBLE VIDE."





DANS CE MÉTIER, IL EST
IMPORTANT DE FILER À TEMPS,
DISPARAITRE AU BON MOMENT...



...MAIS LE CHEF, QUEL IMBÉCILE !
IL A OUBLIÉ QUE LORSQUE LE POUVOIR
CHANGE DE MAIN, COMME C'EST LE CAS,
LE PREMIER QUI DOIT DISPARAITRE,
C'EST LUI... IL NE S'EST PAS MÉFIÉ.



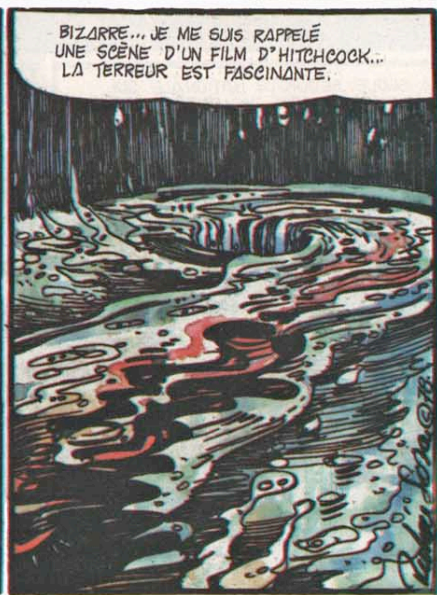
TANT PIS POUR LUI, POLITIQUEMENT IL
ÉTAIT COMPROMIS, C'ÉTAIT CLAIR...
...LES RÉUNIONS, LES REPORTAGES, LES
PHOTOS EN COMPAGNIE DES MINISTRES ET
DES GROSSES TÊTES DU GOUVERNEMENT...



MOI, JE SUIS UN
PROFESSIONNEL, JE
SERS À TOUT LE MONDE...
OU PLUTÔT, JE ME SERS
DE TOUT LE MONDE.



UN PROFESSIONNEL
APOLITIQUE, JE DÉFENDS
L'ORDRE ET J'EXÉCUTE
LES ORDRES...

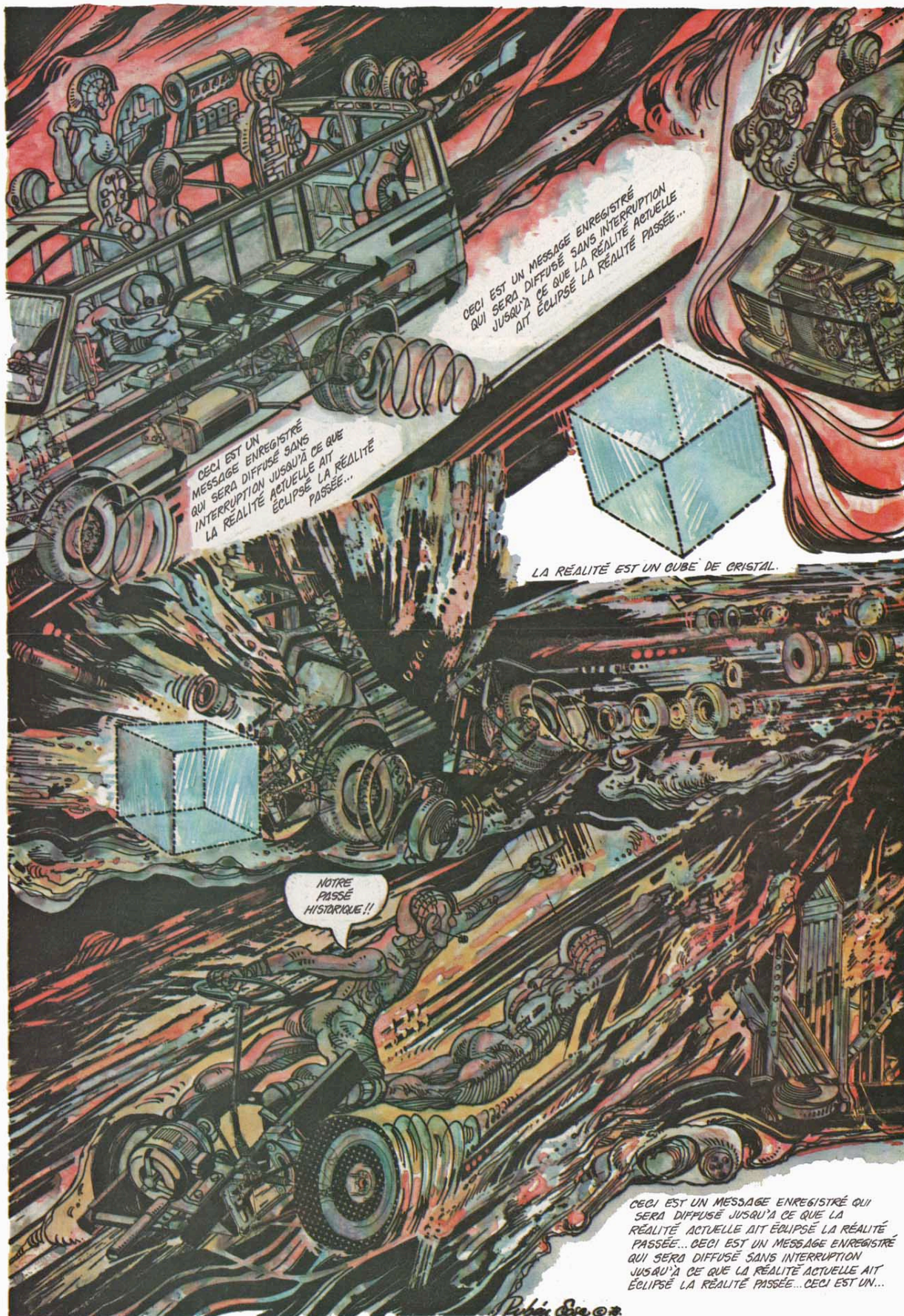


BIZARRE... JE ME SUIS RAPPELÉ
UNE SCÈNE D'UN FILM D'HITCHCOCK...
LA TERREUR EST FASCINANTE.



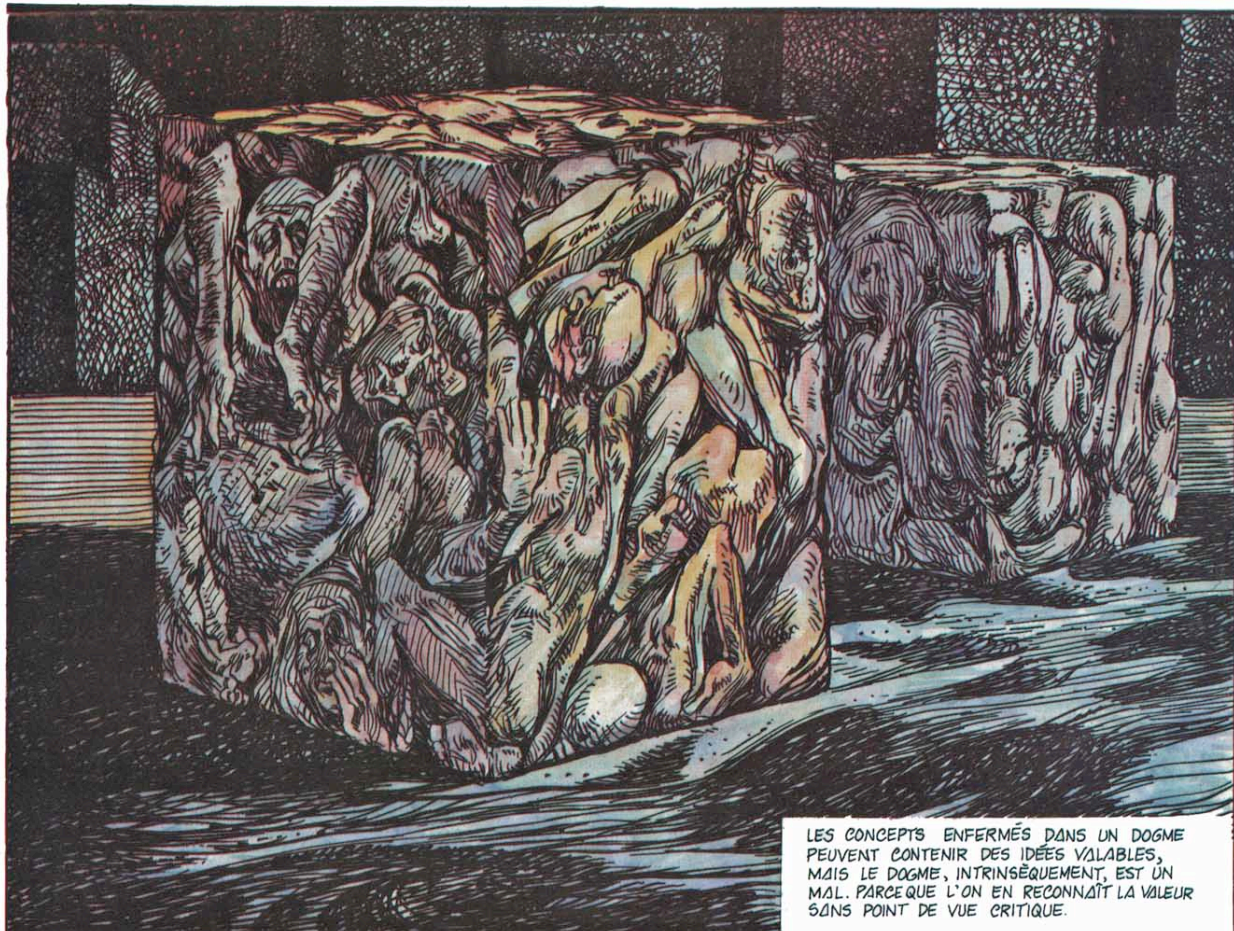
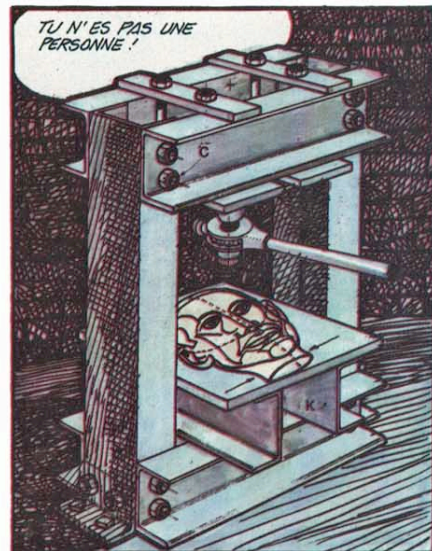








NOUS, RÉVOLUTIONNAIRES... NOUS QUI SOMMES L'AVANT-GARDE OUVRIÈRE !! TOUT LE POUVOIR AUX TRAVAILLEURS !!!
GUERRE TOTALE AU RÉGIME !!! EL PUEBLO UNIDO JAMÁS SERÁ VENCIDO !!! À LA VIOLENCE DU
SYSTÈME BOURGEOIS, OPPOSONS LA VIOLENCE POPULAIRE... !!! VAINCRE OU MOURIR !!!







SI VOUS AVEZ QUITTÉ LE PAYS, NOUS VOUS AURIONS BEAUCOUP REGRETTE, D'AUTANT QUE NOUS APPRÉCIONS AU PLUS HAUT POINT VOTRE TRAVAIL. COMME VOUS LE VOYEZ, NOUS NE SOMMES PAS SEULS. NOMBREUX SONT LES HOMMES DISPOSÉS À COLLABORER AVEC LE NOUVEL ORDRE POLITIQUE.



LA PATRIE A ENCORE BESOIN DE VOS SERVICES ET NOUS SOMMES CONVAINCUS QUE VOUS ÊTES PRÊT À MODIFIER VOS PROJETS TOURISTIQUES POUR CONSACRER TOUTS VOS EFFORTS À LA PATRIE.



VOTRE ADMISSION DANS LE CORPS D'ÉLITE DES SERVICES DE SÉCURITÉ VOUS DONNERA L'OCCASION DE MONTRER VOTRE SENS DES RESPONSABILITÉS ET VOTRE PATRIOTISME.



MERCI, MON GÉNÉRAL !

FIN.

Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI
en 1980 tout en sachant qu'ils
avaient tort de ne pas
l'acheter en 1970 ?

Qu'ils
crèvent !





ABONNEZ-VOUS !

Un abonné des Éditions du Square est un **lecteur dorloté** :

- 1) Il reçoit son journal au lit avec son petit déjeuner.
- 2) Il ne rate aucun numéro, bien qu'il ne soit pas toujours facile de se procurer CHARLIE MENSUEL, CHARLIE HEBDO ou HARA-KIRI dans certaines localités de France ou à l'étranger.
- 3) Il paie quand même son journal moins cher ! (5,60 F CHARLIE HEBDO au lieu de 7 F – 10 F CHARLIE MENSUEL au lieu de 12 F – 12,50 F HARA-KIRI au lieu de 15 F).
- 4) Il a droit à 20 % de réduction sur tous les fameux livres des Éditions du Square (90 fameux titres édités à ce jour et plus de 20 fameuses nouveautés par an). Voir au verso.
- 5) Il reçoit régulièrement des bises d'Odile, le seul ordinateur en jupons à ne jamais tomber en panne.

Bulletin d'abonnement

A découper et à envoyer aux Éditions du Square, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.

Je veux devenir un lecteur dorloté. Je m'abonne à :

HARA KIRI

- ☐ 1 an - 12 numéros **150 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **75 F**

CHARLIE MENSUEL

- ☐ 1 an - 12 numéros **120 F**
☐ 6 mois - 6 numéros **65 F**

CHARLIE HEBDO

- ☐ 1 an - 52 numéros **290 F**
☐ 6 mois - 26 numéros **150 F**

Nom Prénom

Adresse complète

Paiement joint par chèque bancaire, C.C.P. 3 volets,
mandat-lettre ou T.U.P. à l'ordre des Éditions du Square.

Tarif étranger sur demande

COMMANDEZ DIRECTEMENT TOUS LES LIVRES DES ÉDITIONS DU SQUARE

Vous complétez votre collection et enrichirez votre bibliothèque
d'ouvrages dont la plupart sont devenus introuvables.

ATTENTION !

• Port gratuit pour toute
commande égale ou supérieure à 150 F

• 20 % de réduction
aux abonnés (voir au verso)

BON DE COMMANDE

Cocher la case devant chaque volume choisi ☐ :

SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

- CABU**
- ☐ Le journal de Catherine 25 F
 - ☐ Le Grand Duduche en vacances 30 F
 - ☐ Mon Beauf 30 F
 - ☐ Catherine saute au paf 30 F
 - ☐ A bas toutes les armées 30 F
 - ☐ Les aventures de Madame Pompidou 30 F
 - ☐ La France des Beaufs 30 F
- AL CAPP**
- ☐ L'Il Abner 11 F
- CAVANNA**
- ☐ Le saviez-vous ? Tome 1 30 F
 - ☐ Le saviez-vous ? Tome 2 30 F
 - ☐ Et le singe devint con 30 F
 - ☐ Où s'arrêtera-t-il ? 20 F
 - ☐ Les aventures de Dieu 30 F
 - ☐ Les aventures du Petit Jésus 20 F
 - ☐ Les aventures de Napoléon 25 F
- PROFESSEUR CHORON**
- ☐ Les jeux de con 30 F
 - ☐ Les fiches bricolage 30 F
- COPI**
- ☐ Le dernier salon où l'on cause 11 F
 - ☐ Et moi, pourquoi j'ai pas une banane ? 30 F
 - ☐ Du côté des violés 30 F
- DELFEIL DE TON**
- ☐ On peut cogner, chef ? 8 F
- GÉBÉ**
- ☐ Il est fou 30 F
 - ☐ Il est trop intellectuel 30 F
 - ☐ Reportages 10 F
 - ☐ 17 romans photos 17 F
 - ☐ Une plume pour Clovis 30 F
 - ☐ Qu'est-ce que je fous là ? 30 F
 - ☐ Cracher dans l'eau ça fait plus de ronds 20 F

- ☐ L'an 01 30 F
- PICHON**
- ☐ Qui n'a pas ses petits soucis ? 40 F
- REISER**
- ☐ La vie au grand air 30 F
 - ☐ On vit une époque formidable ! 30 F
 - ☐ Mon papa 30 F
 - ☐ La vie des bêtes 30 F
 - ☐ Ils sont moches 30 F
- SOULAS**
- ☐ Faut-il vous l'envelopper ? 11 F
- WILLEM**
- ☐ Terreur aveugle 30 F
 - ☐ Les aventures de Tom Blanc 11 F
 - ☐ Drame de famille 11 F
 - ☐ Jack l'éventreur en vacances 15 F
 - ☐ La crise illustrée 18 F
 - ☐ Taisez-vous l'ennemi écoute 25 F
 - ☐ Romances et mélodrames 20 F
 - ☐ Dick Talon heureux comme un con 30 F
- WOLINSKI**
- ☐ On ne connaît pas notre bonheur 30 F
 - ☐ Il ne faut pas rêver 30 F
 - ☐ C'est pas normal 30 F
 - ☐ Giscard n'est pas drôle 30 F
 - ☐ Cactus Joe 20 F
 - ☐ C'est dur d'être patron 30 F
 - ☐ La vie compliquée de Georges le tueur 30 F
- XEXES**
- ☐ Si la Sainte Vierge en avait 15 F

BOUQUINS CHARLIE

- AUTHEMAN**
- ☐ Escalé à Nacaro 30 F

- BARBIER**
- ☐ Lycæons 45 F
- BUZZELLI**
- ☐ Zil Zelub 30 F
- CREPAX**
- ☐ La loi de la pesanteur 30 F
- GIBRAT-BERROYER**
- ☐ Dossier Goudard 30 F
- MUNOZ ET SAMPAYO**
- ☐ Alack Sinner 30 F
- GOLO - FRANK**
- ☐ Ballades pour un voyou 30 F
- HUGOT**
- ☐ Tous en scène 30 F
 - ☐ Le docteur est malpoli 30 F
- KURTZMAN**
- ☐ C'est la jungle 30 F
- PICHARD ET ANDREYON**
- ☐ Ceux-là n° 1 30 F
 - ☐ Ceux-là n° 2 30 F
- PICHARD-FARALDO**
- ☐ Les manufacturées 45 F
- ROUSSEAU**
- ☐ La valse sanglante 35 F
- SMYTHE**
- ☐ Andy Capp n° 1 30 F
 - ☐ Andy Capp n° 2 30 F
- VARENNE**
- ☐ Ardeur 30 F

COLLECTION B.D.

- TARDI - MANCHETTE**
- ☐ Griffu 30 F
- DIMITRI**
- ☐ Le Goulag n° 1 30 F
 - ☐ Le Goulag n° 2 30 F
- SCHLINGO**
- ☐ Gaspation 35 F
- WOLINSKI - CHESTER HIMES**
- ☐ La Reine des pommes 30 F
- HUBERT-IMBART**
- ☐ Le polar de renard 30 F

OUVRAGES SUPER LUXE

Voir encart

HORS SÉRIE

- REISER**
- ☐ Vive les femmes 30 F
 - ☐ Vive les vacances 30 F
 - ☐ Phantasmes 36 F
- WOLINSKI**
- ☐ Mon corps est à elles 30 F
 - ☐ A bas l'amour copain 33 F
- CARALI**
- ☐ L'amalgame 40 F
 - ☐ Docteur Tut-Tut 25 F
- KANE - GOULART**
- ☐ Star Hawks 20 F
- TACHAN**
- ☐ Chansons illustrées 50 F

- ☐ Je suis abonné à l'une des publications des éditions du Square et j'applique ma réduction de 20 %. Voici ma dernière étiquette adresse.
- ☐ Je ne suis pas abonné.

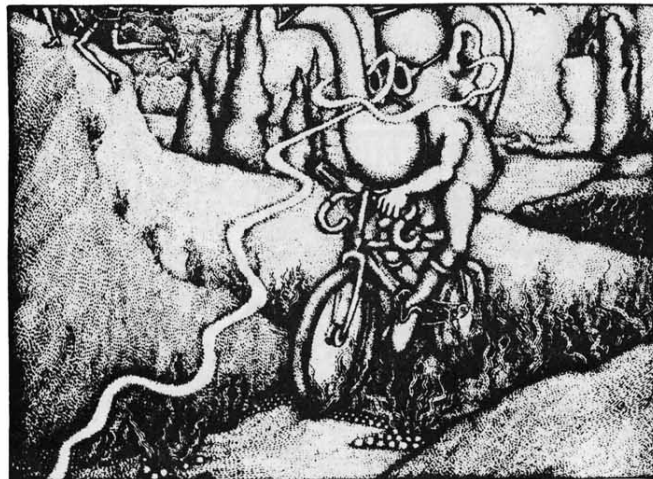
NOM ET PRÉNOM

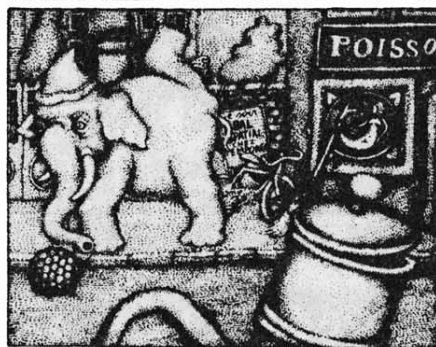
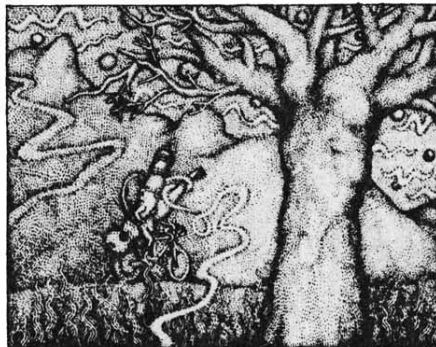
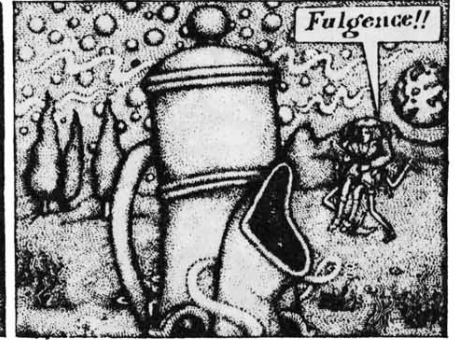
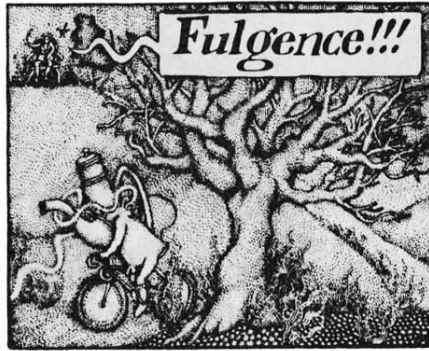
ADRESSE COMPLÈTE

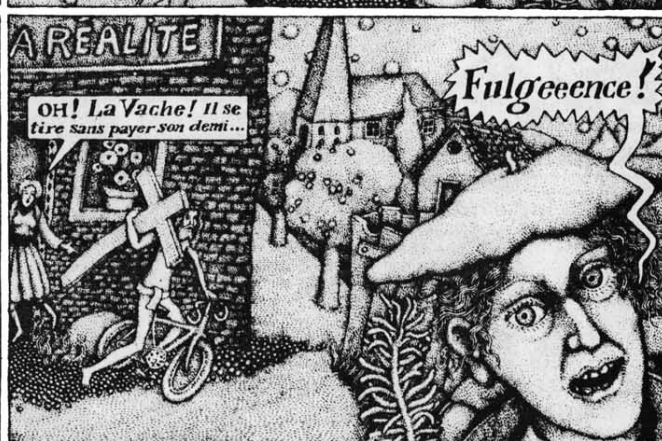
Paiement joint par chèque bancaire, CCP trois volets, mandat lettre ou T.U.P. à l'ordre des éditions du Square.

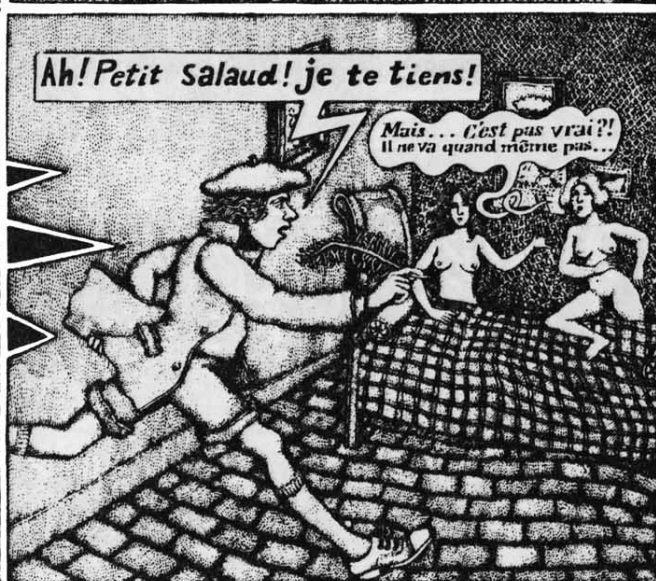
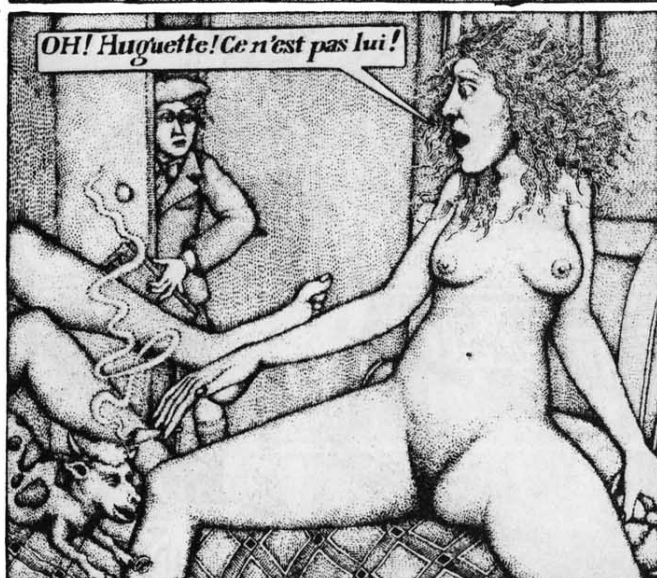
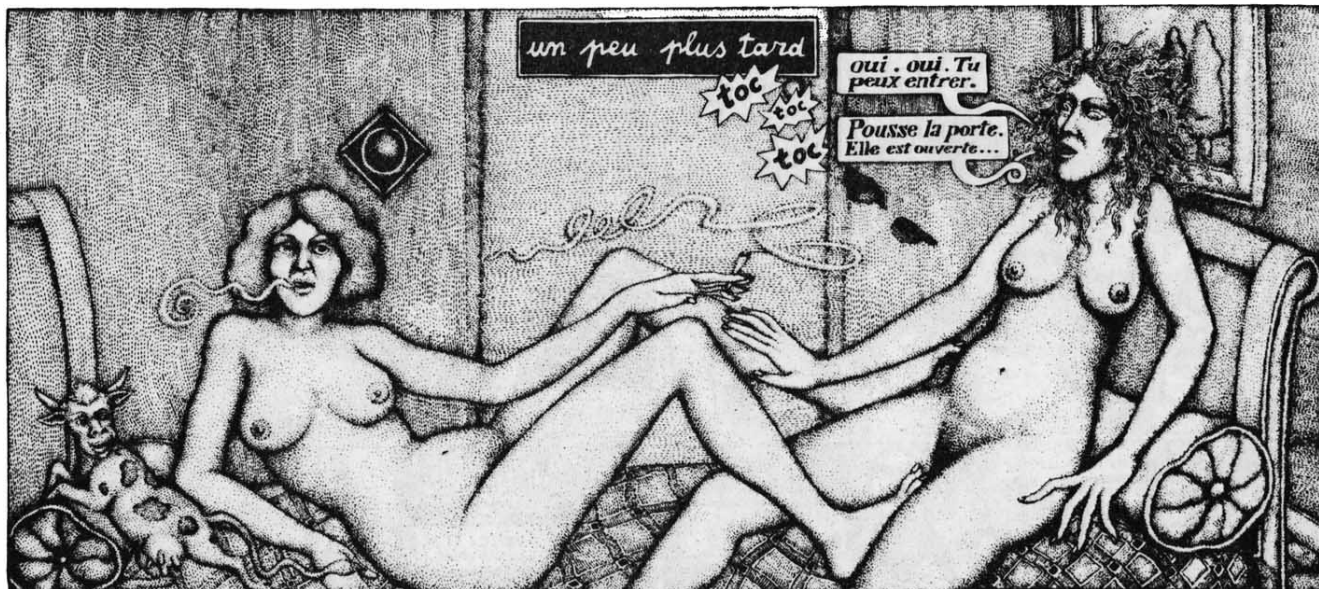
* Si votre commande est inférieure à 150 F, merci de rajouter 3 F par livre commandé pour participation aux frais de port.

Envoyez ce bon de commande, avec votre paiement, à l'adresse suivante :
ÉDITIONS DU SQUARE, 10 RUE DES TROIS PORTES - 75005 PARIS

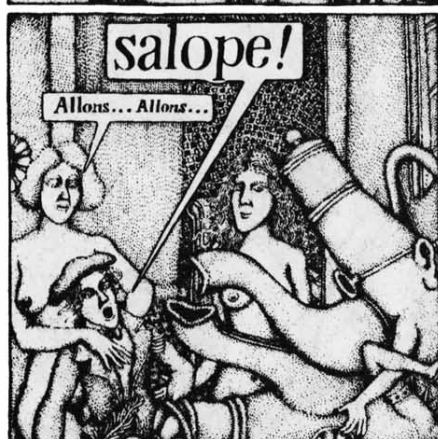
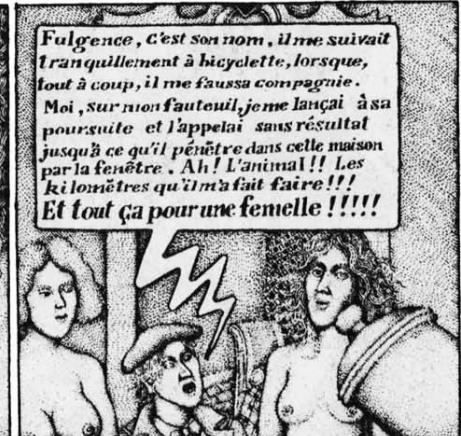




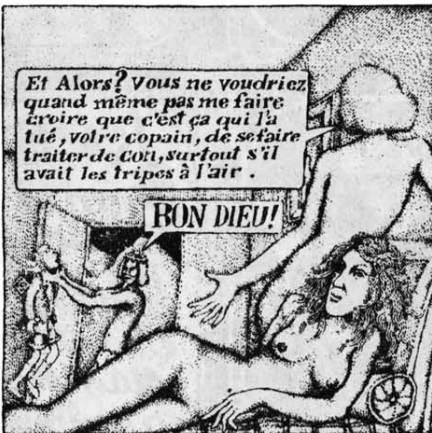
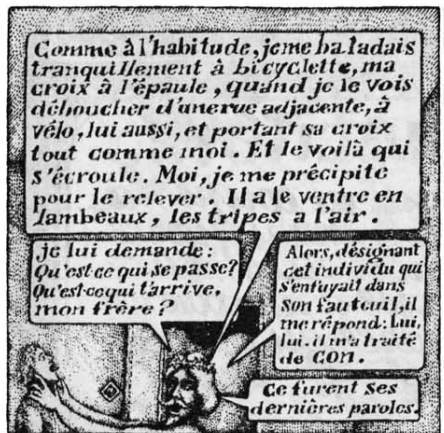
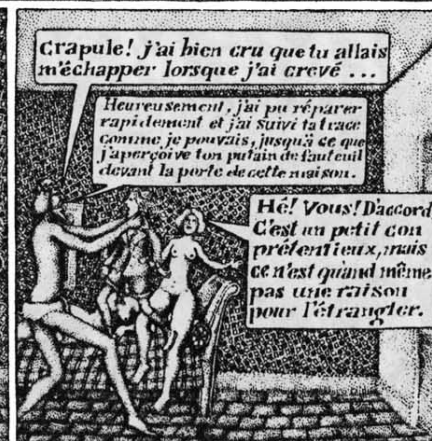






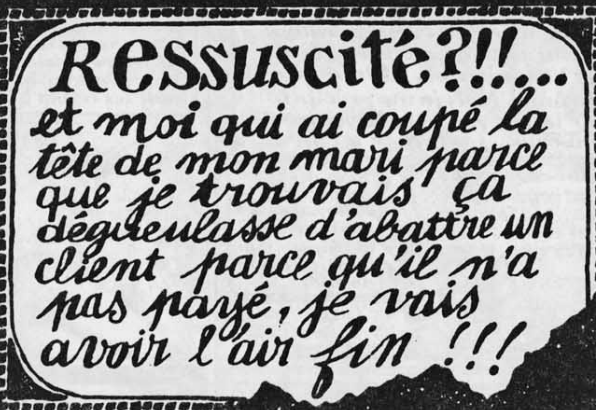


... DONC ESSENTIELLEMENT VISUEL!!





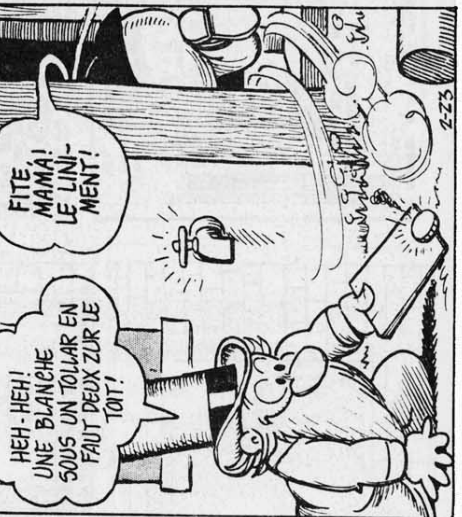
AU MÊME MOMENT

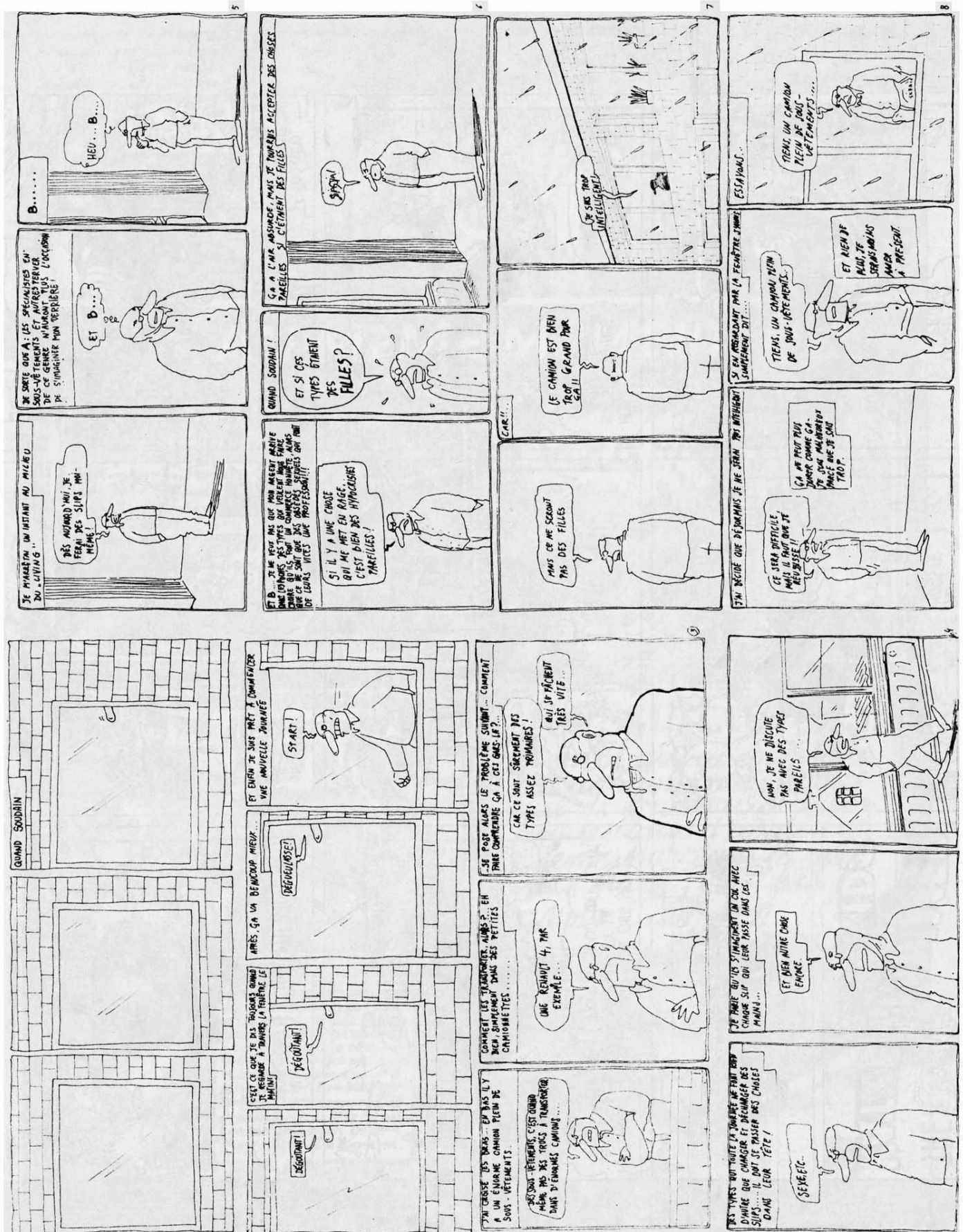


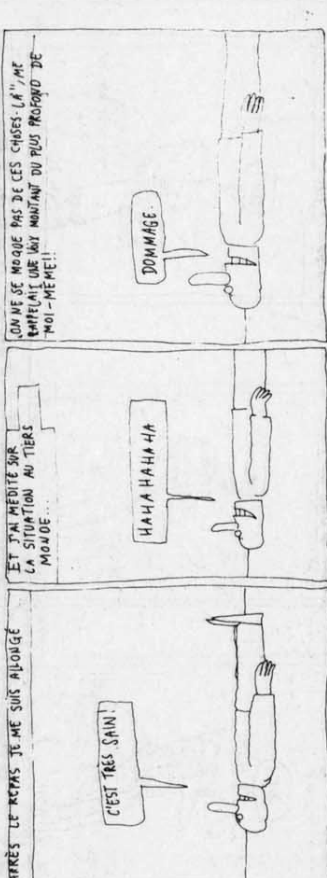
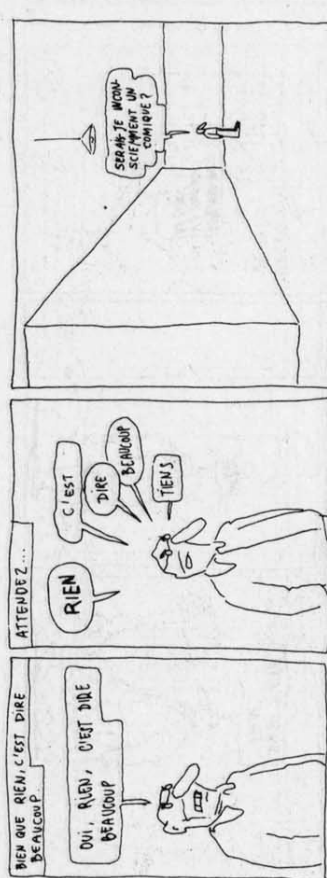
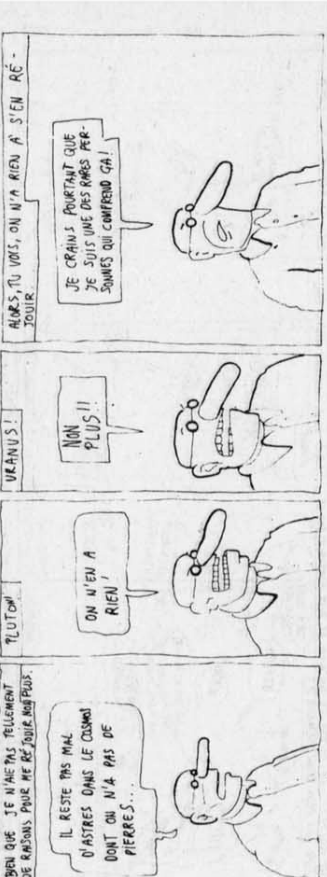
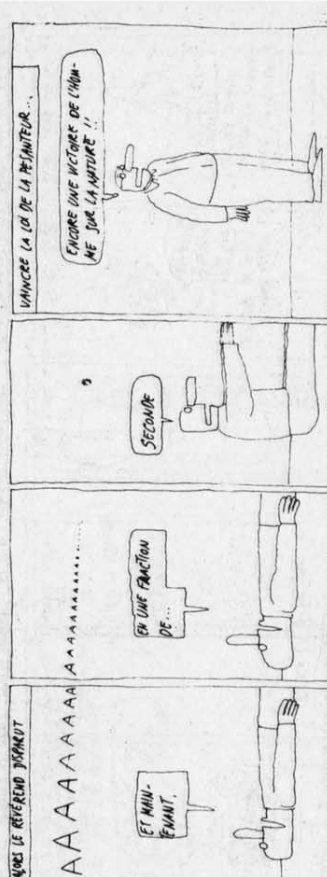
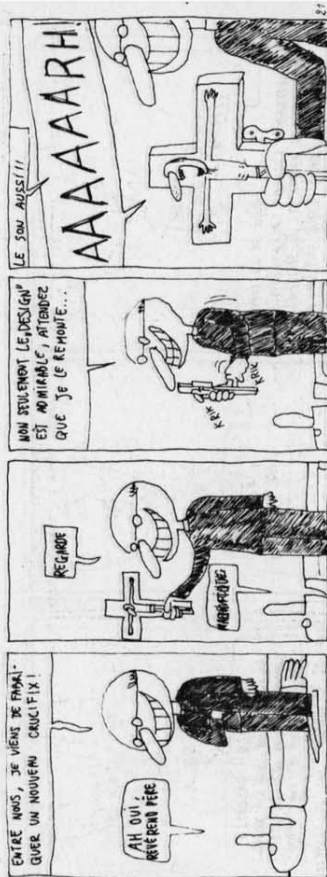
THE KATZENJAMMER KIDS

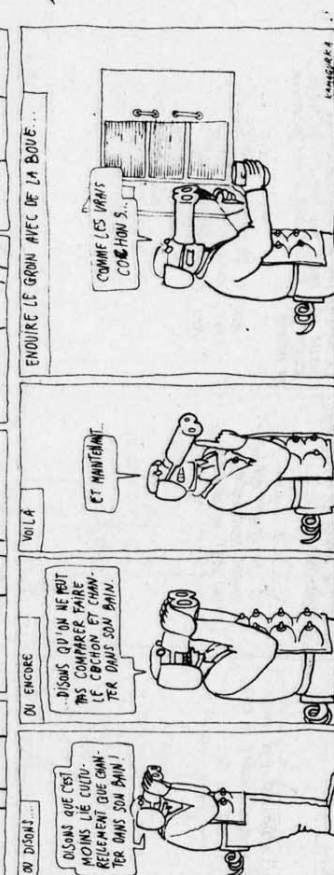
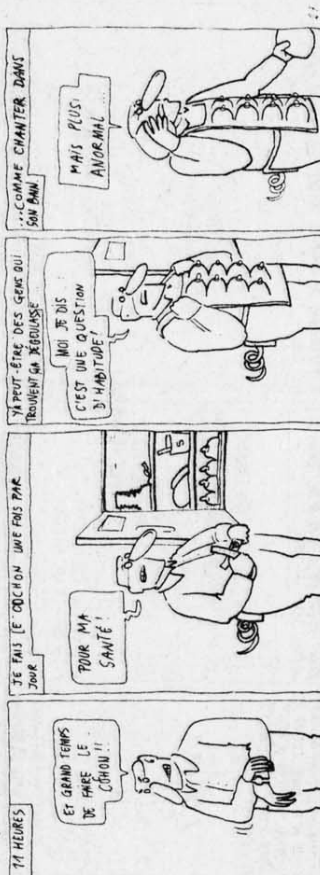
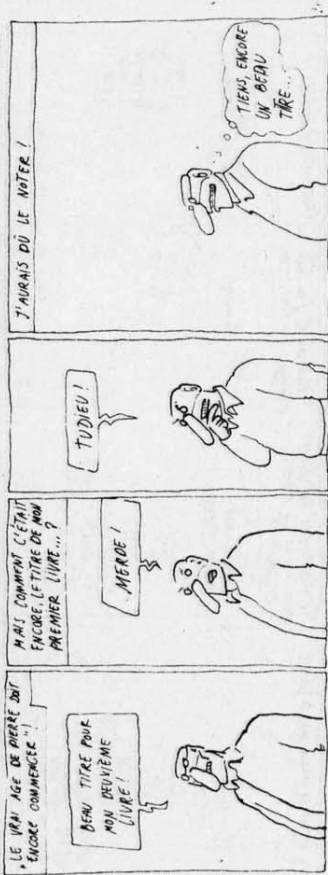
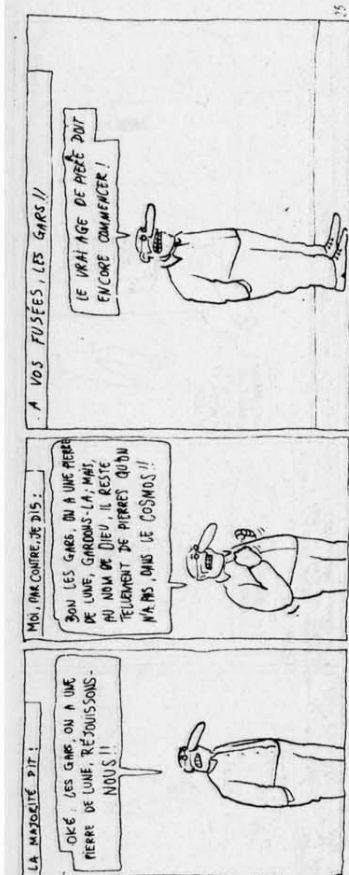
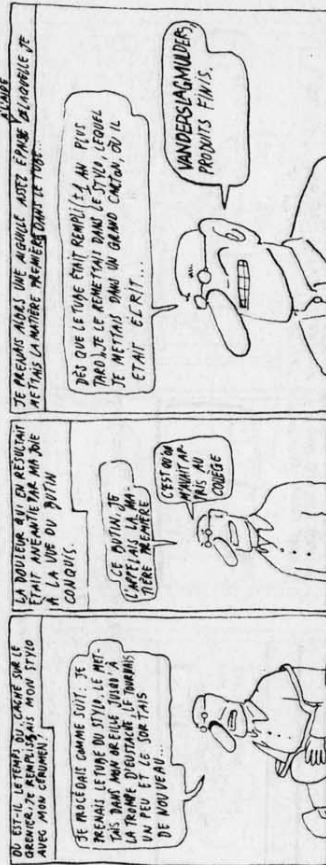
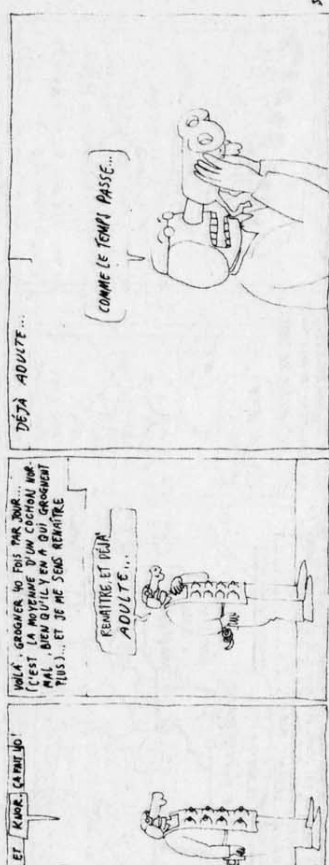
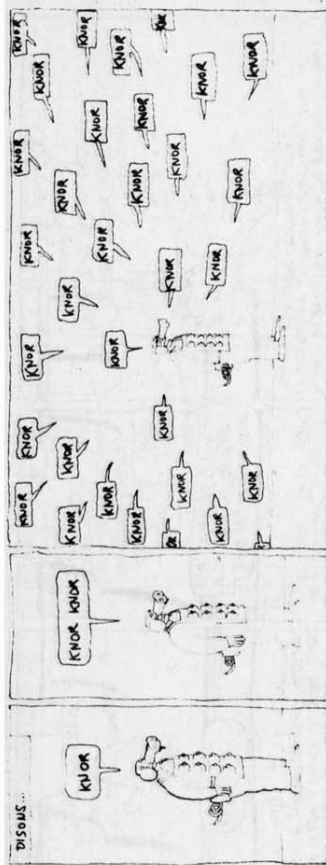
by Kneer

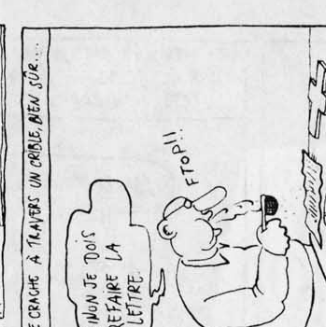
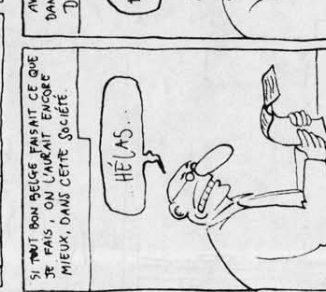
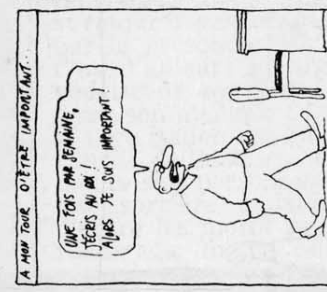
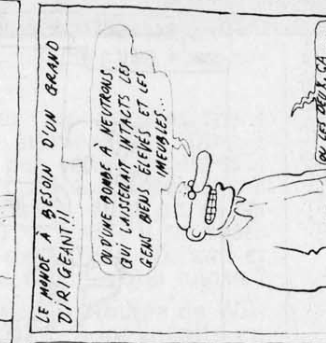
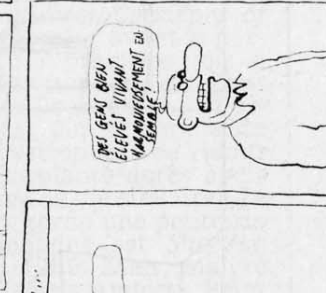
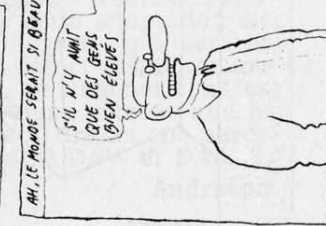
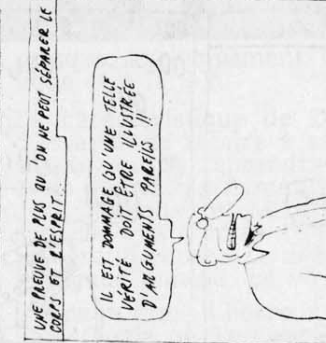
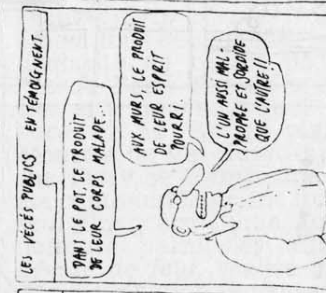
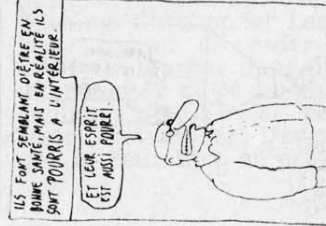
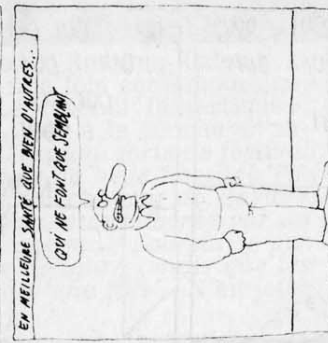
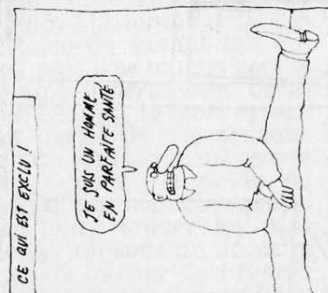
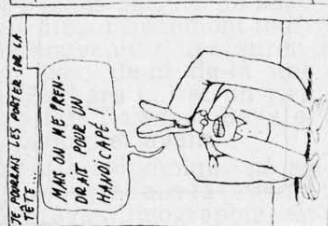
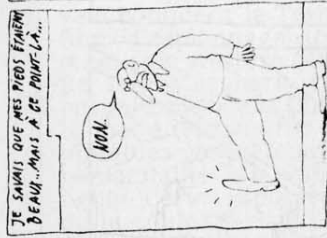
Registered U. S. Patent Office





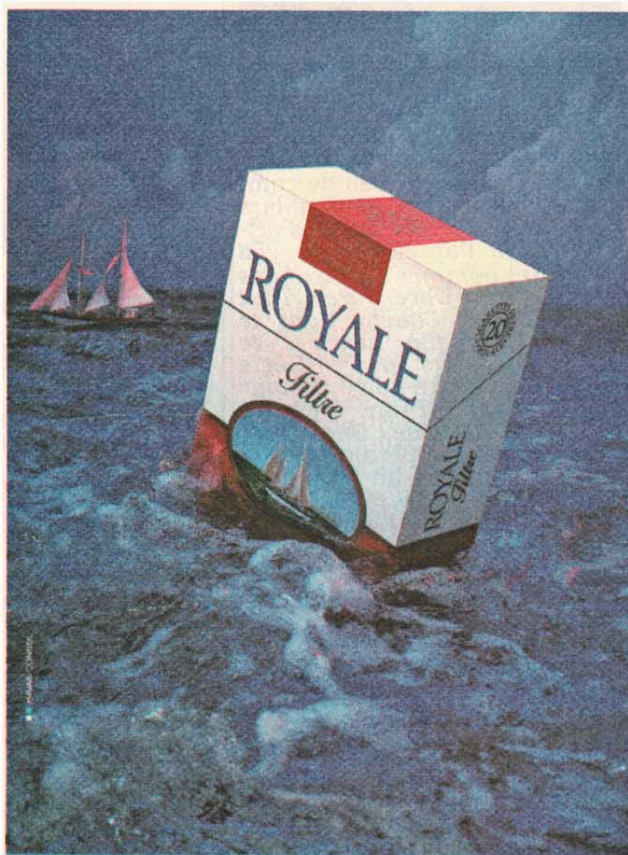






DAWSON (Anthony) : Ce réalisateur cinématographique n'est point Anglais comme on pourrait le croire, mais Italien : il s'appelle en réalité Antonio Margheriti, mais comme beaucoup de ses confrères dans les années 60, il a préféré s'affubler d'un pseudo à consonance anglo-saxonne. Pas par honte profonde de ses origines ritales, mais parce que, sur le marché du fantastique où il s'illustra en particulier, il valait mieux avoir un petit parfum Hammer-Film. (Mais les auteurs de spaghetti-westerns useront pareillement, et pour les mêmes raisons, de noms américanisés...)

Né en 1931, Margheriti, qui vient du scénario et de la spécialisation dans l'effet spécial, débute comme metteur en scène en 1960, avec *Space Men*, un film de S.F. jamais sorti de ses frontières, et qu'il signa Anthony Daisies. Ensuite vient, en 61, *Il Pianeta degli uomini spenti*, pareillement inconnu chez nous (il y est question d'un météore lancé sur la Terre depuis une planète en perdition, et on y voit d'assez beaux décors intérieurs sinueux et spaghettisants), puis en 63 *La danse macabre* (co-réalisé par Sergio Corbucci), son premier film fantastique et d'horreur, avec château hanté, assassinats horribles et retour des morts-vivants, le tout étant éclairé par la présence érotisante de Barbara Steele. C'est d'ailleurs la toute belle Barbara qui sera la vedette de son film suivant, en 64, probablement son meilleur : *La sorcière sanglante* (mais le titre italien est bien plus poétique : *I lunghi capelli della Morte*), où elle reprend plus ou moins son personnage du *Masque du démon*, une sorcière injustement brûlée qui revient d'entre les morts pour se venger de ses bourreaux. La même année, Dawson réalise *La*



PETIT DICO DE LA S.F.

vierge de Nuremberg, avec Rossana Podesta, et dont l'action est pour une fois contemporaine. Dans son ouvrage « Le cinéma fantastique », René Prédal vous met l'eau à la bouche en racontant ainsi le film : *C'est une sorte de festival de la monstruosité faciale, la belle Rossana Podesta, séquestrée dans un château de Bavière par son mari, ancien nazi, étant libérée par un inconnu à l'horrible visage mais poursuivie par un vieux fou homicide défiguré tandis que les rats dévorent le visage d'une fille...* N'en jetez plus !

La dernière participation au fantastique de Dawson semble être, en 65, *I criminali della galassia* (encore une histoire de savant fou qui veut conquérir la Terre), puis il se tourne vers le film d'espionnage (comme *Operazione Gold-man*) et le western (*Avec Django, la mort est là*). En fait, Margheriti fait partie de ces artisans protéiformes de la Cinecittà, qui tournent ce que la mode leur souffle de tourner – la mode, ou plutôt les producteurs. Et il faut bien dire que sa personnalité n'a jamais paru crever les sunlights. Certes il possède un joli sens du décor et de la couleur (les scènes de bûcher de *I lunghi capelli...*), certes il sait parfois boucler un beau plan-séquence, mais ses films rapidement tournés laissent surtout le souvenir d'une surenchère dans l'horreur, avec de-ci de-là une pointe d'érotisme (Ah, Barbara !...) et un rien d'humour noir. Ce qu'a fait Dawson, Bava et Freda l'ont fait aussi, mieux, et avant.

DAY (Robert) : Cinéaste britannique né en 1922, aujourd'hui recyclé dans la production, et dont la brève filmographie est

presque exclusivement consacrée au fantastique et à la S.F.

La caractéristique de Day est apparemment d'essayer de refaire à sa manière des films à succès, ou de reprendre des séries célèbres... Mais des cinq « Tarzan » qu'il a réalisés (avec Jock Mahoney et Mike Henry, dont on ne se rappelle rien), entre 1960 et 1967, il ne reste pas grand-chose : *Le défi de Tarzan*, *Tarzan et le jaguar maudit*, ça vous dit quelque chose ?

Ses deux films d'horreur dans la foulée de William Castle ou Terence Fisher sont inédits en France (*Grip of the strangler* et *Corridors of Blood*, tous deux en 58, ce dernier ayant la particularité de réunir pour la première fois à l'écran Boris Karloff et Christopher Lee, l'ancien et le nouveau, quoi), et *Le pionnier de l'espace*, en 59, est un plagiat pur et simple du *Monstre* de Val Guest (un astronaute de retour sur Terre se transforme en plante après avoir été contaminé par une forme de vie stellaire). Le seul film grâce auquel Day garde une petite renommée parmi les aficionados est *She (La déesse de feu)*, réalisé en 1965. Mais, malgré une distribution fameuse (Ursula Andress, Peter Cushing, Christopher Lee), cette adaptation du beau roman de Rider-Haggard, qui semble avoir été tournée dans un désert grand comme un mouchoir de poche pour se terminer dans les coulisses du Châtelet, est aussi piteuse que le reste. Bref, Robert Day ne figure ici que parce que le Petit Dico en est entre DAW et DAZ.

Andrevon

THAT CHESTER CAT

CHESTER HIMES raconte sa vie dans *Regrets sans repentir* (Gallimard, 1979), autobiographie dont le trait le plus étonnant pour nous est qu'elle fasse si peu de commentaires sur les neuf polars que Himes a écrits, les plus originaux de l'après-guerre : *La Reine des pommes* ; *Il pleut des coups durs* ; *Dare-Dare* ; *Tout pour plaire* ; *Couché dans le pain* ; *Imbroglia negro* ; *Ne nous énermons pas !* (Série noire, puis Carré noir) ; *Retour en Afrique* (Plon, réédité comme *le Casse de l'Oncle Tom* après que le sympathique Ossie Davis en eut tiré un film) ; enfin *l'Aveugle au pistolet* (Gallimard, hors-collection, réédité en Folio).

Ces polars, Chester Himes les récuse d'un petit adjectif dédaigneux : « absurdes ». Feint-il seulement de les récuser ? La seconde partie de *Regrets* s'intitule « Ma vie d'absurdité », mais cela ne suffit pas à garantir que l'écrivain se sait le fils de toutes ses œuvres. Ses polars, il semble plutôt les déplorer. A l'évidence, c'est par ses romans-témoignages sérieux et ambitieux, raciaux et sociaux, qu'il a souhaité s'attirer l'estime générale. Et il n'a pas vraiment réussi de ce côté. Jusqu'à ce qu'il fasse du polar, il n'a eu qu'une estime menue ; il ne méritait peut-être guère mieux : ses ouvrages « sérieux » sont intéressants, mais point extraordinaires ; et le surcroît d'intérêt qu'ils ont fini par susciter provient ironiquement de la célébrité acquise par Himes dans le polar. Et l'auteur en paraît déçu.

Le phénomène n'est pas inouï. Beaucoup d'auteurs de polars,

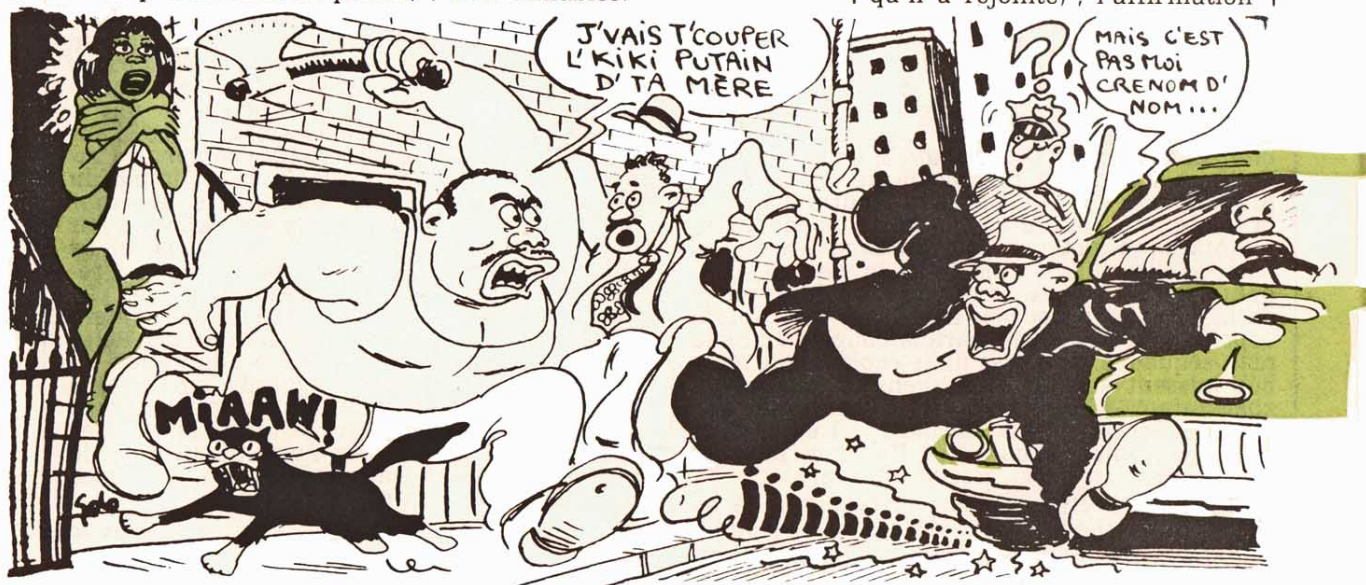
peut-être la plupart, ont fait des incursions juvéniles (ou parfois séniles), publiées ou non, dans la littérature d'art. Mais en général ils se sont satisfaits, tout bien pesé, d'exceller dans le polar et non ailleurs. Le cas d'un Chandler est inhabituel, qui passe un quart de siècle à taquiner la muse avant de trouver sa voie. Et enfin personne ou presque ne se tient sur la position de Chester Himes, qui veut rester jusqu'au bout un littérateur refoulé, et subséquemment tristounet.

Vous savez notre opinion sur le polar à l'américaine : il a été le grand genre romanesque du deuxième quart de ce siècle, notamment en ce qu'il est dé-sillusionné, et dépouillé de beaucoup de prétentions artistiques - tandis que dans le même temps le roman d'art ne pouvait que se répéter et se rendre de plus en plus ridicule aux yeux de tous (1). Mais voilà des choses qui échappent à Himes. Dans le milieu où il se développe comme écrivain, il entend dire de toute part que le roman de qualité est une chose bonne, vivante et grande. Et il le croit. Cet auteur, dont un des thèmes majeurs est la *crédulité nègre*, est ici crédule lui-même. Et patientez quelques instants avant de croire que je profère des injures racistes, vous serez bien aimables.

Chester Himes est né en 1909. Dans sa jeunesse, outre qu'il est malade et pauvre, et noir, il est délinquant ; un braquage débile l'expédie en prison pour vingt ans. Il est toutefois libéré pour bonne conduite en 1936. Grâce aux besoins en main-d'œuvre dus à la guerre, il peut ajouter à ses autres emmerdements l'état d'ouvrier. Il écrit un roman racial, *S'il braille, lâche-le* (Albin Michel 1948, puis Gallimard 72), qui suscite l'intérêt et met Himes en contact avec l'intelligentsia noire américaine dont le chef de file est le romancier Richard Wright, auteur notamment du célèbre best-seller de gauche *Un enfant du pays*, et qui préfacera le deuxième roman de Himes, *la Croisade de Lee Gordon* (Livre de Poche), inspiré par l'expérience ouvrière de l'écrivain.

En 1953, Himes émigre en Europe. Il vivra notamment à Paris, dans le milieu de l'émigration littéraire négro-américaine, et aux Baléares où il finira par s'installer tout de bon dans ses vieux jours. A en juger par son autobiographie, la question de l'affirmation de soi, pour Chester Himes, continue de passer par la littérature (et de ce côté on voit quelles rivalités et querelles peuvent agiter la communauté isolée qu'il a rejointe) ; l'affirmation

POLARS



de soi passe d'autre part par le sexe : la réalité d'un appétit passionnel vengeur s'accorde avec le mythe d'une virilité noire spéciale, et Himes est entraîné alors dans toute espèce d'intrigues sentimentales violentes et malheureuses, comme c'était déjà le cas avant qu'il émigrât. Les sujets de ses ouvrages continuent d'être semi-autobiographiques ; on en jugera en lisant l'assez plat *Une affaire de viol* (Editions des Autres), ou l'assez saisissant *la Fin d'un primitif* (Gallimard).

Trois ou quatre ans après son arrivée à Paris, Chester Himes, terriblement à court d'argent, portant le manuscrit de *Mamie Mason* (qui finira par paraître chez Plon en 62), croise Marcel Duhamel, traducteur de *S'il braille, lâche-le*, dans le hall de Gallimard. De fil en aiguille, Himes touche une avance de la Série Noire pour écrire un polar harlémitte. Dans ce que l'écrivain apporta peu après, il y avait selon certaines sources la matière d'une demi-douzaine de romans noirs. En tout cas ça aboutit à *la Reine des pommes*, et au reste que vous savez.

Absurde, commente Himes, qui raconte : Il (Duhamel) soumit mon manuscrit à Minnie Danzas qui le parcourut rapidement. Tout lui parut plausible : l'histoire, les personnages. Qu'il existât aux Etats-Unis des gens capables de « gonfler » les billets de banque ne l'étonnait nullement.

Himes est là d'une intéressante mauvaise foi : Ce qui a paru crédible, ce n'est pas qu'on puisse gonfler des billets de banque, mais qu'un harlémitte naïf puisse le croire et se faire arnaquer. Et même il ne faut pas entendre « crédible » comme signifiant « vraisem-

blable en termes de réalisme ». Evidemment le point de départ de *la Reine des pommes* est grotesque (plutôt qu'« absurde »). La vérité, qui bien sûr n'est pas vériste, passe par l'énormité dans les polars de Himes. Ici c'est la crédulité nègre qui est énorme. Revoilà les injures racistes ! Eh, non. Au contraire.

Dans les années 50, la question la plus moderne est une vieille question : Pourquoi les gens ne se révoltent-ils pas ? (A présent qu'ils se révoltent partout, elle est devenue : Pourquoi pas plus ?). La réponse classique (Ils ont peur de la mort) est insuffisante car parfois ils n'en ont pas peur. Il faut donc ajouter qu'ils sont très crédules. Surtout que l'être détermine la conscience, de sorte que l'intelligence est fonction de l'aliénation (voilà pourquoi les ouvriers sont plus intelligents que les autres, et les femmes plus que les hommes, et les Noirs américains plus que les Américains blancs). La crédulité des gens (des ouvriers, des femmes, des nègres) doit être à la mesure de leur intelligence ; il faut donc qu'elle soit énorme, ou tout pète.

Qui diable parlait de rendre la honte encore plus honteuse ? Pour l'auteur de polars Himes, tous les nègres de Harlem sont très malfaisants ou très crédules, et généralement les deux à la fois. Sauf les héros, les deux flics fameux Ed Cercueil Johnson et Fossoyeur Jones. Munis d'armes qui sont visiblement impressionnantes et d'un comportement qui ne l'est pas moins (on tire d'abord et on pose les questions ensuite), sans parler de la figure ravagée par l'acide d'Ed Cercueil, ni des inquiétantes manifestations d'hystérie homicide dont

ils font montre, ces deux représentants de l'ordre sont les personnages positifs explicites de Himes, mais la sympathie formelle de l'auteur pour eux n'a pas plus d'importance que sa préférence affichée pour le roman sérieux. Nous restons libres d'affirmer que ces deux hommes sont les seuls harlémites de Himes qui aient apparemment perdu leur âme. C'est ce qui leur permet, au fait, de nous servir de guides dans cet inferno qui ressemble à celui de Dante (Cf. *Chester Himes ou la fête des fous*, in *Mythologie du roman policier*, par Francis Lacassin, volume 2, 10.18 n° 868). D'ailleurs on constate à la lecture de *l'Aveugle au pistolet* qu'ils pourraient bien la retrouver, leur âme, vu que leur travail commence à les agacer sérieusement, et qu'il ne leur paraît plus guère possible ni juste d'enrayer l'inévitable et prochaine explosion. Ils en ont ras-le-bol. Citons, sur ce sujet, le *New York Times* commentant les pillages consécutifs à la dernière grande panne d'électricité de la ville : *A l'apogée du désordre, la police ne put rassembler que 8 000 hommes sur les 25 000 agents et détectives.*

De même, les rodomontades du Black Panther Party ou d'autres politiciens extrémistes suscitent chez Chester Himes juste la même hilarité qu'elles suscitaient chez Charles Mingus : ce musicien et ce romancier qui se ressemblent par plusieurs autres points riaient ainsi des *modérés*, sachant comme la réalité est pire, et le deviendra donc.

Je ne crois pas nécessaire de commenter de manière détaillée les polars de Himes, ni la façon dont s'y étend à toutes choses, même une roue de voi-



ture devenue cinglée, la pure folie qu'est l'équilibre de ce monde. Je voulais juste, ce mois-ci, glisser une remarque ; c'est fait. D'ailleurs vous avez tous lu Himes, j'envie avec vous les quelques égarés, ou les très jeunes lecteurs, pour qui cet auteur reste à découvrir. Bon mois à tous (2).

Manchette

PS. Les numéros 1780 à 1785 de la Série Noire sont tous plaisants. La prière d'insérer de *la Barbaque à Papa* (1780) de Timothy Childs, indique les principaux rebondissements finaux et l'identité du coupable, on la remercie bien fort. Dans *Piège pour un frimant* (1781) de Nicholas Luard, les frissons d'aventure inhérents à Tanger et à la contrebande en haute mer sont ranimés maladroitement, mais l'effort est sympathique. Suis-je spécialement de bonne humeur ce mois-ci ? Ça m'étonnerait. Pourtant j'ai toléré volontiers la mécanique complexe et creuse du dernier Kenneth Royce, *le Mur du sang* (1782), qui prend pour méchants le terrorisme international, et la dernière petite chose du cinéophile Stuart Kaminsky, *le Fondu déchainé* (1784), toujours aussi invertébrée, où passent ce coup-ci Howard Hughes, Basil Rathbone et Brecht. Il faut d'abord mettre à part *la Grenouille qui tue* (1783) de Richard Owen. Les éléments réunis là pourraient donner soit trois ou quatre polars, soit un gros best-seller. Il y a un gang d'enfants assassins, de la politique centre-américaine, des films sadiques *hard*, un héros gallois, une réflexion sur la littérature à travers un personnage de prix Nobel flippé. C'est charnu, et vraiment attrayant. Il faut mettre à part ensuite

Une fiancée un peu gonflée ! (1785) de John Gill. Le titre malencontreusement rigolard recouvre un suspense psychopathologique de la première qualité, dans une tonalité où ont excellé des auteurs femmes (Highsmith, Margaret Millar). On appréciera comment l'auteur distille ses informations, de telle sorte qu'on ne comprend un peu la situation que vers la page 100, après avoir formé toute espèce d'hypothèses inquiétantes. Vers la fin c'est plus mécanique, ce qui est sans doute inévitable sur ce genre de sujet. Voilà en tout cas un des bons suspenses de l'année.

Du côté du modernisme, on se procurera volontiers *Sanglantes confidences*, de John Gregory Dunne (Humanoides associés, collection Speed 17). C'est le modernisme rétro qui s'illustre là, puisqu'il s'agit d'un flash-back sur la communauté catholique de Los Angeles au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, à travers les personnages de deux frères irlandais-américains, dont l'un est flic, l'autre prêtre, tous deux marron. A cause de l'ambiance générale de délinquance, d'affairisme politique et de corruption, cela tient beaucoup du polar, et même cela évoque de loin *Un nommé Louis Beretti* autant que *le Par-RAIN*. Soyez avertis toutefois que l'ouvrage est plus littéraire que mouvementé. La traduction, qui n'a pas dû être une petite affaire, est contestable mais fougueuse. Pour tout amateur de polars qui ne s'intéresse pas seulement aux coups de feu, mais aussi au caractère documentaire des romans noirs, ce gros livre est nécessaire et passionnant.

Du côté des rééditions, tandis

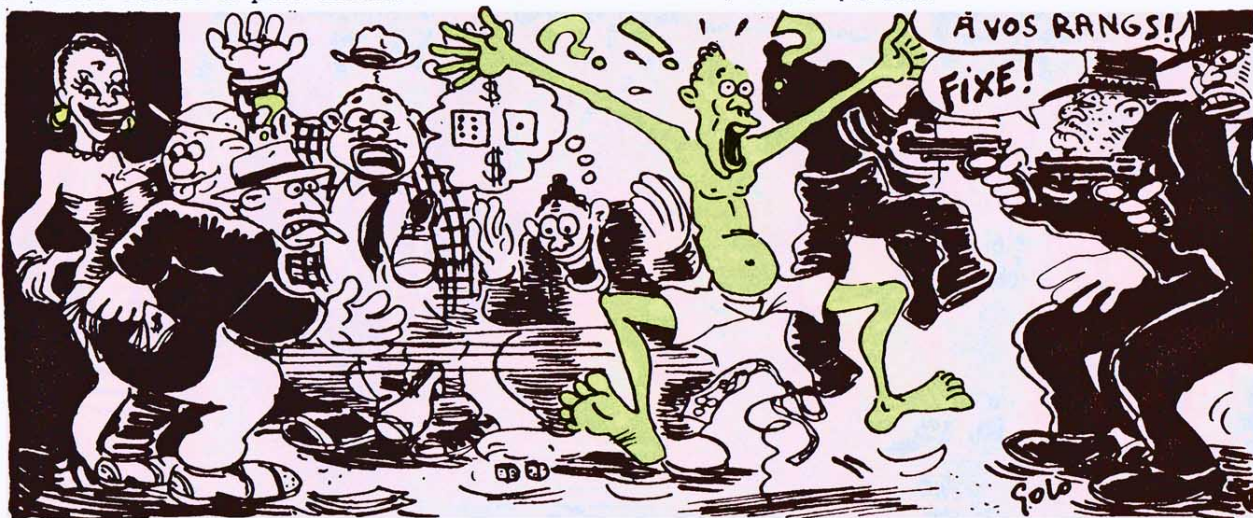
que le Carré Noir poursuit sa sanglante (et excellente) besogne, et que les Classiques du Roman policier ont sommeillé en août après avoir accouché des magnifiques vingtiuplés que vous savez, la bibliothèque Marabout a sorti des Ross McDonald et des McBain que je n'ai encore ni reçus ni lus, mais c'est forcément intéressant. Au fait, le Carré Noir a publié son catalogue alphabétique, indispensable, réclamez-le à votre libraire, cognez au besoin.

La revue *Polar* a fini de passer en feuilleton *Cassidy's girl* de Goodis dans son numéro 13, ça ne devrait pas tarder à sortir en volume. En même temps sortait un numéro hors-série, anthologie de nouvelles (notamment de Garfield, Bloch, Pronzini et Westlake).

Je vous rappelle dans trente jours, même heure, mais n'oubliez pas : il ne faut pas qu'on nous voit ensemble.

(1) Sauf les journalistes et les universitaires : ils ont attendu les années 70 pour s'en apercevoir. Et, dans un de ces accès de bouffonnerie dont ils sont coutumiers, car ils sont formés et payés pour, ils se sont exclamés soudain, plus de dix ans après la mort du polar, que voici un genre vivant, qu'il n'est pas inférieur au roman d'art mais que c'est plutôt le contraire. Au point qu'à présent de jeunes littérateurs, et même des littérateurs âgés, tâchent de faire croire qu'ils écrivent du polar, ou du moins du nouveau polar, pour vendre leur salade. Ainsi promet-on le nom du polar quand la chose est morte, ce qui est de la bonne politique, de bons auteurs l'ont souligné (notamment Machiavel et plus près de nous Ernest Debord), et bref il est arrivé au polar la même aventure posthume qu'aux Droits de l'Homme, au beaujolais, au reste. Impudence bien menue, comparée aux autres.

(2) Aux titres cités, il faut ajouter, parmi les non-polars de Himes, qu'on lui jette la première pierre (Guénaut, 1978) sur le monde carcéral, la Troisième génération (Plon 1957, puis Gallimard 1973) ; et le recueil de nouvelles *Black on Black* (éditions des Autres 1979) d'autant plus intéressant qu'il regroupe des textes écrits entre 1937 et 1969.



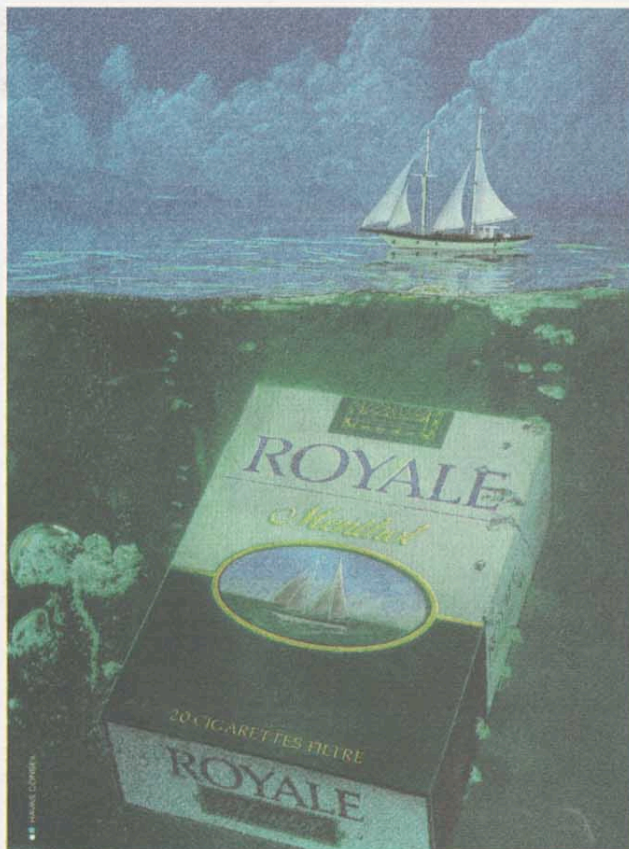
LE TOUR DU MONDE DES PETITES CHOSSES SUCRÉES



ANTONIO le réveille ; il ouvre les rideaux. Sur le plateau d'argent, un verre de Vichy. Il se lève, fait sa gymnastique et regarde sa montre. Presque dix heures. Le courrier arrive dans un dossier de cuir avec le petit déjeuner. Café noir, jus d'orange frais, toasts chauds, confiture d'orange. Porcelaine fine, jamais de beurre. Il pleut. Antonio vérifie la température extérieure et lui fait choisir entre plusieurs costumes. Téléphone. Bain, toilette. La journée est chargée de rendez-vous. Il faut trouver une solution. Il se sent affreusement seul.

C'est la seule annonce originale qu'elle trouve dans l'*Obs*. Le style désuet et pompeux, l'expression « homme de lettres » l'intriguent. Quinze jours plus tard, par téléphone, il lui donne rendez-vous au salon de thé devant l'église. Il portera un complet Prince-de-Galles et une chemise bleue. A cinq heures précises.

Il arrive un peu avant l'heure, met son parapluie à sécher et pose l'*Obs* sur la table face à l'entrée. Pendant qu'il se présente, elle jette un regard hâtif sur le décor précieux de la pièce. Vieux divans, fleurs séchées, abat-jour tissés. Couverts à manches d'ivoirine, tasses et théières dépareillées, sucriers fêlés ; le bric-à-brac habituel faux grenier de grand-mère. « Madame, une pâtisserie, s'il vous plaît. » La femme se déplace avec un silence éprouvant entre les tables vides. Gâteau au chocolat, tarte Tatin et tarte au citron sont alignés sur le buffet rustique. Une vieille horloge sonne tous les quarts d'heure. Dans la glace elle remarque qu'il a un léger tic à l'œil gauche. Les dessus de table en contreplaqué sont camouflés par des nappes en tissu anglais. Elle répond à voix basse et par monosyllabes à quelques questions discrètes : sa famille, sa profession, sa disponibilité. Il parle beaucoup. « La cuisine, ce n'est pas un problème. Je la fais de façon irréprochable. Et je connais les meilleurs restaurants – les vrais. J'adore les Saint-Honorés, pas vous ? D'ailleurs, à l'issue de ma conférence sur la gastronomie française à travers les siècles, j'ai été invité par les pâtisseries de la Motte d'Or. Délicieuse bouillabaisse, mais alors, au moment du dessert, rien ! Que des pêches et des petites tuiles molles. Je les ai beaucoup étonnés en leur apprenant



que les bonbons dataient du XIII^e siècle, du retour des Croisades, exactement. »

Elle regarde les gargouilles de l'église. L'arôme du thé à la mangue lui paraît artificiel et légèrement écœurant. « Quel désastre, l'industrie de la betterave ! Chez moi, je ne sucre qu'avec du miel. Mais ne pensez pas que je sois gourmand. Non, je suis friand – c'est très différent. Je suis attiré par les mets les plus délicats et les plus légers : les blancs-mangers, les mousses aux fruits, la pâte feuilletée. A propos, savez-vous qu'elle a été inventée par le peintre Le Lorrain ? Et je sens tout de suite si c'est fait au beurre ou à la margarine... Je ne vous ennue pas trop ? Parlons d'autre chose. Quels sont vos auteurs préférés ? Moi, ce sont ceux qui aiment la bonne chère. Zola, Dumas, Balzac, Proust. Et même Hemingway, qui était si vulgaire. » La pluie continue.

« Est-ce que je peux vous déposer quelque part ? » Elle hoche la tête. Il prend son parapluie et paye la note en partant. La femme les observe derrière les rideaux de dentelles. Dans la voiture, elle lui demande ce qu'est devenue sa première femme. Suicide. La tête dans le four. Après quatre ans d'analyse. Il avait tout fait pour la sauver. Maintenant, leur fils est en pension chez les Jésuites, c'est mieux pour lui.

La circulation est intense. « Là ! Arrêtez-vous là, » dit-elle, devant les néons jaunes et rouges. Dedans, les gens mangent debout. Sur les murs, des hamburgers plus vrais que nature. « Un géant/frites avec ketchup et moutarde, s'il vous plaît. » Son milk-shake lui semble meilleur que d'habitude. Elle est sûre maintenant qu'il est fait à la graisse de baleine.

Vivan Ostrovski

LES CARNETS FRANÇAIS DE L'

ILS NE MANQUENT PAS DE CULOT !

Point n'est besoin d'entreprendre pour travailler ni réussir pour espérer (1).

Dans l'euphorie de la croissance des années soixante, « On » (2) s'est gentiment sucré en de brillantes opérations immobilières, vastes programmes aliénants (3) saccageant en toute impunité tous les quartiers de toutes les villes. Et ce, de Paris à la province.

A présent, alors que les profits (soigneusement ventilés) sont réalisés, que sont en place les structures bureaucratiques, policières et que, quelque peu, la crise freine, « On » (4) ose nous « causer » de recherche d'un vocabulaire architectural ou urbanistique conforme à la mémoire ou au génie... De recherche d'une démocratisation des pro-

cessus de décision en matière d'aménagement des villes... De reconquête des espaces résiduels laissés en friche par l'urbanisation sauvage... De recherche d'une cohésion nouvelle pour des secteurs de la ville jusqu'ici déchirés, démantelés ou divisés par des coupures violentes dans le tissu urbain (autoroutes, échangeurs)... De ré-investissement à usage public, d'espaces intersticiels dans le tissu (toujours) urbain... De reconversion de bâtiments désaffectés (usines, entrepôts, etc.) De techniques de construction traditionnelles ! De revalorisation, d'intégration, de réhabilitation, de concertation, de nécessaire opposition aux schémas « parachutés », d'exaltation indispensable aux « tensions du lieu » (5), etc., etc., etc.

Quel courage ! On croit rêver !

Certes, nous sommes tous responsables et l'on pourrait appliquer au peuple de Paris cet aphorisme de Lichtenberg : *Au-trefois je me mettais en colère*

avec un sentiment de puissance, aujourd'hui, je le fais avec un sentiment d'anxieuse passivité... Mais, tout de même ! On n'a jamais pu dire que l'espace « intersticiel » réservé à l'information urbaine ait été fort grand !

Qu'importe (tout finit par changer...), cinquante jeunes, architectes et urbanistes, vont exposer leurs projets – qui ne feront jamais l'objet d'une commande officielle – afin de pouvoir exprimer les germes de cette nouvelle sensibilité dont ils sont porteurs (6)...

Dans la splendeur des logements de fonction, la fraîcheur des derniers hôtels particuliers ou la somptuosité des *penthouses* arborés, les « On » doivent doucement rigoler... Peu avant l'ouverture de cette exposition, à Vincennes les « On » détruisaient et cassaient discrètement à la masse des bâtiments d'une valeur de 100 000 F parfaitement démontables, voire même convertibles en maisons d'habitation selon Jean Prouvé ! Vraiment, ils n'en manquent pas !

(1) Cette maxime pourrait être le thème central de l'exposition d'architecture « A la recherche de l'urbanité » de la Biennale de Paris. Exposition présentée au Centre Pompidou C.C.I., du 24 septembre au 10 novembre 1980. Exposition tout à fait estimable.

(2) « On » : monopoles, hommes politiques, promoteurs, entrepreneurs, propriétaires, sociétés et organismes divers, intermédiaires, fonctionnaires et vastes agences d'architecture amies du pouvoir.

(3) Des autoroutes urbaines aux tours en étoile, en croix, en diablo, posées sur pilotis, en mur rideau, avec terrasses panoramiques sublimes, rien ne nous aura été épargné...

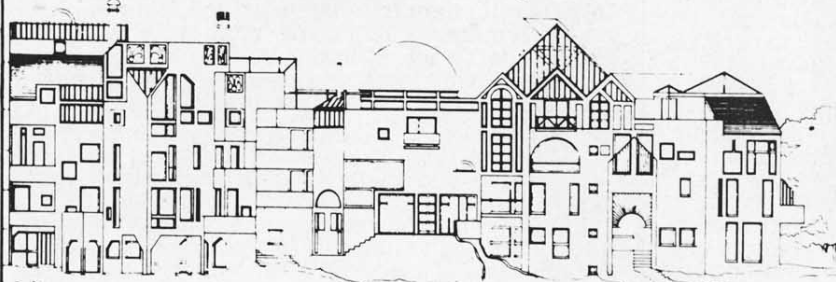
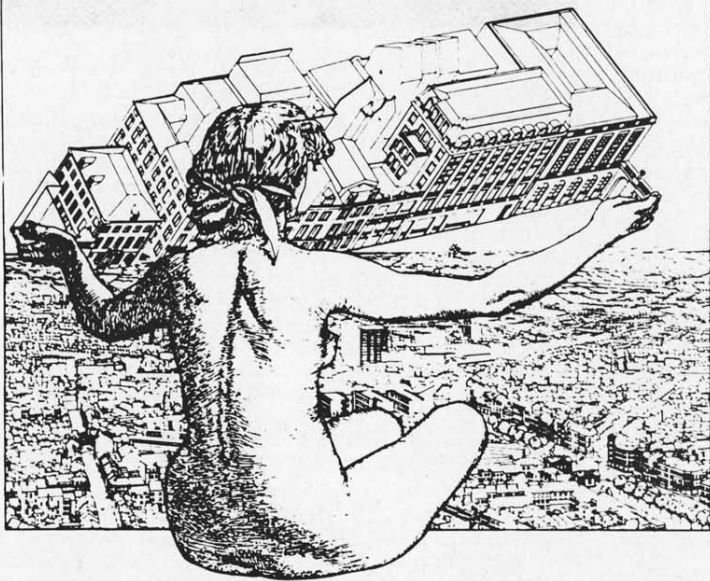
(4) « On » : la direction de l'Architecture, l'inévitable ministre de l'Environnement et du Cadre de vie (sous le patronage de...), le Centre Pompidou et le C.C.I. (C.C.I. qu'il ne saurait être question dans ces lignes de mettre en accusation.)

(5) Pour les réduire, une suggestion : peindre les cars gris des C.R.S. en style « peace flower », de couleurs vives comme les autobus de Berlin Ouest.

(6) Deux livres à lire et à regarder attentivement. Tous deux aux éditions des Archives d'architecture moderne : « Eléments d'analyse urbaine », de P. Panerai, J.-C. Depaule, M. Demorgon et M. Veyrenche, et « Contre-projet », le superbe et passionnant catalogue de l'exposition des travaux de Maurice Culot et ses collaborateurs à la Biennale de Venise, avec des préfaces de Léon Krier et Maurice Culot.

HOTEL DE PASSE

VOICI trois petites décennies, les seuls lieux qui s'offraient à l'amant urbain pour flirter franchement ou carrément faire l'amour étaient l'automobile, le terrain vague, le square non gardé, le bois, le parc, la bonbonnière ou la garçonnière.



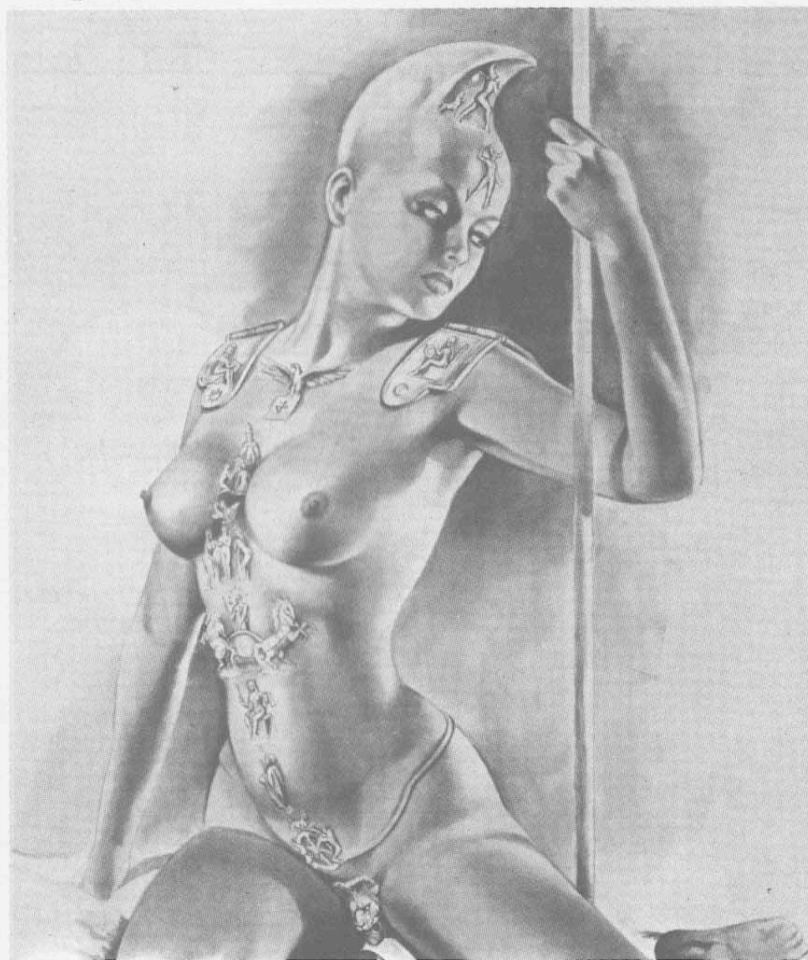
AVRAIE BEAUTE ARTISTIQUE



Si ledit amant n'était pas un fanatique de l'amour cassé en deux ni un adepte du naturisme, voire de l'exhibitionnisme ; s'il craignait la correctionnelle pour outrage aux bonnes mœurs ou si

ses moyens ne lui permettaient pas une location galante, il lui restait... l'hôtel de passe (1).

J'ai connu ces hôtels à ascenseurs doubles et sorties inversées permettant au mari-cocutrompant-sa-femme de ne pas rencontrer son épouse-bafouée-ridiculisant-son-mari (2). J'ai connu ces chambres, en général fort propres, avec leurs lits baroques aux draps tendus comme du béton. Leur décor ne variait guère. Deux portes, l'une d'entrée, l'autre donnant sur la salle de bains. Une ou deux fenêtres occultées par de lourdes tentures. La dominante était rouge, les éclairages indirects, les tapis, bien sûr, moelleux et le mobilier, et pour cause, quasi inexistant. Si d'une chambre à l'autre quelques nuances chromatiques ou éléments mobiliers pouvaient varier, elles avaient toutes, en revanche, deux constantes : l'abondance des miroirs et « la » grande peinture hyper-réalistolascive mais toujours d'une inspiration surréalisante (3).



La peinture de Michel Desimon, irrésistiblement, me rappelle cet « art d'hôtel » qui, s'il m'a toujours fait sourire, reste néanmoins pour moi évocateur ses meilleurs souvenirs. Comment l'en remercier ?...

P.S. : Les considérations liminaires de monsieur Eugène Canselet sur « La femme et l'œuf philosophal en alchimie » valent à eux seuls l'achat du livre, puisque de livre il s'agit (éditions du Cygne). Il n'y est question que d'eau pontique, de Genèse, de saint Mathieu et de saint Marc, de l'empereur Claude, de Marie la prophétesse, de Fulcanelli, de Mer propre, d'ovoïdale expansion, d'Egypte sacerdotale, d'Hermès Trismégiste, du mercurriel miroir de Cosmopolite, de gemme taillée en icosaèdre, de sel de sagesse ou de feu incarné, de gnomes, de méditation eschatologique et de fonds abyssaux, de coction finale, et j'en passe, j'en passe... et des meilleurs ! Suis-je donc prosaïque...

(1) Dans nombre de pays, à cette époque, les hôtels « bien » refusaient les couples non mariés. A fortiori si l'un de ses éléments avait moins de vingt et un ans.

(2) On peut continuer... Le père, la fille. La mère, le fils, etc.

(3) Dans une de ces peintures, j'ai reconnu la facture d'un artiste aujourd'hui fort connu et dont je tairai le nom... Il devait m'avouer qu'au début de sa carrière il avait réalisé de nombreuses commandes pour « bouffer ». Elles étaient, paraît-il, fort bien payées...

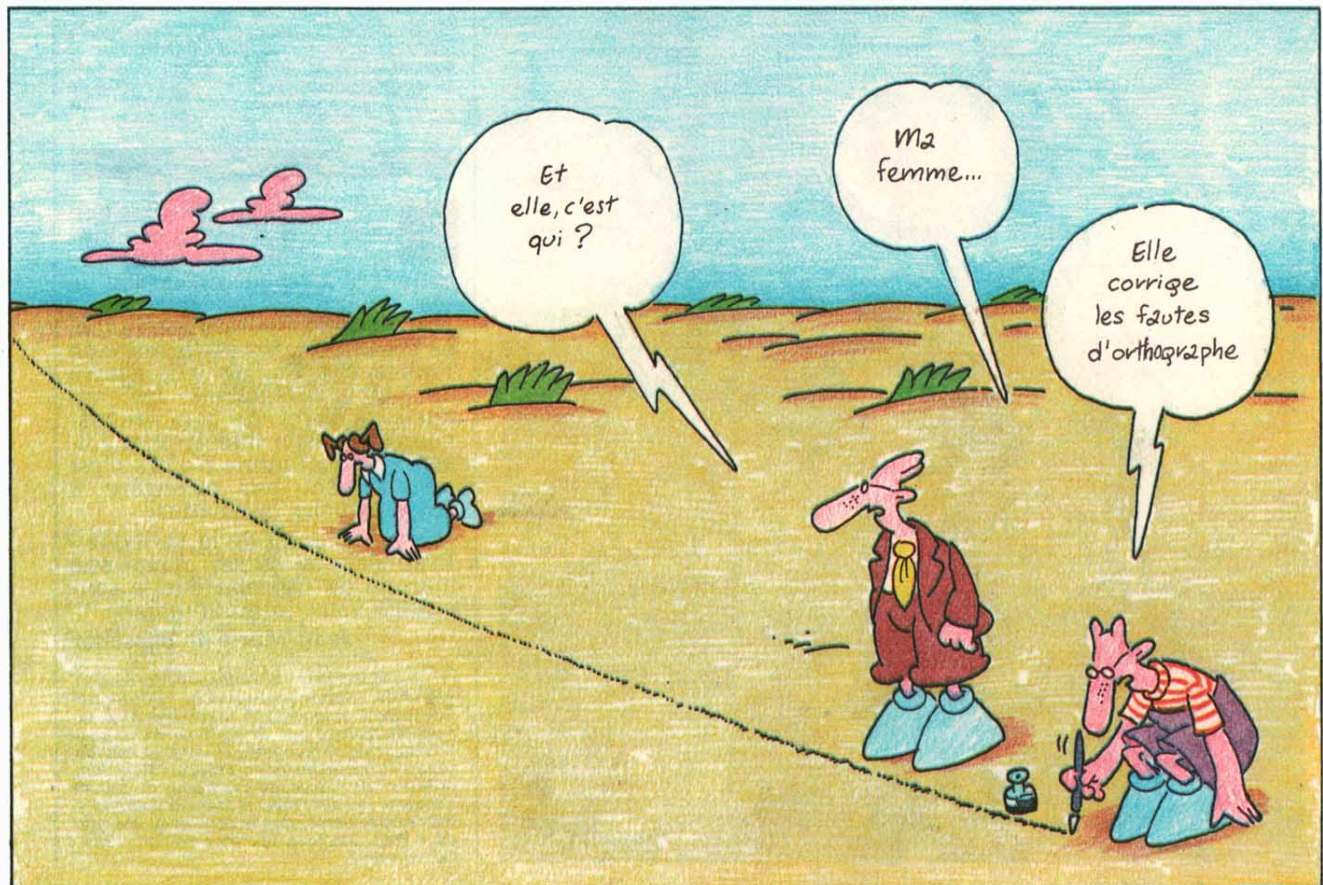
REGRETS

JE vous parle de l'exposition de Jacques Onfroy de Bréville, dit Job (1), alors que cette très complète exposition de ses œuvres à la bibliothèque Marmottan va se terminer... Job, ce grand imagier de l'histoire de France, des Gaulois à la guerre de 14/18, a enchanté les manuels scolaires de nos grands-parents, et son intérêt pour l'illustration enfantine d'alors n'est certainement pas étrangère à notre actuelle fascination.

Mais il fit aussi de la publicité ! Exemple, ce projet pour une marque de chocolat que je soumetts à votre admiration...

Jean-Marie de Busscher

(1) Job illustrateur, bibliothèque Marmottan, 19, rue Salomon-Reinach, Boulogne-Billancourt, jusqu'au 15 novembre. Une exposition réalisée par Bruno Foucart, le conservateur de la bibliothèque, avec la collaboration du jeune historien François Robichon, président de l'association des amis du peintre Edouard Detaille, dont je viens d'apprendre, horresco referens, que le nom avait été rayé du « Petit Larousse illustré » édition 1981 ! Ou va-t-on ?



QUAND les Français décidèrent de mourir pour Dantzig (1), dans notre charmante maison l'ambiance familiale changea. Quoique la chère terre d'héroïsme n'eusse point encore été investie, les exercices d'alerte ne cessaient de se succéder. Mon père (en auriez-vous douté, chers lecteurs ?) avait « fait » la Grande Guerre (2). Pas dans n'importe quelle arme... Sportsman, ses choix lui avaient fait retenir celle, toute nouvelle, des carabiniers cyclistes ! Ces derniers n'avaient pas hésité à prendre le surnom de « Diables noirs » (3). Démons du pédalier à braquet simple et chevaliers du frein « torpédo », ces soldats de la « petite reine » devaient toutefois passer quatre longues années dans la boue sinistre de marais-tranchées qui, pour être réputés pour leurs curatives vertus (4), n'en étaient pas moins les allées déléterres d'une bien inutile guerre.

Spécialiste de cet étrange Tour « pour » la France, mon pauvre père n'allait renifler que gaz de la plus ypériteuse nature (5). La toxicité de ces vésicants sinistres (6) avait délabré son estomac et altéré les vertus de son jugement à un point tel que l'attaque par gaz de combat était devenue, à la veille de la guerre, sa seule obsession.

Tout ceci pour vous expliquer que, perpétuelle, l'alarme était des plus vives. Et l'entraînement à celle-ci vivace. Le choc émotionnel se voulait quotidien ! Chaque soir de cette année 1939, les retours du bureau de mon père se punctuaient de mises en rangs rigoureuses... Sur un ordre quasi hurlé, ma mère, mes quatre sœurs, la couturière à demeure, l'excellente personne qui s'occupait de moi (7) et Germaine, la servante,



DOMMAGES DE GUERRE

étions mis en ligne, masques à gaz en bandoulière. Ma sœur aînée (quinze ans de plus que moi) semblait en ces circonstances animée par un tardif âge ingrat (8)... Elle était, en effet, secouée d'esclaffants fous rires. Sa charge, sinon sa responsabilité, était de me donner la main. Quoique enfant, son inconscience ne laissait de me déconcerter. Certes, les ordres étaient hilariants :

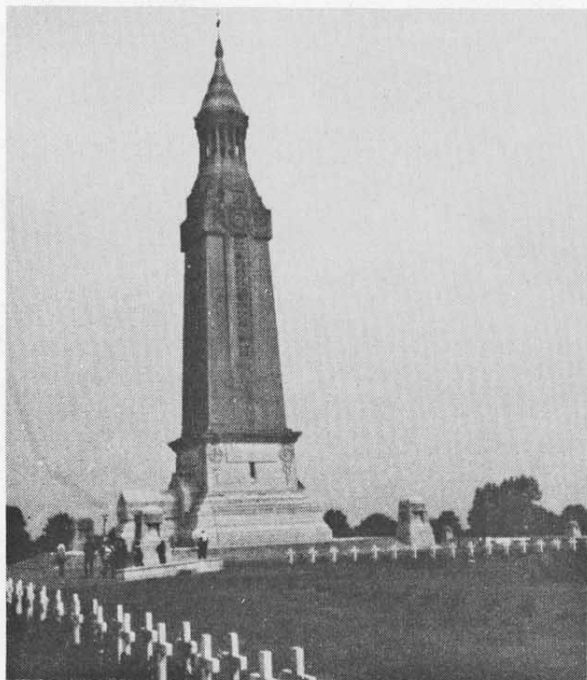
- Ouvrez la boîte !
- Sortez le masque (chacun fébrilement s'y employait).
- Coiffez-le !
- Comme ça ! Non, pas comme ça, Germaine ! Comme ça !

Germaine n'était pas très douée pour coiffer son masque. Mon père, alors, se précipitait sur elle et, élargissant à l'extrême les sangles de caoutchouc, les faisait claquer sur ses infortunées tempes. Gris, le groin d'acier de Germaine s'agitait alors en tous sens, cependant que ses yeux rendus fâcheusement glauques malgré le désombuant prévu à l'usage du masque roulaient de manière inquiétante. Nous hochions d'eux leurs tous nos groins, les « oui » érucés en ca-

dence étant d'audibles grognements, hélas incompréhensibles.

Sans contestation possible, mon père jouait, lors de ces entraînements, les *Erlkönig* goethiens : *Und bist du nicht willig, so brauch' ich Gewalt* (9). Ma mère, en revanche, jouait les « pères alarmés » qui, dans la nuit, courent, cherchant désespérément un médecin. Mais sa langue à elle était d'autel, et son toubib Dieu ! *Introibo ad altare Dei*, se disait-elle, sans oublier d'ajouter *Ad Deum, qui laetificat juventutem meam* (10). *Sum moque vertigine ulularunt Nymphae*, songeais-je lors de ces péripéties (et non sans afféterie). Cette réflexion était, reconnaissons-le, davantage provoquée par le spectacle de mes sœurs que par la surdouée et prématurée lecture de quelque virgilienne *Enéide* (11). Mais quoi... Les alarmes paternelles n'étaient-elles pas justifiées ? *Salus republicae suprema lex* (pages roses du Larousse) ! Or la guerre menaçait : les S.A. ne chantaient-ils pas *Deutschland gehört zu uns heute ; Morgen die ganze Welt* ? (l'Allemagne nous appartient aujourd'hui ; demain, ce sera le monde entier) ?

Malgré notre entraînement intensif - nous monitions, démontions et mettions à présent nos



masques les yeux bandés – nous fûmes cependant (12)... Le long du canal de Willebroek, nous foncions vers Anvers, le port et l'Amérique. Soudain, en chemin (à Kapelle-op den bos, très exactement à hauteur du pont) (13), ma mère décida de « nous » réfugier plutôt à Rouen, chez ses parents. Rouen n'était-il pas, aussi, un port ? La lourde limousine freina brutalement, mon père accroché au volant pour la maintenir sur la chaussée. Elle s'arrêta sur le trottoir opposé. D'une preste marche arrière, nous reprîmes la route en sens inverse (14). Mais ma mère, qui détestait les impressions de « déjà vu », souhaita descendre chez nos chers grands-parents par de petites routes... C'est ainsi que, passant par Londerzeel et Impde, je connus, à l'âge de cinq ans, mes deux premiers témoignages d'architecture de Dommages de Guerre. Certes, et pour lors, Dieu que j'eusse préféré pouvoir jouer avec mon masque !... Mais, pour un jeune subconscient, quelle initiation ! Pouvais-je, chers amis, vous priver d'une telle initiation ? Je ne le crois pas !

Aussi bien, examinons de plus près ces deux monuments. D'un ordre tout à la fois sobre et complexe, l'ensemble de la construction de ces deux monuments (15) est traité en briques de Boom, faites de ces alluvions rupello-scaldiennes (16), et en pierres de Wallonie qui, amalgamées étroitement, symbolisent la résistante armature de glèbe dont fut vêtue l'armée de campagne cramponnée à ses derniers lambeaux de sol.

Chers lecteurs, ce constat est à ce point saisissant que, dans la plaine jadis de mort et de souffrance, halluciné, il vous arrive de voir les deux donjons chanter en un fou duo une « Brabançonne » (17) de pierres boueuses. Pas toujours, mais parfois.

Jean-Marie de Busscher

(1) La ville natale de Fahrenheit (celui des degrés non centigrades) fut tour à tour pomérélienne, teutonique, hanséatique, pomérano-mazurienne, prussienne, française un bref instant, puis prussienne à nouveau. Le traité de Versailles devait en faire un couloir... sorte de corridor polonais, cause de la Seconde Guerre mondiale, Hitler voulant qu'il fût derechef allemand. Dantzig est à présent polonaise à part entière. Elle s'appelle Gdansk. Et, alors qu'elle est devenue chef-lieu de voïvodie, il s'y passe, à

l'heure où j'écris ces lignes, d'étranges et inquiétants événements qui, j'en suis sûr, ne manqueront pas de s'arranger.

(2) Écartelé entre une invraisemblable adoration pour sa mère hanovrienne et un sens du devoir parfois stupide mais qui, jamais, ne devait l'abandonner, mon père avait su faire le « bon » choix et suivre son Roi. Le Roi-Soldat. Au prix, toutefois, d'une légère malhonnêteté : il avait menti sur son âge pour se faire enrôler. Mais ce sont là mensonges facilement pardonnés en temps de guerre, la fonte des effectifs aidant...

(3) Les phénomènes associatifs de « diables » sont, en Belgique, fréquents. Des « Diables Noirs » de mon père aux « Diables Rouges » de l'équipe nationale belge de football, dont je signalerai, au passage, qu'elle était finaliste de la dernière Coupe européenne des Nations, on ne compte plus les démoniaques associations.

(4) Notamment dans nombre de maladies osseuses et certains cas d'astérognosie, cette fâcheuse incapacité à discerner la forme des objets par le toucher. Cette angoisse permanente de l'aveugle, mais aussi des amants consciencieux.

(5) Du nom de la ville d'Ypres (en flamand Yper), où les Allemands utilisèrent pour la première fois (et sans prévenir) ce gaz de combat à base de sulfure d'éthyle appelé « ypérite ». Par bonheur, dans les Flandres maritimes, les vents sont à dominante nord-ouest. Et les lignes allemandes se situaient sous ces noroix rarement mollissants.

(6) Ils déterminaient sur la peau des sortes d'ampoules pustuleuses. D'où, pour l'ypérite, le surnom familier de gaz « moutarde », en souvenir des cataplasmes, sans doute.

(7) Madame Bombaerts ! Madame Bombaerts avait eu des malheurs. En une convulsive agonie, le tétanos lui avait arraché son mari. Quoique boucher de son état, monsieur Bombaerts était surtout le remarquable centre-avant du White Star F.C. Lorsqu'en promenade il m'arrivait de shooter dans une boîte de conserve, les larmes venaient aux yeux de madame Bombaerts. Ma mère, à qui je relatais ces moments où l'infortunée s'abandonnait au désespoir, lui trouvait simplement les glandes lacrymales trop développées... Mais si cette excoercence l'exaspérait légèrement, elle me ravissait, en revanche ! En effet, madame Bombaerts calmait invariablement son profond chagrin en me serrant sur une gorge qu'elle avait, par ailleurs, opulente... Sur n'importe quoi, dès lors et dès ce constat, j'éculais mes bottines. Non pour le cruel plaisir de faire pleurer madame Bombaerts, mais pour celui, sensuel ou pervers, de respirer ses seins colossaux. Des seins de bouchère. Des seins de marbre rose. Veinés de rose comme les étals de son bonheur tétanisé.

(8) Elle avait alors dix-neuf ans, j'en totalisais quatre.

(9) « Viens de toi-même, ou je te prendrai de force », l'ultimatum du Roi des Aulnes dans le poème de Goethe. Ultimatum était, dans ces années, un mot fort employé. Et si nous n'allions pas jusqu'aux derniers et tragiques mots de l'œuvre (« das Kind war tot »), il arrivait que nous n'en soyons pas loin... Nous craignons, en effet, parfois, pour la vie de la « servante-enfant » tant les éternements de mon pauvre père étaient grands.

(10) « J'irai jusqu'à l'autel de Dieu. Vers Dieu qui fait la joie de ma jeunesse. » Pourquoi pas ?

(11) « Du haut de la montagne, les nymphes crièrent » (quand Enée et Didon firent l'amour). Mes sœurs, ces nymphes... ululaient, en effet ! Mais de rire.

(12) A bord d'une Chevrolet modèle 1940. Or, nous étions le 10 mai 1940. C'est dire qu'elle était neuve... Son toit fut donc couvert d'un matelas. A sirènes hurlantes, les Stukas n'épargnaient pas ces voitures à calandres en forme d'étrave de steamer. Leurs pneus à flancs outrageusement blancs les attirèrent comme des aimants. Ils devaient aussi attirer, au sud de la Loire, la curiosité des foules poitevines. Étions-nous fiers ou, plus simplement, mal à l'aise ? Française et adepte de la modestie érigée (cette suprême forme de l'orgueil), ma mère l'était certainement. Cette perversion se nourrissait, en prime, de la vision quotidienne de réfugiés moins favorisés. Toute chrétienne, sa charité se lamentait sans cesse à la vue de ces voitures d'enfants que nous dépassions ; bien que sa vertu s'offusquât de les voir chargées moins d'enfants que de vivres ! Connaîtrons-nous jamais le nombre de ces jambons ou saucissons dont les destins s'achevèrent dans les immarcescibles fossés de cette débâcle ?

(13) Ce pont dont le caporal Tréznignes (un carabinier) avait, en 1914, relevé le tablier sous les balles allemandes... mais au prix de sa vie !

(14) Durant ces manœuvres hasardeuses, j'étais successivement passé des bras de madame Bombaerts à ceux de Germaine, pour revenir (heureusement) à ceux bien-aimés de ma nurse-bouchère. Elles étaient toutes deux et comme moi assises sur les strapontins.

(15) Dus au plaisant crayon de monsieur Diongre, architecte. Il est à noter que si les deux œuvres sont d'inspiration byzantine, celle de Impde s'apparente plutôt au Saint-Empire germanique, alors que dans celle de Londerzeel l'héritage assyro-babylonien pourrait bien être présent. Toutefois, il est remarquable que la « patte » de M. Diongre soit dans les deux monuments parfaitement reconnaissable. Quelle alchimie !

(16) Les deux monuments sont en effet proches de l'Escaut et du Rupel. Ils se situent même quasiment au confluent de ce fleuve et de cette rivière.

(17) Pour ceux qui l'ignoraient, la « Brabançonne », c'est la « Marseillaise » belge.

THE KATZENJAMMER KIDS

Registered U. S. Patent Office. by Knorr, KIDS

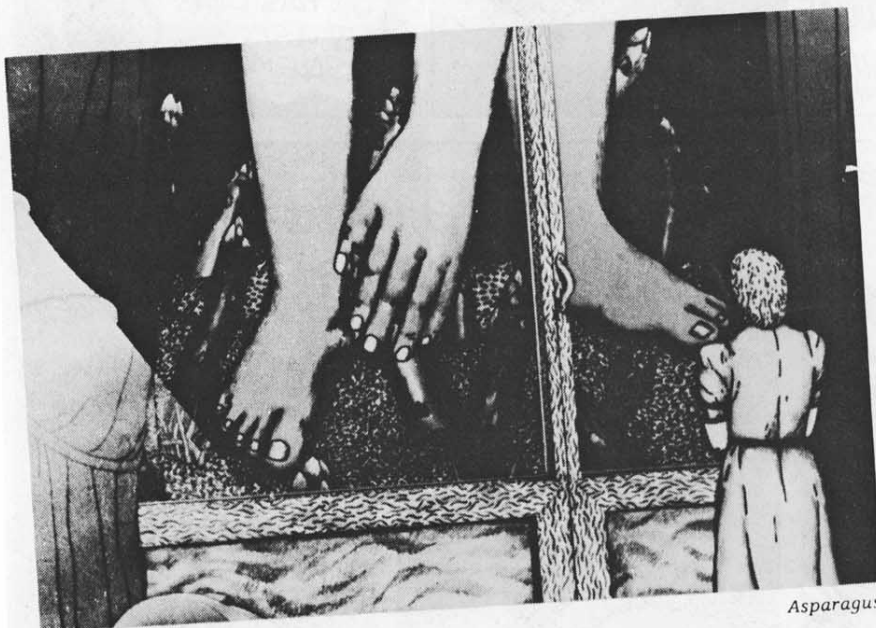


FUGUE





WHAT'S UP DOC?



Asparagus

minés sont distribués dans le monde entier. La cinémathèque de Montréal est même la seule chose au monde à posséder une section animation !

Si les animateurs socialistes se privent de langage, les Canadiens l'utilisent à fond la caisse pour réaliser des films animés vraiment modernes :

Le Chandail, de Sheldon Cohen, est le fameux maillot rouge de l'équipe de hockey sur glace de Montréal, comme celui que portait Maurice Richard, le Michel Platini canadien... Un gamin, dont la voix commente le film en langue anglaise avec un succulent accent français, fait enrager sa mère afin qu'elle lui commande le fameux maillot que possèdent déjà tous ses copains. Manque de pot, quand le colis arrive, le commentaire dit : « Ce fut le plus grand désappointement de ma vie : dans le colis, il y avait le chandail bleu de l'équipe de Toronto... ». Esquisse critique du fanatisme sportif... Une ani-

mation vivante illustre un texte débordant d'humour et d'intelligence.

Getting Started, de Richard Condié, est un des rares D.A. qui me fasse vraiment pleurer de rire aux larmes. Le « héros » est un pianiste qui s'apprête à répéter, mais qui n'arrive pas vraiment à s'y mettre. Vous voyez ce que je veux dire... Il fait tout pour retarder l'instant fatal. Il se colle un verre en ventouse sur le nez, fait des grimaces, se roule par terre, allume la télé, l'éteint, la rallume (à chaque fois, même gros plan d'un cow-boy hurlant avec une flèche lui traversant le tarin...). Scénario vécu, pas de doute...

Chaque enfant, d'Eugène Fedorenko, est un film réalisé pour l'UNICEF où toutes les voix et bruitages sont faits à la bouche, approximativement, au second degré pourrait-on dire, par deux comédiens canadiens. Le résultat est stupéfiant de drôlerie et d'invention.

Outre les films d'auteur, l'ONF réalise des vignettes, petits films de commande ou de propagande. La série *Man of Might Clips*, de Janet Perlman, pour la bonne condition physique, est tout à fait remarquable. Il faut dire que les femmes réalisatrices, au Canada plus que dans tout autre pays, sont super costaudes. Caroline Leaf (auteur du *Mariage du Hibou*, *la Rue*, *la Métamorphose de M. Samsa*) a ouvert un portail dans lequel s'engouffrent quantité de réalisateurs et réalisatrices talentueux.

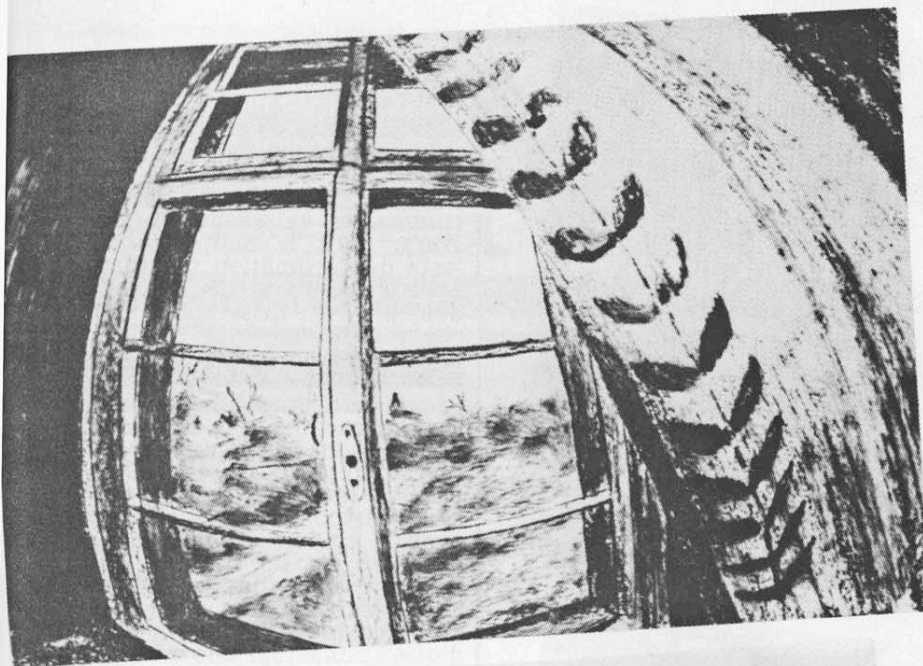
This is your Museum speaking, de Lyan Smith, en est un bon exemple. Sans oublier les poétiques *Sea Dream*, de Ellen Besen, ou *le Trésor des Grotocéans*, dessin animé ou marionnettes sous-marines, qui seront ou sont déjà disponibles en France, à l'ambassade du Canada.

LES AMERICAINS

Comme il n'y a pas d'ONF aux USA ni de subventions ministérielles comme en France, les films d'auteur sont réalisés soit dans le cadre d'universités ou d'écoles, soit avec de l'argent personnel, pour les créateurs de films publicitaires ou de commande. *Asparagus*, de Suzan Pitt, super-flashant, planant, bandant, est présenté en salle commerciale à New York !

The Wizard of Speed and Time, de Mike Jittlov, est une courte œuvre géniale d'un spécialiste du trucage. En pixilation, le coureur le plus rapide du monde dépasse les trains, transporte une stoppeuse à Hollywood en cinq secondes, mais finalement est propulsé dans les airs par la faute d'une peau de banane...

It's nice to have a Wolf around the House, histoire pour enfants sur fond de Manhattan, où un vieil homme, vivant avec un vieux chien, un très vieux chat et un très très vieux pois-



La mouche



Le chandail



Getting started

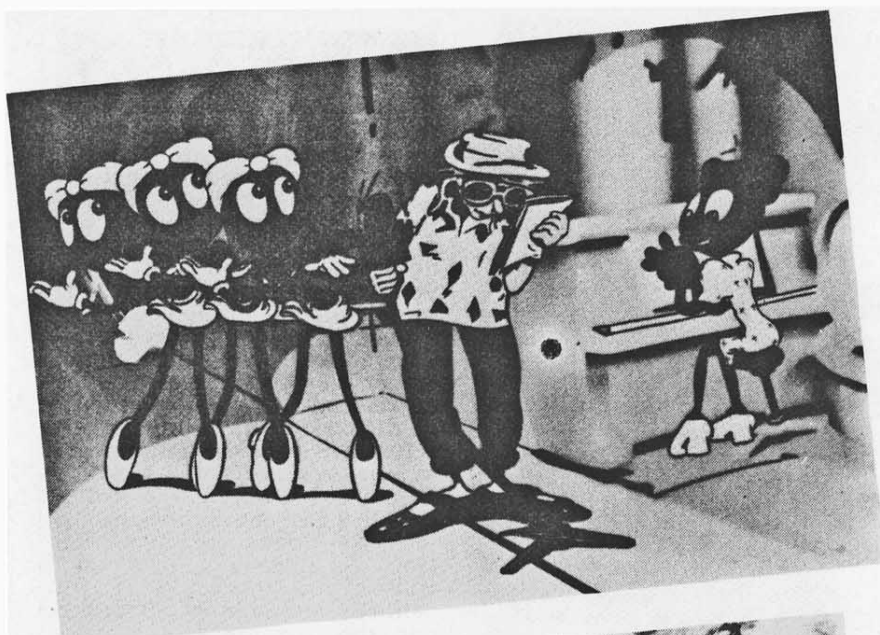
LE DESSIN ANIMÉ ANGLO-SAXON, QUELLE SANTÉ !

AU récent festival du film d'animation de Zagreb, Dovnicovic, un « ancien » de Zagreb-Film, se plaignait, lors d'une conférence de presse, de ne pouvoir réaliser de films « parlants », la langue yougoslave étant utilisée par seulement dix millions de personnes et les doublages en anglais coûtant trop cher... Donc, les Yougoslaves, ainsi que les autres pays de l'Est, pondent-ils depuis quelques années des films sans paroles, à la morale et au symbolisme à toute épreuve. Témoin ce récent film bulgare, sur une bande-son intolérable, dans un décor en trois dimensions d'un ringard consternant : des œufs se font calibrer, tamponner, emballer par des machines automatiques. Un œuf plus petit que les autres fait tout pour leur ressembler et suivre le même chemin. En vain. A la fin, alors que tous les autres sont peints en œufs de Pâques, lui éclôt et donne vie à un poussin !!! Vous voyez le topo. Ce genre de film aurait pu être fait il y a vingt ou trente ans. Cela dit, il y a des exceptions. Jerzy Kucia est polonais et réalise des merveilles. *Le conte des contes*, de Youri Norstein (voir « Charlie » précédent), est un chef-d'œuvre soviétique. Un des plus efficaces dessins animés présentés au dernier festival d'Ottawa a été un film hongrois, *la Mouche*, d'un certain Ferenc Rofusz, qui mit la salle en délire en nous montrant la vision d'une mouche qui fonce à travers champs pour atterrir à l'intérieur d'une maison, attirée par les reflets du soleil sur les vitres. Tout y est, les arrêts et redémarrages brusques, les images déformées par le « fish eye » de l'insecte, et bien sûr le bourdonnement énervé contre le carreau quand la mouche tente de sortir...

Mais ce dernier festival d'Ottawa aura bien été la preuve de la suprématie totale des pays anglo-saxons dans le domaine de l'animation

LES CANADIENS

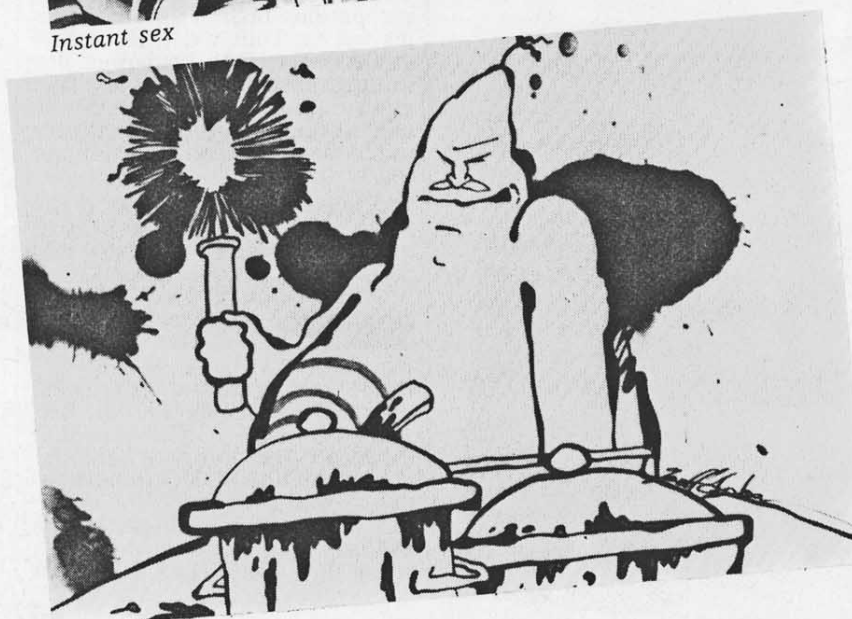
Heureux sont les réalisateurs (trices) canadiens (diennes) ayant la chance de pouvoir travailler à l'ONF (Office national du Film). Des budgets considérables, le matériel, et le personnel qualifié. Le sigle de l'ONF qui apparaît en pré-générique est presque tout à coup un signe de qualité. Les films ter-



Sunbeam



Instant sex



Ubu.

son (« Oh, oui, comme nous sommes vieux... répètent-ils sans cesse), engage un loup à tout faire.

Côté publicité, le computer envahit le marché, fait scintiller, miroiter et voltiger dans l'espace les paquets de lessive comme les vaisseaux de *Star Wars*. Mais le maître incontesté de l'animation traditionnelle en matière de publicité demeure le Britannique Richard Williams.

LES ANGLAIS

Produisant leurs films comme les Américains, les Britanniques ne sont pas en reste question qualité. Le *Sunbeam* de Paul Vester a tout des merveilleux cartoons des Fleischer, avec la couleur en plus : *Instant sex* est un film de Bob Godfrey, et un film de Godfrey se regarde toujours avec plaisir. *Seaside Woman*, palme d'or à Cannes, sur une musique de Linda McCartney et des Wings, est l'œuvre du publiciste Oscar Grillo, pétillante démonstration d'animation et de graphisme branché, tout comme le *Ubu* (grand prix-surprise d'Ottawa), de Geoff Dumber, dont la bande-son graveleuse apporte énormément à la violence du dessin.

Pour conclure, disons que toute cette réjouissante qualité ne saurait nous consoler de la mort de monsieur Fred Avery, dit Tex, qui fut le plus grand des grands parmi les grands. That's all, folks.

Rivoire et Carret

FANTASMAGORIE PRODUCTION

BETTY BOOP

POPEYE ET CIE.,

Histoire des Fleischer

par LESLIE CABARGA

210 pages, 960 illustrations
aux Editions ARTEFACT
3, rue du Marché,
95880 Enghien - 72 F

FULL
FLAVOR

INTERNATIONAL

NEWS

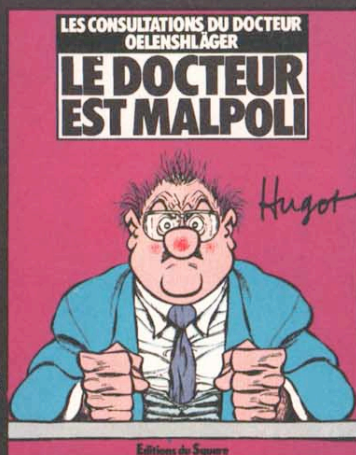
SPECIAL
BLEND

Take A Break In The Rush



20 FILTER CIGARETTES

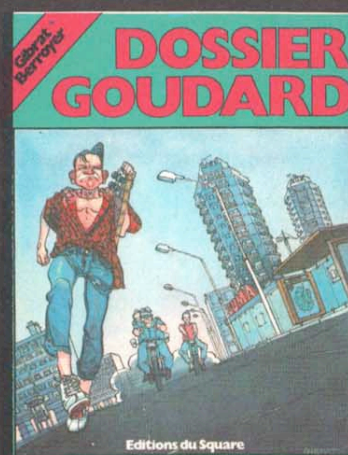
**derniers
parus
aux
éditions
du
square**



30 F



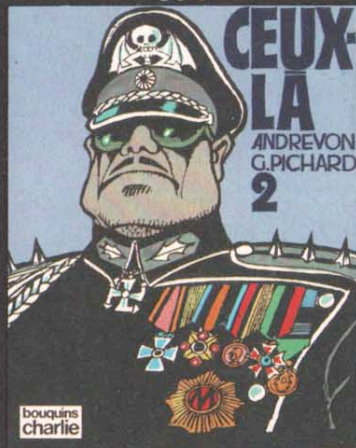
30 F



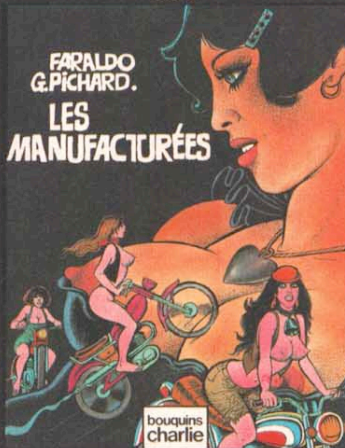
30 F



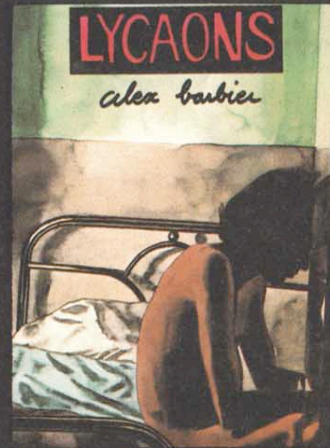
30 F



30 F



45 F



45 F

Gauloises. 20 cigarettes. Avec ou sans filtre.

GAULOISES
LABORAT

®



GRAND PUBLIC